

Comment nous enraciner dans les soins et danser



la révolution?

Liderado por:



**Commencement | fil de la conversation,
début du chemin**

Tatiana Margarita Cordero Velásquez (RIP)
B'atz' : Nahual de naissance. Calendrier maya
de Cholq'ij

Coordination générale

Lau Mar Carvajal Echeverry | Lucía Nader

Assistance à la coordination générale

Tania Correa Bohórquez

**Équipe de coordination régionale - Fonds
d'Action Urgente**

Tatiana Cordero (RIP) | Lau Mar Carvajal |
Luz Stella Ospina | Sara Munárriz-Awad -
Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique latine
et les Caraïbes hispanophones | Jebli Shrestha
- Fonds d'Action Urgente - Asie et Pacifique |
Masa Amir et Jean Kemitare - Fonds d'Action
Urgente - Afrique | Raisa Borshchigova et
Shalini Eddens - Fonds d'Action Urgente pour
les droits humains des femmes

Chercheur·euse·x-s au niveau régional

Tania Correa Bohórquez et Lucía Nader -
Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique
latine et les Caraïbes hispanophones | Jebli
Shrestha - Fonds d'Action Urgente - Asie et
Pacifique | Codou Bop | Nancy Raof | Rudo
Chigudu - Fonds d'Action Urgente - Afrique |
Adela Nieves | Eden Wondmeneh |
Gistam Sakaeva | Maya El Helou | Raísa
Borshchigova - Fonds d'Action Urgente pour
les droits humains des femmes

Codage général des entretiens

Tania Correa Bohórquez | Lucía Nader |
Nancy Raof | Laura Chaustre

Rédaction des textes

Tania Correa Bohórquez | Lucía Nader |
Tatiana Cordero (RIP) | Lau Mar Carvajal
Echeverry | Luz Stella Ospina Murillo |
Sara Munárriz-Awad | Daniela Rosero
Contreras | Jebli Shrestha | Masa Amir | Raisa
Borshchigova

Révision des textes

Tatiana Cordero (RIP) | Lau Mar Carvajal
Echeverry | Luz Stella Ospina Murillo | Sara
Munárriz-Awad | Cristina Mancero | Jebli
Shrestha | Masa Amir | Raisa Borshchigova

Correction du style en espagnol

Cristina Mancero

Traduction en français

Tlatolli Ollin | Words in Movement |
Translation and Interpretation Services -
Jeremy Anaya

Coordination éditoriale

Alejandra Henríquez Cuervo | Anaiz Zamora
Márquez - Département de communication
des Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique
latine et les Caraïbes hispanophones

Conception et mise en page

Fósforo fsfr.mx

Illustrations

Citlalli Dunne - Fósforo fsfr.mx

Impression

Green Print. Imprimerie écologique -
Mexique

Ville et date : Colombie, 2021



Nous dédions cette publication à la mémoire de Tatiana Margarita Cordero Velásquez (RIP), directrice exécutive du Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique latine et les Caraïbes-FAU-AL, de mai 2013 à avril 2021.

Elle a été la graine, l'inspiration, le commencement et notre principale guide pour ce travail de recherche.

Tatiana est arrivée au FAU-AL séduite par le **llamado de la caracola** [l'appel de la conque]¹ à un militantisme durable, et pendant toutes ces années, elle a été le tison qui ravivait les flammes et le substrat qui nourrissait les racines du Fonds.

Dans chaque espace qu'elle a habité de sa présence, elle a fait des soins une action quotidienne, une manière de comprendre et d'être au monde, un engagement politique, tant pour la protection de la vie digne, de la nature et des territoires, que pour l'équipe de travail du FAU-AL et le Consortium des Fonds d'Action Urgente.

Elle nous a toujours invité·e·x·s à rester calme face à l'urgence, à nous regarder dans les yeux, à trouver les mots justes, à transformer notre environnement tout en nous transformant nous-mêmes, à reconnaître notre propre vulnérabilité et à nous écouter activement pour nous serrer fort dans les bras en faisant preuve de compassion. Elle nous a appelé·e·x·s à raviver notre flamme intérieure et à rassembler nos pouvoirs.

Nous lui offrons ce **cadeau**, ce que nous sommes aujourd'hui après son départ.

Tati : tu seras toujours une source d'inspiration pour les personnes qui militent, les organisations, les personnes et les communautés avec qui tu as partagé ta vie, tes émotions et ta parole. Nous te disons merci ! Mille fois merci ! Et nous sommes certain·e·x·s que, là où tu te trouves parmi les étoiles, tu éclaires la voie de cette utopie collective pour une **société des soins**.

¹ *L'appel que la FAU-AL a lancé au cœur des défenseur·euse·x·s et militant·e·x·s d'Amérique latine pour contribuer à un militantisme plus durable en 2012 s'appelait **Sonidos de Caracola** [Les sons de la conque].*

SOMMAIRE



11	Lettre à la personne qui nous lit
12	Remerciements
22	1. Rendre hommage au chemin parcouru
40	2. Situer les risques
76	3. Connaître les personnes qui militent
104	4. Discuter
140	5. Partager les pratiques
170	6. Transformer ensemble le financement
198	7. Enraciner les futurs militantismes
208	8. Perspectives, trajectoires et pratiques de soins du Consortium des Fonds d'Action Urgente
232	9. Visions des contextes régionaux du Consortium des Fonds d'Action Urgente

¡Hola!

Olá

Приве

Hi!

नमस्ते

Bula!

ابحرم

Bonjour

안녕하세요

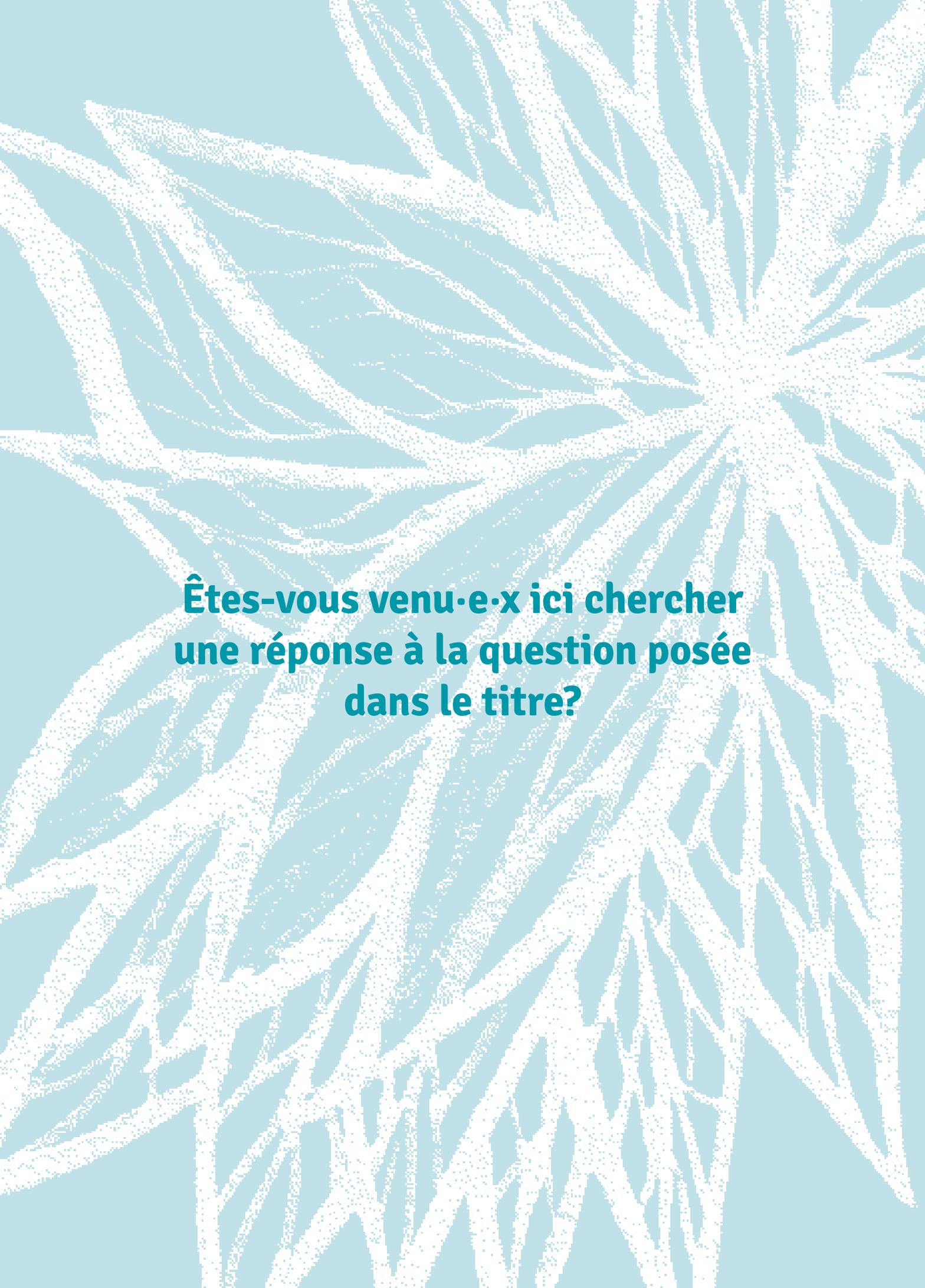
你好



Comment allez -vous?



**Comment vous sentez-vous
aujourd'hui?**



**Êtes-vous venu·e·x ici chercher
une réponse à la question posée
dans le titre?**

Surprise !

Il n'y a pas de réponse unique. Plusieurs réponses sont possibles, mais nous aimerions que notre démarche nous invite à nous poser encore plus de questions. Certaines n'auront jamais été posées, d'autres l'ont toujours été, certaines de ces interrogations vous ont certainement déjà traversé l'esprit, vous en avez peut-être évité certaines ou le moment n'est pas venu de vous les poser. Et c'est exactement notre intention avec ce livre : ouvrir la porte à de nouvelles discussions. Ce « comment ? » nous offre quantité d'histoires, de voix et d'expériences diverses de personnes qui militent dans le domaine du soin et de la protection.

En 2017, nous avons commencé desde el Sur [vu du Sud], un processus de recherche collective qui a été traversé par une pandémie, et qui nous a conduit·e·x·s à considérer davantage les soins comme un acte politique pour notre vie et la vie aux côtés des autres, qu'il s'agisse d'êtres ou d'espèces.

Nous ne sommes pas les mêmes, et cette époque nous a permis d'aborder plus consciemment l'incertitude, le sens de la vie et de la mort. En même temps, cela a été l'occasion d'apprendre de l'immense capacité créative et transformatrice qui existe au sein de chaque individu, collectif, communauté, organisation, famille (choisie ou non), au sein des réseaux de soutien.

Cette expérience de recherche collective a permis de tisser des liens entre les équipes des quatre Fonds d'Action Urgente, basés en Amérique latine et dans les Caraïbes, en Asie et dans le Pacifique, en Afrique et en Amérique du Nord, qui, ensemble, forment une équipe diversifiée de chercheur·euse·x·s et de coordinateur·rice·x·s, de personnes qui militent non binaires et trans*, de femmes défenseuses et un groupe consultatif². Cette expérience a été enrichissante, ardue et gratifiante.

Nous espérons que les récits et expériences rassemblés ici seront une source d'inspiration pour vous et les processus auxquels vous participez, pour continuer à construire ensemble un monde **qui mette les soins au cœur de notre action**.

Et pour vous, que signifie s'enraciner dans les soins ?

² Ce groupe était composé de personnes qui militent, d'accompagnant·e·x·s, de guérisseuses et de personnes qui, à l'aune de leurs pratiques, connaissances et trajectoires diverses ont accompagné des femmes défenseuses, des personnes trans et non binaires dans leurs démarches de soins, de protection et de guérison.

REMERCIEMENTS

Innombrables sont les mots et les expressions que le monde entier utilise pour dire merci. Nous n'essaierons évidemment pas de tous les citer ici, nous souhaitons simplement adresser nos sincères remerciements, **merci**, 谢谢 (xiè xiè), धन्यवाद (dhanyavaad), grazie, شكراً (šukran), Спасибо (spasibo), obrigada, থ্যাংক্যু (thänk ju), danke, ありがとう (Arigatou), 고맙습니다 (Go-map-seum-ni-da), dankie, благодаря (blagodaria), ευχαριστώ (ef-hah)- rees-TO mahalo (ma-HA-lo), teşekkür ederim (teh shek uer eh der eem), kop khun, ngiyabonga,

(inscrivez ici le mot ou l'expression de votre langue maternelle).

La gratitude est un langage du cœur, une possibilité de célébrer le chemin parcouru. C'est pourquoi nous commençons par rendre hommage à ce parcours commun, en remerciant toutes les personnes qui, d'une manière ou d'une autre, ont contribué à faire de cette publication une réalité.

Nous tenons à remercier les directrices et co-directrices des Fonds d'Action Urgente, qui ont encouragé la proposition faite par Tatiana Cordero en 2016, et ont par cette occasion réaffirmé sa volonté politique de mettre les soins au cœur de notre action et souhaité élargir sa réflexion sur les transformations qu'il nous faut entreprendre en tant que mouvements sociaux et pour l'ensemble de l'humanité. À Kate Kroeger (directrice exécutive UAF-WHR); Ndana Tawamba (PDG et directrice exécutive UAF-Africa); Virisila Buadromo (co-responsable, partenariats et mobilisation des ressources UAF-A&P) et Mary Jane Real (ancienne co-responsable UAF A&P). Par la même occasion, nous remercions les personnes qui, au sein des équipes de travail des Fonds, ont joué un rôle fondamental dans la coordination de l'ensemble des travaux : Jebli Shrestha (Népal), Masa Amir (Égypte), Shalini Eddens (États-Unis), Raisa Borshchigova (Russie) et Jean Kemitare (Ouganda); et dans le développement des processus de communication Keishla Gonzalez-Quile (États-Unis), Deepthy Menon (Inde-Cambodge), Onyinyenchi Okechukwu (Nigeria); ou dans le cadre de certaines réunions, coordination, prise de comptes rendus et dialogues : Nancy Chitiza (Zimbabwe), Rosette Nanyonjo (Ouganda), Olivia Trabysh (États-Unis) et Ava Danlog (Philippines-Australie). Cette expérience a permis aux équipes des Fonds d'Action Urgente de se rapprocher malgré la distance, de se soutenir mutuellement et de s'accompagner dans les transformations que nous avons vécues.

Pendant trois années consécutives, 2017, 2018 et 2019, nous avons partagé des rencontres, des réflexions et des sentiments qui se sont matérialisés dans ce travail de recherche. Le réseau d'accompagnement et de soutien qui s'est formé avec le groupe consultatif nous a permis d'approfondir nos réflexions sur les soins et la protection, en reconnaissant dans ce cheminement les différentes perspectives et les multiples façons de les habiter et d'agir en tant que personnes qui militent ou praticien·ne·x·s (en accompagnant d'autres femmes et personnes). Nous remercions ce groupe qui a contribué à soulever des questions, à retracer l'histoire de nos mouvements et pratiques de soins, ainsi qu'à entretenir la flamme de cette enquête à chaque rencontre. Ces personnes ont apporté leurs connaissances et leurs expériences lors d'entretiens, d'autres ont contribué en tant que chercheur·euse·x·s dans le cadre des fonds ou ont convenu avec l'équipe FAU-AL de

certaines réunions bilatérales pour faire part de leurs retours : Rosa Posa (Paraguay), Mónica Enríquez (Colombie - États-Unis), Ledys San Juan (Colombie), Cara Page (États-Unis), Marusia López (Mexique), Itzel Guzmán (Mexique), Verónica Vidal (Mexique), Ana María Hernández (Mexique), Awino Okech (Kenya), Rosa Chavez (Guatemala), Ruby Johnson (Australie), Jelena Dordevic (Serbie - Brésil), Rudo Chigudu (Zimbabwe), Sandra Ljubinkovic (Serbie), Shawna Wakefield (États-Unis), Carmen Sánchez (Espagne), Daniela Fonkatz (Argentine) et Flor de María Álvarez Medrano (Guatemala). Avec vous, nous nous sentons accompagné·e·x·s dans ce rêve d'un monde meilleur, dans la possibilité d'une société qui prenne soin de la vie, des personnes qui militent, des mouvements, des relations, des processus au cœur de notre action et que les femmes et les dissidentes ont concrétisés dans des actions au quotidien, sur les lignes de front, partout où iels se trouvent et chacun·e·x à leur façon. Vous êtes des exemples à suivre ♥.

Voici les remerciements de l'équipe consultative, exprimés lors de la dernière réunion en présence qui portait sur l'enquête de 2019.

Rendez-vous sur : www.rootingoncare.org

Cela fait plusieurs mois que les cœurs, les esprits, les sentiments et les actions se sont rencontrés en des temps circulaires, qui ne se ressemblent pas, pour étoffer les entretiens, les compiler, tracer les premières structures du texte et accompagner la FAU-AL dans ce travail de recherche. Merci à l'équipe de chercheur·euse·x·s-consultant·e·x·s, qui ont apporté leurs connaissances et approfondi les récits de vie partagés ici : Lucia Nader (Brésil - Royaume-Uni), Tania Correa Bohórquez (Colombie), Eden Wondmeneh (États-Unis), Maya El Elhou (Liban), Nancy Raoof (Égypte), Gistam Sakaeva (Tchéchénie), Adela Nieves (USA), Codou Bop (Sénégal), Rudo Chigudu (Zimbabwe) ; et aussi à Paola Mosso (Chili), qui a élaboré les recommandations et lignes directrices qui visent à apporter un soutien aux soins numériques dans ce processus et tout ce qui concerne le stockage virtuel et l'utilisation des informations collectées à différents endroits.

De plus, les réunions n'auraient pas été aussi spéciales sans la présence des animat·eur·rice·x·s invité·e·x·s. En 2017, María del Rosario Mina (Colombie) à Palomino, en Colombie ; en 2018, Jeannette del Carmen Tineo (République dominicaine) à Islas del Rosario, en Colombie, et en 2019, Gioconda Herrer (Équateur), à Tepoztlán, au Mexique ; ainsi que le travail d'autres cabinets de conseil pour la préparation des rapports, le codage et la transcription des entretiens et des processus de consultation avec les personnes interrogées : María Isabel Casas

(Colombie), Hanin El Mir (Liban), Sahana Mehta (USA), Laura Chaustre (Colombie), Alba Patricia Hernández (Mexique) et Edna Mayorga (Colombie). C'est avec du cœur que nos réunions se sont tenues, et les racines de ce cœur puisent dans le centre de la terre et dans le ciel. Nous sommes profondément reconnaissant·e·x·s à Flor de María Álvarez Medrano (Guatemala), qui a guidé et nourri nos esprits pendant le processus, pour son accompagnement permanent, empreint de spiritualité et de cosmovision maya.

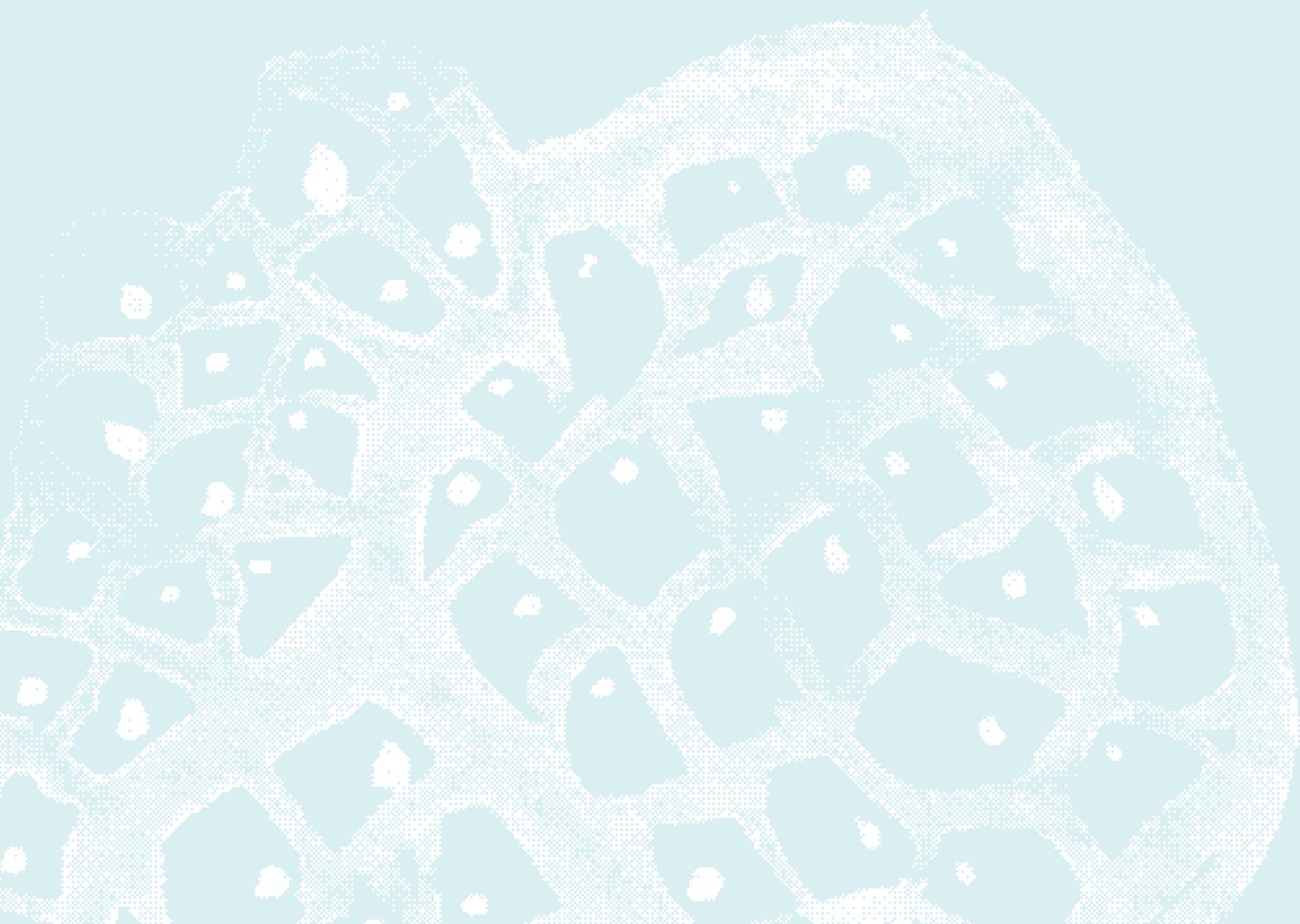
Nous tenons à remercier les traducteur·rice·x·s, interprètes et transcripteur·rice·x·s : Beatriz Canal (Colombie), Anette Shorr (Colombie), Diana Jacobson (Colombie), Maria Cristina Dangong (Colombie), Fabiola Garces (Colombie), Rima El Khatib (Liban), Aina Idrisova (Russie), Helen Zho (Canada) ; elles ont matérialisé la justice du langage et ce que l'interprétation a de politique en plusieurs langues lors des rencontres et de la préparation de cette publication. Nous voulons également rendre hommage et remercier les femmes qui nous ont offert leur aide pour la logistique et la production des événements : Patricia Lucero (Colombie), Yanina Flores (Mexique) et Karina Avendaño (Colombie), qui ont toujours trouvé des espaces qu'elles ont remplis de petites choses positives et de soins pour tou·te·x·s les participant·e·x·s. Et comment ne pas mentionner les objectifs complices de Tatiana Maecha (Colombie) et Greta Rico (Mexique), qui ont su saisir nos danses et nos sourires dans leurs merveilleuses photographies.

A nous tou·te·x·s en tant qu'équipe FAU-AL et en particulier aux membres (actuel·le·x·s ou ancien·ne·x·s), qui de par leur rôle ont été impliqué·e·x·s dans les différentes étapes de ce processus, dans la rédaction, la coordination logistique, la coordination du travail, les communications, la rédaction, entre autres : Tatiana Cordero, RIP (Équateur), Laura Mar Carvajal (Colombie), Luz Stella Ospina (Colombie), Sara Munárriz-Awad (Colombie), Luz Adriana Sanchez (Colombie), Paola Adarve (Colombie), Daniela Rosero (Équateur), Alejandra Henríquez (Colombie), Anaiz Zamora (Mexique), Laura Aristizabal (Colombie), Gina Rodriguez (Colombie), Fátima Valdivia (Pérou) et Beatriz Puerta (Espagne - Colombie).

Nous tenons à remercier les organisations et les personnes partenaires. La confiance et l'engagement des bailleur·euse·x·s de fonds qui nous ont soutenu·e·x·s et qui ont participé activement aux entretiens que nous avons organisés. Nous remercions tout l'amour, la flexibilité et l'ouverture d'esprit que nous a apportés Mónica Enríquez (Colombie - États-Unis), membre de l'équipe de la Foundation for a Just Society, qui depuis 2018 a mis à disposition des ressources financières, mais

aussi son soutien et ses retours pendant tout le processus et a mené des entretiens auprès des collègues d'autres fondations, et à Maitri Morarji, qui s'est également engagée à contribuer financièrement à l'élaboration de la stratégie de communication. Au sein de la communauté des bailleur·euse·x·s de fonds, Nevin Oztop, Radha Wickremasinghe, Katrin Wilde, Jesenia Santana, Lesley Carson, Joy Chia, Mónica Aleman et Jon McPherdan Waitzer, qui nous ont également fait part de leurs points de vue et de leurs expériences sur la prestation de soins.

Enfin, aux personnes qui militent, qui sont non seulement le cœur de nos recherches, mais aussi de notre travail en tant que Fonds-soeurs pour l'Action Urgente. Nous les remercions de la confiance qu'elles nous ont accordée et de leur volonté de partager leurs expériences de vie en matière de défense des droits humains et de la nature, leurs réflexions, leurs questions et leurs émotions, leurs apprentissages et diverses anecdotes qui ont donné vie à cette publication. Cela nous a permis de reconnaître les avancées et d'identifier les changements qui ont eu lieu ou non au cours de ces onze dernières années en matière de protection et de soins dans les mouvements de femmes, féministes et trans féministes. À :



Céleste Mayorga. *RUDA mujeres+territorio Iximulew* | Guatemala.

Miluska Luzquiños. *Directrice exécutive de Organización Feminista por los DDHH de las personas Trans* | Pérou.

Maria Teresa Blandón Gadea. *Movimiento Feminista de Nicaragua* | Nicaragua - Amérique centrale.

Rosanna Marzan. *Diversidad Dominicana* | République dominicaine.

Lana Souza. *Coletivo Papo Reto* | Brésil.

Luna Irazábal. *Colectivo Ovejas Negras* | Uruguay.

Jelena Dordevic. *Coletivo Feminista de Autocuidado e Cuidado entre Defensoras de Direitos Humanos* | Serbie / Brésil

Pramada Menon. *Queer Feminist* | Inde.

Carolin Lizardo. *Colectiva Mujer y Salud* | République dominicaine.

Rosa Posa Guinea. *Akahata, équipe de travail sur les sexualités et les genres. (International) Aireana, groupe pour les droits des lesbiennes* | Asunción, Paraguay.

Tef Piñeros. *Colectiva Yerbateras* | Colombia.

Marusia López Cruz. *JASS/IM-Defensoras* | Mexique - Espagne.

Flor Alvarez Medrano. Guatemala.

Maureen Kademaunga. Zimbabwe.

Lakshmi N. Moore. *Membre du Liberia Feminist Forum. Directrice de pays, ActionAid* | Libéria.

Fahima Hachim. *Salmmah Women's Centre* | Soudan / Basé au Canada.

Yuli Rustinawati. *Arus Pelangi* | Indonésie.

Dr Njoki Ngumi. *The Nest Collective* | Kenya.

Verónica Vidal Degiorgis. *Directrice Adjointe - Proyecto de Derechos Económicos, Sociales y Culturales (ProDESC)* | Uruguay - Mexique.

Georgia Haddad Nicolau. *Instituto Procomum* | Brésil.

Senda Ben Jebara. *Mawjoudin* | Tunisie.

Yara Sallam | Égypte.

Fatoumata Sangaré. *ONG AMSOPT* | Mali.

Ayat Osman. *Ganoubia hora; Assouan* | Égypte.

Fatna Elbouih. *Association Relais Prison/société* | Maroc.

Massan d'ALMEIDA. *Présidente de XOESE, Le Fonds pour les Femmes Francophones* | Togo.

Itzel Guzmán. *Consortio para el Diálogo Parlamentario y la Equidad Oaxaca A.C.* Oaxaca | Mexique.

Brenda Kugonza. *Women Human Rights Defenders Network.* Ouganda.

Xiaopei He. *Pink space* | Chine.

Sarala Emmanuel. *Batticaloa* | Sri Lanka.

Emma V. Ricaforte. *Human rights advocates/defenders* | Philippines

M/s Wangu Kanja. *Founder/ Executive Director Wangu Kanja Foundation Convenor - The Survivors of Sexual Violence in Kenya Network* | Nairobi, Kenya.

Amal Elmohandes | Égypte.

NWOES Renée. *Women in front line* | Cameroun.

Ana María Hernández Cárdenas. *Consortio Oaxaca e IM-Defensoras* | Mexique.

Ada Osorio Pasta. *Organización de*

mujeres indígenas Miskitas Ignika Kumsa | Honduras.

Djingarey Ibrahim Maiga.

Directrice Exécutive de Femmes et Droits Humains | Mali.

Elvira Meliksetian | Arménie.

Lilit Martirosyan. *Right Side Human Rights Defender NGO* | Arménie.

Salome Chagelishvili. *Women's Fund in Georgia* | Géorgie.

Zana Hoxha. *Artpolis-Art and Community Center* | République du Kosovo.

Ruth Alipaz Cuqui. *CONTIOCAP* | Bolivie.

Sandra Ljubinkovic | Serbie / Pays-Bas.

Amb. Daintowon Domah Pay-Bayee. *Coordinator of the Young Women Leadership and Knowledge Institute Liberia (YOWLI) and Secretary General for the Political Affairs Department of the Coalition of Political Affairs Department of the Coalition of Political Parties Women in Liberia (COPPWIL)* | Libéria.

Claudia Rodríguez. *Fondo Alquimia* | Chili.

Hope Chigudu | Zimbabwe / Ouganda.

Amparo Peñaherrera Sandoval. *Federación de Mujeres de Sucumbíos* | Équateur.

Comfort Mussa. *Sisterspeak237* | Camérout.

Elsa Saade. *Urgent Action Fund-WHR* | Liban.

Phumi Mtetwa. *Just Associates (JASS).* *Feminista Internacional* – basée en Afrique du Sud

Lin Chew. *Institute for Women's Empowerment (IWE)* | Jakarta, Indonésie.

Jing Xiong. *Feminist Voices* | Chine.

Loan Tran | États-Unis

Devi Peacock. *Peacock Rebellion* | États-Unis

Renu Adhikari. *Activiste fondatrice WOREC Nepal, Présidente fondatrice de National Alliance of Women Human Right Defenders* | Népal.

Dr. Aida Seif el Dawla. *Co-fondatrice de l'El Nadim Center against torture and violence* | Égypte.

FC | Tunisie.

Grace Kabera AMANI. *LUCHA* | République démocratique du Congo.

Farah Shash.

Shawna Wakefield. *Root.Rise. Pollinate* | États-Unis.

Grace Ruvimbo Chirenje | Zimbabwe.

Erica Woodland. *National Queer and Trans Therapists of Color Network* | États-Unis.

Julienne Lusenge | République démocratique du Congo.

Aizhan Kadrallieva. *activiste LGBT, a précédemment travaillé dans "Labrys"* | Kirghizistan.

María Pierna Sabei – Papi | Argentine.

Olga Karatch | Biélorussie.

Credo Ahodi | Bénin.

Fershira | Brésil.

Maria Lucia da Silva | Brésil.

Kunthea Chan | Cambodge.

Pisey LY | Cambodge.

Milana Bakhaeva | Tchétchénie / Russie.

Millaray Carillo | Chili.

Danelly Estupiñán Valencia | Colombie.

Diana Pulido | Colombie.

Ledys San Juan | Colombie.

Marcela Bohórquez | Colombie.

Antonia Fuentes | Colombie.
Gegê Katana | République
démocratique du Congo.
Jelene Postic | Croatie.
Gloria Uchiva | Équateur.
Shamima Ali | Fidji.
Jasmine Kaur | Fidji.
Jessica Horn | Ouganda /
Angleterre.
Meena Seshu | Inde.
Pedan Marthe Coulibaly | Côte
d'Ivoire.
Peninah Wanchikomongi | Kenya.
Ikal Ang'elei | Kenya.
Ukei Muratalieva | Kirghizistan.
Naomi Tulay-Solanke | Libéria.
Yah Parwon | Libéria.
Lucía Lagunes Huertas | Mexique.
Ariana MacGuire | Nicaragua.
Angelique Abboud | Palestine.
Alibel Pizarro | Panama.
Lilly Be' Soer | Papouasie Nouvelle-
Guinée.
Selene Yang | Paraguay.
María Témpora | Pérou.
Geri Cerillo | Philippines
Khwezilomso Mbandazayo |
Afrique du Sud.
Rosanna Flamer-Caldera |
Sri Lanka.
Matcha Phorn-in | Thaïlande
Nadia Benzertini | Tunisie.
Samar Tilili | Tunisie.
Yana Tsiferblat | Ukraine.
Sonali Sadequee | États-Unis
Cara Page | États-Unis
Yelis Vegonza | Venezuela.

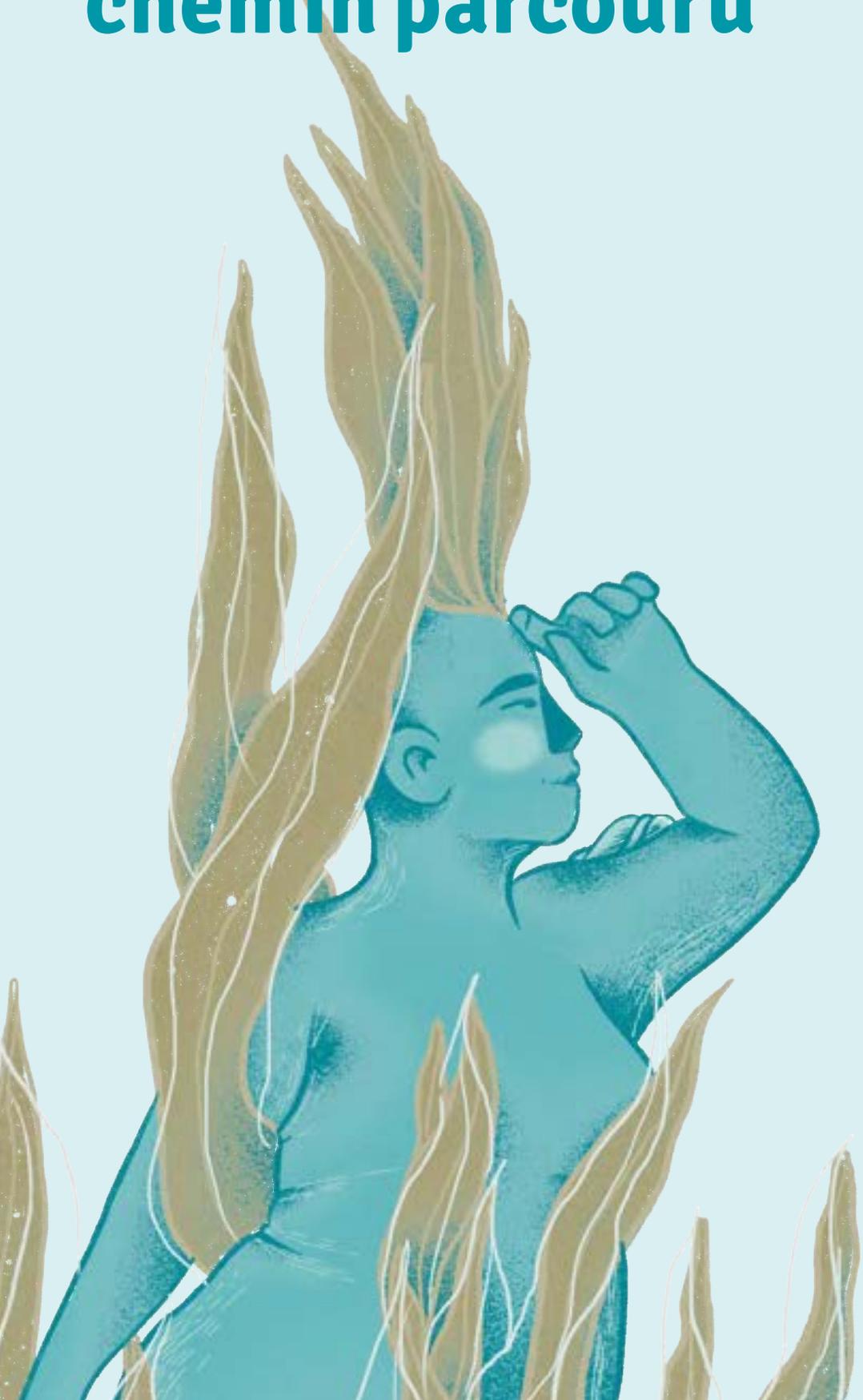


**Pour conclure, nous souhaitons exprimer
notre reconnaissance au cheminement de
chaque corps et esprit qui est venu lire ces
pages. C'est un prétexte pour prendre
conscience de notre interdépendance avec
tout ce qui nous entoure et pour rendre
hommage à ce Réseau de vie dont nous
faisons partie.**

Palomino, juillet 2021

CHAPITRE 1

Rendre hommage au chemin parcouru



Dansons et voyons où la danse nous mène.

Ainsi se termine le livre *À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?*

Et c'est ici que la danse nous a amené·e·x·s.



LA GRAINE

« (...) Nous sommes un rêve de la terre, un rêve de notre mère. Tout ce qui existe et fait partie de nos vies vient aussi d'un rêve : les plantes, les animaux, les pierres, les rivières, les collines, toute la nature, et tous les gens, toi et moi, nous avons été rêvé·e·x·s et aujourd'hui nous sommes là, nous sommes réels »

**Adaptation du récit « *Nous venons d'un rêve ancien* »
de Guillermo Ojeda Jayariyuu,**

Peintre et chercheur du peuple Wayuu, Guajira, Colombie

Le Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique latine et les Caraïbes - FAU-AL est né en 2009. Il est le troisième des quatre Fonds d'Action Urgente créés dans le monde : Urgent Action Fund for Women's Human Rights UAF-WHR (1997), UAF-Afrique (2004) et UAF-Asie et Pacifique (2017). Ensemble, nous formons un consortium mondial de fonds féministes qui soutiennent les femmes, les trans* et les personnes non binaires / dissident·e·x·s de genre, leurs organisations et leurs mouvements qui militent afin de faire progresser leurs droits et leur pouvoir de transformation, et de contribuer à leur protection complète et à leur durabilité. Nous sommes des organisations autonomes et interdépendantes, et nous partageons un modèle de financement unique qui répond aux besoins et aux contextes de chaque région où nous travaillons.

Les soins sont notre cœur et la base de notre identité en tant que FAU-AL. Pour nous, les soins sont une façon de voir le monde, de le vivre et de le transformer. C'est une action et une perspective qui articule la durabilité, le mieux-être, l'empathie, la coresponsabilité et le plaisir qui guident notre travail institutionnel à l'extérieur comme à l'intérieur, non pas comme un devoir être, mais comme un pari quotidien, en construction permanente. C'est pour cela que nous affirmons que les soins sont notre pari éthique et politique. En outre, les soins sont un fil conducteur qui guide nos principes de philanthropie et donne du sens à nos pratiques au sein du Consortium des Fonds d'Action Urgente.

En 2007, **À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?** écrit par Jane Berry et Jelena Dordevic et publié par le Fonds d'Action Urgente pour les droits humains des femmes - UAF-WHR, a marqué une étape importante dans les mouvements féministes et de femmes partout dans le monde. Ce livre nous a donné un aperçu détaillé de la situation des femmes défenseuses des droits humains des femmes, comment elles se sentaient, comment elles étaient affectées et comment elles faisaient face aux risques auxquels elles étaient exposées en raison de leur travail. En 2017, Tatiana Cordero (RIP), directrice exécutive de FAU-AL, a proposé de mener une nouvelle enquête, cette fois mondiale et vue du Sud, guidée par la question :



Qu'en est-il des soins et de la protection des personnes qui militent femmes, personnes trans* et non binaires dans le monde ces dernières années ?

Cette recherche mondiale a été dirigée par le FAU-AL en tant que processus collaboratif du Consortium des Fonds d'Action Urgente et la contribution du groupe consultatif. Dans le cadre de ce dialogue, différents points de vue, contextes, identités et histoires de vie ont pu être abordés en profondeur. Par conséquent, notre objectif n'est pas de passer en revue le premier livre, une étude comparative, ou à évaluer les pratiques et approches existantes.

La vie et le travail³ des personnes qui militent doivent faire face à divers systèmes d'oppression qui deviennent de plus en plus dangereux. Partout dans le monde, la violence à laquelle iels sont confronté·e·x·s a même pris de nouvelles formes ; par exemple, dans le cadre de la pandémie de COVID-19, les impacts physiques, émotionnels, psychologiques et socio-économiques sur leur corps et leur vie se sont intensifiés. La montée des fondamentalismes politiques et religieux, des autoritarismes, de la misogynie, du racisme, de la xénophobie, de la haine envers les personnes dissidentes de genre, les impacts du modèle capitaliste-extractiviste, entre autres, posent les multiples défis auxquels les personnes qui militent sont confronté·e·x·s au quotidien, selon le contexte. Parallèlement, les luttes féministes, des femmes et trans*, les résistances qui cherchent d'autres mondes possibles ont fleuri et se sont multipliés adoptant de multiples formes et animés par des personnes d'horizons divers.

³ *Dans ce livre, nous utiliserons l'écriture inclusive pour englober de manière inclusive la diversité des identités et des formes d'autonomisation de celles·eux·x qui ont participé à ce processus : personnes qui militent, trans* et non binaires ou dissident·e·x·s de sexe et de genre.*

L'INTENTION

« **Ce que nous nous proposons c'est que cette histoire soit une nourriture du cœur** »

—*Mémoires de la Rencontre Palomino-Colombie, 2017*

Parallèlement à ces changements de contextes, iels ont également modifié les paysages de soins et de protection. Les pratiques et réflexions existantes ont été récupérées, transformées ou remises en question. C'est pour cela que cet effort de recherche s'est attaché à enquêter sur ce qui est nouveau et ce qui subsiste, ce qui est commun et ce qui est divers, à partir des expériences des personnes qui militent et de celles-eux·x qui les accompagnent.

La construction collective du savoir nous aide à rendre hommage et à faire mémoire, à trouver de nouveaux sens, et à mobiliser des changements dans notre présent et notre avenir, en tant que personnes, personnes qui militent, fonds féministes et bailleur·euse·x·s de fonds. Ainsi, pour cette recherche nous nous sommes fixé·e·x·s les objectifs suivants :



Aider les personnes qui militent, leurs organisations, mouvements et bailleur·euse·x·s de fonds à intégrer des pratiques et des réflexions sur les soins et la protection complète. Renforcer les réseaux de solidarité entre personnes qui militent, par la collectivisation et la visibilité de leurs expériences afin que leurs mouvements deviennent de plus en plus durables.

D'autre part, ce processus est une invitation **vue des pays du Sud**, compris comme le lieu politique à partir duquel nous nous situons. Il s'agit d'une perspective d'action et d'analyse qui remet en question le regard colonial, recentre les expériences et les histoires d'un point de vue périphérique, promeut le leadership des pays du Sud et la justice de la langue. Il s'éloigne d'autres rythmes et temporalités, et intègre l'ancestralité et la spiritualité comme une partie constitutive de sa nature et de ses actions.

APPROCHES ET PERSPECTIVES

Au fil des années, en tant que FAU-AL, nous avons cultivé une compréhension des **soins dont le fondement est l'idée d'une racine qui maintient en vie**. Cette conception est le fruit d'un échange entre nos histoires personnelles et collectives, nos visions du monde et une accumulation de réflexions et d'expériences partagées avec des personnes qui militent et qui défendent les droits humains, le territoire et la nature en Amérique latine et dans les Caraïbes.

Par conséquent, pour nous, **s'enraciner dans le soin** c'est relier son être à ce qui maintient la vie dans toutes ses dimensions. Il s'agit précisément de prendre conscience que nos racines sont tissées dans une **trame de vie**, composée de personnes et d'êtres interdépendants. C'est une décision et un engagement à faire des soins le cœur de notre action. Et, au son de ce rythme, de continuer à danser nos révolutions.

Notre point de départ pour cette recherche est :

- ✦ L'existence de **multiples conceptions** des soins et de la protection, qui sont configurées en fonction des conditions particulières propres à **chaque contexte** et aux expériences de chacun·e·x.
- ✦ Une **approche holistique** qui prend en compte les dimensions physiques, émotionnelles, spirituelles, psychiques et numériques des soins et de la protection. Elle les aborde aussi dans leur sphère **personnelle et collective**, en reconnaissant non seulement les risques déclenchés par des facteurs externes, mais aussi ceux qui sont le produit de **facteurs internes** liés aux relations et aux dynamiques au sein des organisations et des mouvements.
- ✦ Une approche **intersectionnelle**, qui nous permet de comprendre la complexité de chaque expérience, façonnée par diverses formes d'injustice, de discrimination et d'inégalité, fondées sur le sexe, la classe sociale, le marquage ethnique/racial, l'âge, l'origine géographique et les capacités.

- ✦ Une approche **interculturelle**, qui implique un dialogue et une interaction respectueuse entre les différentes cultures, célébrant la sagesse et la mémoire de tous les peuples qui habitent le monde et ont façonné son histoire et ses luttes sociales.
- ✦ Le **féminisme** appréhendé comme une manière spécifique de se comprendre et de se positionner face à la réalité sociale, et une force créatrice et mobilisatrice sur le plan personnel et collectif. À partir de cette position, nous interagissons avec les personnes qui militent, en reconnaissant leur autonomie et leur caractère de sujets politiques. Et cela implique que nous fassions preuve d'autocritique et que nous réapprenions en permanence.



LE RASSEMBLEMENT QUI A DONNÉ FORME À CE RÊVE

Les questions, les objectifs et la méthodologie de cette enquête ont été convenus lors de trois réunions⁴ entre le Consortium des Fonds d'Action Urgente et le groupe consultatif, composé d'organisations et de personnes ayant participé à la réflexion et à l'accompagnement de processus de soins et de protection dans différentes régions du monde.

2017, première rencontre

La commune de Palomino, située à La Guajira en Colombie, nous a accueilli·e·s pour cette première rencontre, qui nous a permis de faire connaissance et de reconnaître nos trajectoires, tant individuelles que collectives, afin de construire une frise chronologique indiquant les temps forts de ce cheminement des soins et de la protection. C'est de là que sont nés les axes préliminaires de cette recherche :

✦ **Soins personnels et soins collectifs**

✦ **L'esprit**

✦ **Le pouvoir**

✦ **La politique des soins**

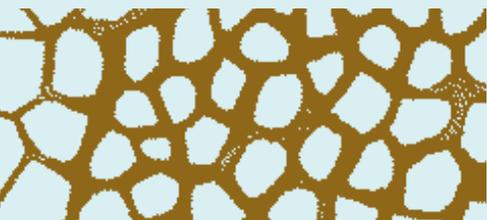
Autour de ces axes, nous avons délimité des questions clés qui ont ensuite servi de base aux entretiens que nous avons menés. Voici certaines de ces questions:



Que signifie penser l'autosoin dans nos contextes actuels, à la lumière de nos identités multiples ?

Comment pratiquons-nous l'autosoin et le soin collectif en interne dans les organisations ?

⁴ Le lien suivant vous donne accès aux comptes rendus complets de chaque réunion <https://fondoaccionurgente.org.co/es/recursos/>



Quelles sont les pratiques et formes d'autosoin des jeunes personnes qui militent (en ligne et hors ligne) ?

Comment la signification politique des soins est-elle comprise ?

Au cours de cette rencontre, nous avons renforcé les relations entre les Fonds d'Action Urgente et réaffirmé notre engagement à partager, documenter et approfondir le travail et les expériences en matière de soins collectifs, pour apprendre ensemble les pratiques développées au sein de chaque Fonds. En outre, chacune des organisations et celles qui ont participé de manière indépendante ont également mis à disposition une documentation et un soutien spécifique pour la continuité de ce processus.

2018, deuxième rencontre

Cette fois, nous avons été accueilli·e·x·s dans les îles Rosario, en Colombie, pour reprendre les questions et approfondir les axes thématiques définis lors de la première rencontre. De nouvelles questions ont également émergé de ces conversations, notamment :



Comment les bailleur·euse·x·s de fonds appréhendent-ils les soins et quelle est leur responsabilité par rapport à la pérennité des mouvements ?

Comment entretenir le feu, pour que le militantisme ne nous brûle pas ?

Comment décoloniser les mémoires du bien-être ?

Nous avons alors proposé que la recherche mette l'accent sur la dimension collective des soins et du pouvoir, nous avons validé les objectifs et nous avons mis en place les critères éthiques et méthodologiques, ainsi que la première ébauche d'hypothèses.

2019, troisième rencontre

Avec « Entretenir la flamme et les racines », nous avons été invité·e·x·s à nous réunir à Tepoztlán, au Mexique. À cette occasion, nous avons compté sur la participation du Consortium du Fonds d'Action Urgente et du groupe consultatif, mais également des chercheur·euse·x·s. Après

avoir mené les entretiens et une analyse préliminaire par région, nous nous sommes réuni·e·x·s pour partager, analyser et donner des retours sur les résultats préliminaires du processus, y compris le point de vue des bailleur·euse·x·s de fonds concernant leur rôle dans ce domaine, ainsi que les défis méthodologiques, conceptuels et pratiques de ce processus mondial et multilingue. Enfin, nous avons imaginé des produits et stratégies possibles pour diffuser les résultats.

Cette rencontre a été l'occasion de célébrer nos propres histoires, de rendre hommage aux personnes qui ont ouvert la voie il y a douze ans et à celles qui nous ont guidé·e·x·s sur le chemin des soins et de la protection.



LA QUESTION CENTRALE

Pour répondre à notre propos, la question principale en filigrane de notre recherche était la suivante :

Comment les personnes qui militent femmes, trans* et non binaires du monde entier vivent-iels et visualisent-iels actuellement les soins et la protection, au niveau individuel et organisationnel, en tenant compte du contexte, de l'identité (ou des identités), de la particularité (ou des particularités), de la trajectoire et de l'histoire de chacun·e·x ?





THÈMES ET HYPOTHÈSES

Sur la base de ce qui est ressorti des réunions, nous avons défini six thèmes, avec quelques hypothèses initiales qui ont guidé la méthodologie et les questions que nous avons posées aux personnes interrogées :

- ✦ **Thème 1.** Trajectoire personnelle, spécificités et ressentis de chaque défenseur·euse·x : chaque personne qui milite femme, trans* ou non binaire a une histoire, une trajectoire, une/des identité(s) particulière(s) et des conditions qui influencent ses/leurs expériences, perspectives et pratiques de soins et de protection.
- ✦ **Thème 2.** Enjeux du militantisme, menaces et risques : les enjeux et risques sont influencés par les contextes et les particularités propres à chaque personne qui milite. Le genre, la race, l'âge, l'orientation sexuelle, les capacités diverses, la corpodiversité et les conditions socio-économiques, entre autres, influencent leur militantisme et les risques auxquels ils sont exposé·e·x·s.
- ✦ **Thème 3.** Pratiques personnelles de soins et de protection : les personnes qui militent ont développé (ou souhaitent développer) des pratiques personnelles qui soutiennent et renforcent le militantisme au quotidien et dans la durée, en leur conférant pouvoir, autonomie, plaisir et sentiment de protection.
- ✦ **Thème 4.** Pratiques collectives de soin et de protection : les organisations ont (ou pourraient avoir) des pratiques de soin et de protection, et il existe des motivations à les renforcer et des défis à surmonter pour y parvenir.
- ✦ **Thème 5.** Rôle des bailleur·euse·x·s de fonds : les bailleur·euse·x·s de fonds jouent un rôle dans la promotion et l'existence de pratiques de soins et de protection pour les femmes, les personnes qui militent trans* et non binaires.
- ✦ **Thème 6.** Soins et protection en tant que concepts - diversité et aspects politiques : sous certaines conditions, les soins et la protection peuvent remettre en cause les structures du pouvoir et/ou les oppressions et discriminations existantes dans nos sociétés et parmi nous. Il existe une diversité de conceptions concernant les soins et la protection.

PRINCIPES D'ÉTHIQUE, DE SOINS ET DE PROTECTION

Pour le FAU-AL et les Fonds d'Action Urgente, mettre les soins au cœur de notre action est un principe éthique qui guide chacune de nos actions, y compris la construction collective des savoirs. Par conséquent, la recherche portant sur les soins dans le monde du militantisme est quelque chose qui nous traverse, nous transforme et nous affecte de différentes manières. Conscient·e·x·s de cela, nous avons créé un ensemble de principes éthiques qui ont guidé le processus de recherche :

Garantir une approche féministe basée sur la confiance et la relation sujet-sujet, en évitant une logique extractive. Il faut pour cela partager les objectifs, les méthodologies, les détails et les résultats du processus avec toutes les personnes impliquées. En ce qui concerne les entretiens, nous avons cherché à établir une communication à double sens, en évitant une logique de « collecte de données », et en veillant à ce que... :

- ✦ Le point de vue de la personne interrogée soit bien au cœur de notre approche.
- ✦ Soit créé un espace horizontal de dialogue, en étant conscient·e·x·s de la relation de pouvoir entre la personne qui pose les questions et celle qui y répond.
- ✦ Le rythme, le format et le contenu des questions, soit adapté en fonction du contexte, des caractéristiques, des demandes et/ou des affectations de la personne interrogée.
- ✦ La pratique soit réflexive et prenne en compte la subjectivité, les contextes, les conditions et les expériences des chercheur·euse·x·s.
- ✦ L'environnement soit accueillant et sécuritaire, l'écoute attentive, en évitant les interruptions et en suscitant l'empathie.

Appliquer le consentement éclairé et garantir la confidentialité des informations et de l'identité des participant·e·x·s. À cette fin, chaque personne interrogée signe un formulaire avant l'entretien et un autre après, approuvant ainsi la parution de ses citations dans la publication finale.

Prendre en charge les besoins émotionnels des personnes interrogées et des chercheur·euse·x·s, en mettant à disposition des ressources et des partenariats avec des organisations ou des individus pour fournir un tel soutien, si nécessaire. En outre, les documents reçus par chaque chercheur·euse·x ont fait l'objet de suggestions et de propositions pour les soutenir pendant et après les entretiens, afin de répondre aux préoccupations et à leurs émotions⁵.

Soin numérique et protection des données, en prenant les mesures nécessaires pour une communication sûre entre les chercheur·euse·x·s, les Fonds d'Action Urgente, les participant·e·x·s et les entretiens, et pour partager et stocker les informations en toute sécurité. Pour ce faire, un cabinet de conseil nous a aidé·e·x·s à identifier les outils nécessaires nous permettant d'atténuer les risques.



⁵ Voici certaines de ces pratiques et considérations : la prise en compte du nombre d'entretiens par jour et de l'heure de la journée convenant à chaque chercheur·euse·x ; la préparation de l'entretien peut aider à ne pas se sentir trop stressé·e·x ; la personne interrogée « n'est ni un·e·x héros·oïne·x ni une victime » ; le·a·x chercheur·euse·x n'est pas responsable de la qualité des réponses ou de la recherche de la vérité ; respirer et s'ancrer avant, pendant et après l'entretien, faire des pauses et exprimer ses sentiments pendant l'entretien peut aider à éviter de trop prendre sur soi et à établir une relation plus étroite ; tenir un journal de recherche où l'on peut reconnaître et honorer ses sentiments ; compter sur l'équipe de recherche comme réseau de soutien auprès duquel il est possible de demander de l'aide et d'en apporter.

ENTRETIENS ET ANALYSES

Nous avons développé une méthodologie qualitative dotée d'une perspective narrative, c'est-à-dire que les histoires personnelles des militant·e·x·s sont, en leurs termes, le cœur du processus et le fil conducteur de cette publication. Pour ce faire, il était essentiel de mettre en place un espace intime, de confiance, de soutien et sûr pour les entretiens.

Nous nous sommes mis·e·x·s d'accord sur les critères de sélection des personnes que nous voulions inviter à participer avec leurs récits, afin de garantir la diversité des contextes, des expériences et des perspectives, sans chercher à tout couvrir :

- ✦ **Diversité géographique** : à la suite de notre engagement dans la recherche *du point de vue des pays du Sud*, nous avons souhaité assurer la participation de personnes qui militent de toutes les régions où interviennent les Fonds d'Action Urgente.
- ✦ **Diversité des causes et des thèmes** : nous avons recherché la participation de personnes qui militent qui travaillent sur des causes multiples, avec des trajectoires et des formes d'organisation diverses dans leurs luttes.
- ✦ **Diversité d'identité** : Nous avons fait appel à des personnes qui militent qui s'identifient de différentes manières, en termes de genre, d'orientation sexuelle, de handicap, d'âge, d'origine ethnique, de diversité corporelle, entre autres.
- ✦ **Diversité des profils, des rôles et des trajectoires** : outre les personnes qui militent, chaque Fonds d'Action Urgente a interrogé entre 5 et 10 personnes dédiées à l'accompagnement des personnes qui militent ; certaines d'entre elles s'identifient également comme des personnes qui militent, des guérisseur·euse·x·s, des thérapeutes, entre autres. Nous appelons ce profil de personnes « praticien·ne·x·s ». Aussi, pour avoir le point de vue spécifique des bailleur·euse·x·s de fonds, nous avons décidé d'inclure 9 personnes associées à des organisations philanthropiques, proches du Consortium Fonds d'Action Urgente.

Au total, **nous avons mené 141 entretiens dans 63 pays**, répartis comme suit:

- ✦ 97 entretiens avec des personnes qui militent femmes, trans et non binaires
- ✦ 21 entretiens avec des « praticien·ne·x·s »
- ✦ 9 entretiens avec des bailleur·euse·x·s de fonds
- ✦ 8 entretiens avec des membres de l'équipe FAU-AL
- ✦ 4 entretiens avec des chercheur·euse·x·s au niveau régional.
- ✦ 2 entretiens avec les autrices du livre ***À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?***

Les entretiens ont été menés **par 10 chercheur·euse·x·s** différent·e·x·s, basé·e·x·s dans 9 pays, dans plus de 7 langues différentes (arabe, anglais, français, népalais, portugais, russe et espagnol, et dialectes locaux dans certains cas).

Après avoir fait transcrire et traduire les entretiens en espagnol, anglais, portugais et français, nous avons établi un **système de codage** et organisé, dans un logiciel sécurisé, une matrice d'analyse des récits selon des thèmes et des catégories. Puis, sur la base d'un guide commun, 9 chercheur·euse·x·s ont effectué une première analyse, pour effectuer des constats par région. Enfin, nous avons effectué un codage global et une analyse finale.

En plus des entretiens, nous avons mené cinq **exercices d'écriture de lettres** en face-à-face et virtuels avec des personnes qui militent, qui s'adressaient à eux·elle·x·s-mêmes ou à toute autre personne de leur choix, et dans lesquelles iels partageaient leurs expériences en matière de soins. Ces lettres constituent une ressource disponible de manière virtuelle, qui permet d'encourager la tenue d'échanges et d'inspirer d'autres réflexions personnelles et collectives.

Le récit de cette publication rassemble les contributions du groupe consultatif au cours des trois réunions, l'analyse par les chercheur·euse·x·s des récits et des histoires des personnes qui militent qui y ont participé et divers moments de réflexion et d'écriture des Fonds d'Action Urgente.

CHAPITRE 2

Situer les risques

Avez-vous imaginé votre militantisme dans un autre contexte ?

Si vous étiez né·e·x à une autre époque ou dans un autre lieu, que feriez-vous ?



Nous vivons dans un temps et un espace spécifiques avec des conditions qui nous permettent d'agir, qui sont stables, mais qui connaissent également des changements. **Se situer dans le monde, c'est aussi se situer dans un mouvement**, dans un contexte changeant où perdure l'activisme, telle une force permanente pour des sociétés plus justes.

La souffrance est là, mais nous avons aussi vécu beaucoup de moments de bonheur. J'ai assisté à des changements tout au long de mon parcours, chez des gens avec qui j'ai travaillé, des gens qui sont nés après moi, des gens dont j'ai pris soin. Je les vois changer, je vois qu'ils adoptent les droits des femmes. Je vois aussi que le monde change beaucoup, il empire dans certains domaines, mais beaucoup de choses ont changé. Il y a plus d'organisations de femmes. Il existe des fonds pour les femmes sur le continent, des études de genre dans plusieurs universités. Ce n'était pas le cas lorsque nous avons commencé, ou lorsque je me suis joint aux autres.

—**Hope Chigudu**. Zimbabwe / Ouganda.

Dans cet ici et maintenant, il y a des risques. Penser au risque, c'est prendre conscience de la probabilité que quelque chose ou quelqu'un nous fasse du mal, y compris nos propres pratiques et actions. Le risque dépend de chaque situation, de chaque pays, de chaque personne qui milite, de chaque instant, des expériences, etc. Le niveau de risque, quant à lui, dépend de multiples facteurs, par exemple les conditions qui sont facteur de vulnérabilité et les capacités dont nous disposons pour répondre aux menaces. Cependant, et malgré les spécificités, nous vivons un moment historique et un contexte mondial où les similitudes vont au-delà des frontières.

Les risques se situent dans un contexte spécifique : ce n'est pas la même chose d'être une femme lesbienne dans un pays où être lesbienne est pénalisé, que d'être lesbienne dans un pays où l'adoption pour les couples de même sexe est légale. Cependant, nous partageons certains éléments et certaines tendances du contexte. La mondialisation que l'on voit à l'œuvre dans les marchés, dans l'extractivisme, le changement climatique, dans les crises générées par la pandémie de COVID-19 nous rappelle que nous sommes interconnecté·e·x·s. **Bien que nous courions des risques spécifiques, nous vivons dans des sociétés qui hiérarchisent les gens dans des systèmes de classe, de race, de sexe et de genre et qui, en outre sont discriminatoires en ce qui concerne l'âge, les handicaps, l'orientation sexe-genre, le statut migratoire, entre autres variables.**

Il existe des défis contextuels comme celui dont je vous parle à propos du Nicaragua, mais il y a d'autres défis mondiaux qui nous ramènent presque effectivement à ce à quoi nous étions confronté·e·x·s il y a trente ans. Par exemple, le défi que représente cette augmentation de la violence. De la violence machiste, de la violence de genre sous toutes ses formes. Abus sexuels, viols, abus, féminicides... d'ailleurs, si l'on parle de féminicides, les meurtres de femmes sont encore plus épouvantables qu'ils ne l'étaient il y a trente ans.

—**María Teresa Blandón Gadea**, *Movimiento Feminista de Nicaragua*.
Nicaragua.

Pour les situer, nous nous concentrerons sur les risques à échelle mondiale, ceux qui touchent le plus de pays où les Fonds d'Action Urgente ont des activités.

LA VIE ET L'INTÉGRITÉ EN DANGER

Les militant·e·x·s du monde entier sont confronté·e·x·s à des défis, des risques et des menaces liés à leur travail. Les histoires que nous entendons souvent comprennent des récits de violence, des menaces contre leur vie et celle de leur famille, et des obstacles à l'exercice de la défense des droits.

La violence peut s'exprimer par l'**intimidation, la surveillance, la persécution ou le contrôle**, de manière directe ou en intimidant des membres de la famille.

Les femmes militantes, en particulier, ainsi que certaines militantes féministes sont en danger physique. Et il y a d'autres choses comme être suivie dans la rue, être suivie chez soi, ne pas être en sécurité ou que vos enfants ne soient pas en sécurité. Vos systèmes familiaux sont attaqués, des gens viennent dire à votre famille que vous devez mettre cette merde de côté. Je veux dire que c'est une réalité pour beaucoup, il faut donc prendre aussi en compte ces questions de sécurité

—**Dr Njoki Ngumi**, *The Nest Collective*. Kenya.

Elle prend également la forme d'**agressions physiques**.

Au cours des deux derniers mois, je marchais dans la rue et une personne que je ne connais pas a arrêté sa voiture et a commencé à me frapper de manière extrêmement agressive et a dit « Je travaille pour la sécurité ». Il m'a frappée pendant au moins 5 minutes sans s'arrêter... il me frappait au visage et sur tout le corps. Ensuite, j'ai pu noter le numéro de la plaque d'immatriculation pendant qu'il s'éloignait et mon avocat a signalé la voiture à la police. La police a répondu qu'elle ne pouvait obtenir aucune information sur cette voiture. Il est rare que la police réponde cela, ce sont des informations qu'elle peut généralement obtenir.

—**F.C.** Tunisie.

Ou des **tentatives d'assassinats...**

J'ai beaucoup souffert des tentatives d'assassinat. J'ai énormément souffert quand j'ai été persécutée par des paramilitaires, et armés (...) Je sais que lorsqu'ils profèrent des menaces, ils les mettent à exécution

—**Anonyme.** Amérique latine.

Et maintenant, ils veulent aussi me tuer, parce que je suis militante des droits humains, parce que je veux parler des problèmes des transgenres. Chaque fois que j'en parle ouvertement, ils veulent me tuer, ils veulent tuer mes parents, mais je ne veux pas être une réfugiée en Europe, je veux rester en Arménie et continuer mon travail parce que je sens que je suis militante, que je vais aider d'autres personnes, je ne veux pas prendre mes valises et partir vivre en Europe

—**Lilit Martirosyan.** Trans activist, Right Side Human Rights Defender NGO. Arménie.



La réaction violente au militantisme des femmes, des personnes trans*⁶ et non binaires cherche à limiter leurs actions, à faire taire leurs voix, à empêcher leur message de se propager, elle cherche à les paralyser. La menace de violence à leur rencontre ou à l'encontre de leur famille est une manifestation de pouvoir de la part de ceux dont les intérêts sont concernés.

⁶ Nous utilisons l'astérisque pour faire référence aux personnes qui s'identifient de diverses manières au sein du large éventail des transitions de sexe/genre, y compris les personnes non binaires et agenres.

Dans la menace il y a une idée à la fois de l'ordre du contrôle émotionnel et physique, une menace n'est pas une simple menace (...) En plus d'être un risque préventif, c'est un risque qui vous manipule, vous contrôle psychologiquement. Parce qu'alors on se dit : « Eh bien, je ne sors pas, je ne parle pas, je ne dis rien. » « Tais-toi ! » : En fin de compte c'est bien ce message qui se cache derrière. C'est-à-dire que je ne vais pas te faire taire en me fouettant, je te fais taire en menaçant ta vie, celle de ta fille, en te menaçant de tout et n'importe quoi, et « je contrôle ta vie, je la contrôle psychologiquement parce que je peux le faire »

—**Danelly Estupiñán Valencia.** Colombie.

D'OÙ VIENNENT CES RISQUES ET QUELLE EST LEUR CONFIGURATION ?

Lorsque nous examinons les situations qui donnent lieu à des risques, nous constatons qu'il existe des sociétés marquées par une violence structurelle, des gouvernements répressifs ou des régimes autoritaires dans lesquels prévaut un sentiment généralisé de danger. D'autre part, il existe des individus, des entités et des groupes qui attaquent les personnes qui militent, individuellement ou collectivement. En fonction de leur contexte, de leur identité, de leur origine politique, de leur réseau de soutien et de leur capacité de réaction individuelle ou organisationnelle, le risque peut augmenter ou diminuer. Le défi consiste à comprendre comment ces éléments se manifestent pour chaque personne qui milite dans son contexte.

Les personnes qui militent peuvent être confrontées à des risques accrus au cours de certaines périodes historiques ou de cycles de violence qui ravivent des moments de répression d'autres époques. Par exemple, en Égypte, en 2013, sous la présidence de Mohamed Morsi, des manifestations de masse ont éclaté contre sa tentative d'adopter une constitution à tendance islamiste et la publication d'un décret présidentiel temporaire visant à élever son pouvoir de décision au-dessus du contrôle judiciaire. Morsi a été renversé par un coup d'État mené par le général Abdel Fattah Al-Sissi, ministre de la Défense (qui est ensuite devenu président de l'Égypte en 2014).

À la suite du coup d'État, les forces de sécurité égyptiennes et l'armée, sous le commandement du général Abdel Fattah Al-Sissi, se sont livrées à des massacres dans deux sites au Caire contre les partisans du président Mohamed Morsi : d'abord sur la place Al-Nahda, puis la seconde, plus grande, sur la place Rabaa Al-Adawiya. Human Rights Watch a qualifié ces raids de crimes contre l'humanité donnant lieu à l'un des plus grands massacres de manifestants de l'histoire récente. Une militante égyptienne s'en souvient comme de l'un des pires moments qu'elle n'ait jamais vécus :

2013 a été une année effrayante et alarmante, non seulement parce que l'armée était aux commandes et que nous étions sous une dictature, et que la corruption et l'injustice et tout ce que vous pouvez imaginer étaient monnaie courante, mais aussi parce que ce système était capable de faire ressortir le pire chez les gens. La révolution de 2011 a fait ressortir la beauté et l'espoir du peuple (larmes), mais Sisi a fait ressortir le pire du peuple (...) Les années 2013 à 2015 ont été les pires. Surtout en 2014, le massacre de Rabaa a été horrible, puis l'incident de la mosquée de Fatah et, avant cela, l'incident du garde républicain... Les massacres étaient relégués aux livres d'histoire, certes cela s'était produit, mais c'était difficile à imaginer. Oui, vraiment une horrible époque, ça et la réaction des gens à ces incidents, leur côté irrationnel face à la haine et à la violence. J'étais enragée et déprimée

—Dr Aida Seif el Dawla, cofondatrice du Centre El Nadim contre la torture et la violence. Égypte.

Pour beaucoup, la violence contre les personnes qui militent vient de l'**État et de ses multiples visages**. Cette violence est commise par certain·e·x·s acteur·rice·x·s précis : des militaires, des policier·ère·x·s, des personnalités politiques, des dirigeant·e·x·s, des législateur·rice·x·s. C'est l'État qui réprime, criminalise, stigmatise, censure par des moyens légaux et illégaux.

Les **lois** constituent un premier obstacle aux actions des personnes qui militent ; des lois qui discriminent, **qui criminalisent les populations** historiquement marginalisées et contribuent à reproduire les inégalités. Dans les pays où la diversité des orientations sexuelles et de genre sont criminalisées, la menace vient de l'État qui restreint les droits et les libertés. Parallèlement à cela, la légalité de la norme favorise d'autres violences dans la société, comme la discrimination à l'encontre des personnes LGBTIQ+ qui met en danger les personnes qui militent qui remettent en cause l'ordre établi.

Nous coparrainons également presque tous les groupes de notre pays. De la même manière que le pays criminalise le travail du sexe (bien que ce ne soit pas fait de manière explicite), il criminalise les relations LGBT, ils veulent modifier le Code pénal pour criminaliser davantage les personnes LGBT... pour criminaliser les relations homosexuelles pour délit de sodomie, c'est comme cela que c'est inscrit dans la Constitution. Donc, la plupart du temps, je suis consciente de ce risque dans mes activités

—**Anonyme**, Afrique.

Le Togo nous offre un exemple évident de la configuration de ce risque pour les femmes lesbiennes dans des contextes où la possibilité même de réaction est annulée, car, l'homosexualité étant criminalisée, le militantisme est condamné au silence et les lois transforment en « criminel·le·x·s » ceux·elle·x·s dont le droit à une libre orientation sexuelle est violé.

Moi, personnellement, je ne suis pas très stressée, mais il y a des endroits où, quand vous arrivez, il y a des agressions verbales auxquelles vous ne pouvez pas répondre, car si vous répondez, vous courez le risque de subir des agressions physiques. Ils vous disent « regardez les lesbiennes, elles sont là, elles sont là... ». Vous entendez ça et puis vous devez sortir de là sans pouvoir réagir, car vous connaissez le Code pénal et son article 393, qui pénalise les relations entre personnes du même sexe, que notre Code pénal considère comme des actes contre nature

—**Nika**, Afrique.

Les lois sont également utilisées pour **fermer des espaces de la société civile**. La réglementation des organisations, qui conduit à des fermetures arbitraires ou à des exigences excessives en matière de fonctionnement qui les empêchent d'obtenir une existence légale, limite sans aucun doute l'accès au financement et entrave le travail des personnes qui militent.

Ils [les législateurs] vont utiliser un espace civique qui devient de plus en plus petit. Par exemple, l'Ouganda a introduit de nombreuses lois qui restreignent le droit [des] organisations de la société civile à mener à bien leurs activités, et cela concerne également les personnes qui militent pour les droits humains, y compris les femmes défenseuses des droits humains. Donc, dans ce sens, l'environnement externe va affecter notre travail

—**Brenda Kugonza**, Women Human Rights Defenders Network.
Ouganda.

Autre élément important, le financement. Depuis deux ans, la Chine s'est dotée d'une loi de régulation des ONG. Les bailleur·euse·x·s de fonds étranger·ère·x·s qui souhaitent agir en Chine doivent s'enregistrer auprès du ministère de la Sécurité publique et, s'ils ne le font pas, leur travail et leurs activités sont considérés comme illégaux en Chine. C'est le cas pour les ONG étrangères, mais aussi pour les ONG locales et de base. Nous ne pouvons pas travailler avec les ONG étrangères qui n'ont pas de registre local en Chine. C'est très difficile pour les organisations féministes qui font aussi du plaidoyer. Il nous est totalement impossible d'obtenir des fonds publics. Selon le gouvernement, le féminisme est un sujet très sensible. Ce n'est pas quelque chose que le gouvernement finance. C'est pour cela que nous travaillons avec des bailleur·euse·x·s de fonds de l'étranger.

—Jing Xiong, Feminist Voices. Chine.

Une autre menace provient des discours des personnes occupant des positions de pouvoir dans la politique officielle. L'État, incarné dans la figure des représentants du gouvernement, produit des discours discriminatoires qui, prononcés depuis cette position, aboutissent à la légitimation sociale de la violence symbolique, et cette dernière est la base qui permet l'émergence d'autres types de violence. Le langage, au-delà des mots, a un pouvoir performatif dans ce scénario qui entraîne des conséquences sur la vie des femmes, des personnes trans* et non binaires, en particulier ceux·elle·x·s qui ont une orientation sexuelle non hégémonique.

Je pense qu'en général, nos dirigeants politiques sont homophobes. C'est donc l'un des principaux défis à relever. Lorsque votre Premier ministre fait des commentaires anti-gay en public, vous avez forcément un problème. Et puis toute la communauté s'agite violemment pour le soutenir et ils serrent les rangs. C'est vraiment un défi énorme

—Jasmine Kaur. Fidji.

Si vous voulez vraiment connaître un politicien, posez-lui des questions sur les droits des femmes. Ils disent des choses horribles, c'est incroyable comment ils réagissent. Au mieux, ils disent qu'ils ne sont pas féministes. Au pire, ils disent que les femmes ne peuvent pas être actives, qu'elles ne peuvent pas être journalistes, à cause de la Bible ou autre. C'est incroyable. Je me souviens même des débats de 2015, les gens discutaient avec passion sur les réseaux sociaux pour savoir si une femme pouvait être présidente en Biélorussie parce que les femmes ont leurs « journées à elles », et ces jours-là, elles sont très émotives, et

le président de la Biélorussie doit participer au processus de prise de décision tous les jours. Vous vous imaginez ?

—**Olga Karatch.** Biélorussie.

La stigmatisation du gouvernement cherche à discréditer le militantisme afin de créer une opinion publique défavorable à la défense des droits humains et, en particulier, aux droits des femmes, des personnes LGBTIQ+ et à ceux liés à la terre, au territoire et à la nature. Le discours des personnalités politiques est mutuellement renforcé par les stéréotypes et les imaginaires promus par les médias, et devient alors une idée qui est reproduite dans la vie quotidienne, et cela joue en défaveur des mouvements qui s'en trouvent affaiblis.

Les gouvernements, les pouvoirs en place, cherchent à vous discréditer et commencent à dire que c'est vous le problème, que vous êtes le problème en tant que défenseur, que vous êtes le problème en tant que défenseuse, que vous empêchez le développement, que vous êtes un obstacle au développement, et ils commencent à vous stigmatiser de cette façon, et tout le monde commence à vous considérer comme tel.

—**Ruth Alipaz Cuqui** - femme indigène Uchupiamona de Bolivie.
*Défenseuse des droits indigènes, des droits humains et de la nature.
Membre du regroupement des communautés autochtones des rivières Beni, Tuichi et Quiquibey et coordinatrice générale de CONTIOCAP.* Bolivie.

Après la stigmatisation, il y a la **criminalisation** (qui est une forme de stigmatisation). Dans toutes les régions, il a été fait état de judiciarisation, d'arrestations arbitraires ou de menaces de poursuites pénales comme moyen de limiter les actions des personnes qui militent.

Et dans ce climat de liberté d'expression dans le Golfe et de criminalisation, de criminalisation brutale des personnes qui dénoncent ou expriment une opinion différente, je dois faire encore plus attention à mon travail afin de ne pas me mettre en danger, moi, ma famille ou mes proches, à cause de ce que je fais

—**Anonyme.**

En tant qu'activiste sociale, défenseuse des droits humains, il est facile de se sentir intimidée. Vous pouvez être classée comme terroriste ou agresseuse ou destructrice culturelle (...) Nous ne disposons pas d'aide juridique abordable et nous ne pouvons pas avoir accès à des

avocats. Nous n'avons pas non plus de juges et de procureurs vraiment indépendants. Si vous êtes confronté à un problème ou à une accusation, à qui pouvez-vous vous adresser ?

—**Anonyme.** Cambodge.

Un autre visage de la répression d'État est constitué par les **abus et la violence perpétrés par les forces de l'ordre et les agences de sécurité de l'État.**

J'ai vécu une situation très difficile cette année, en raison de problèmes de sécurité qui ont commencé le 8 mars. J'ai été attaquée parce que j'ai participé à la World March [Marche mondiale]. Les menaces et les attaques ont duré plus de deux mois. Toutes les filles de notre organisation qui ont participé à la marche ont eu les mêmes problèmes, moi y compris. Nous avons subi du harcèlement de la part de la police et d'hommes inconnus

—**Ukei Muratalieva.** Kirghizistan.

En octobre 2018, la grève des travailleuses du SUMIFRU a été brutalement dispersée par l'armée. Deux organisatrices ont été arrêtées. J'ai négocié la libération des deux. C'est un vrai bonheur lorsque l'on est capable de sauver des vies et de libérer des gens

—**Anonyme.** Philippines.

Notre identité de femme nous a été arrachée pendant la période des disparitions forcées. Au début, j'ai été kidnappée pendant sept mois par l'État et personne ne savait où nous nous trouvions pendant toute la période précédant notre comparution en prison

—**Fatna Elbouih,** défenseuse des droits humains Association Relais Prison/société. Maroc.

Les attaques de l'État placent les personnes qui militent dans une situation d'extrême vulnérabilité, car ces attaques limitent les cas dans lesquels elles peuvent demander justice, ce qui favorise l'impunité et augmente le risque pour la vie et l'intégrité de ces personnes.

Les menaces de l'État sont paralysantes, car elles proviennent de la structure même qui est censée nous protéger et garantir nos droits. Quand c'est une foule qui s'en prend à vous, vous pouvez appeler la

police. Mais qui appelez-vous quand c'est le gouvernement qui est après vous ?

—**Rosanna Flamer-Caldera**. Sri Lanka.

Dans d'autres cas, **la violence de l'État se mêle à la violence paramilitaire, et différents types de relations se forment, y compris la collusion qui donne lieu à des alliances et des accords entre les forces armées légales et les groupes armés illégaux.** Dans les pays en proie à un conflit armé et dans ceux où des acteurs armés sont présents, la source des menaces peut être constituée par des groupes paramilitaires, des groupes liés à des économies illégales ou des pouvoirs de l'ombre qui ont un poids bien réel sur le territoire.

En fait, les contextes sont totalement défavorables à notre lutte. Les gens pensent que c'est la mort que nous recherchons, mais nous nous battons pour la vie, moi je me bats pour la vie, j'aime la vie. Mais les gens s'imaginent que je cherche la mort, puisque ceux qui nous attaquent sont des expressions de la mort. Je vous parle de structures militaires, paramilitaires, de trafiquants de drogue, de gangs. Donc les gens, ma famille, ont presque toujours peur, ils craignent qu'un jour ils me tuent

—**Anonyme**. Amérique latine.

Disons que l'une des plus grandes préoccupations est la persécution que subissent les femmes défenseuses des droits humains en Colombie. Quelle qu'en soit l'origine, un signalement a bien lieu, et ce signalement qui nous stigmatise il vient bien du... Il vient bien de l'ordre établi par le pouvoir, n'est-ce pas ? Du gouvernement. Et vous savez qu'ici, en Colombie, les paramilitaires sont présents (...) Oui, la persécution on la ressent, on sent bien que le militantisme est beaucoup plus contrôlé, il est évident que de la violence nous est destinée, à nous, nous qui voulons d'autres mondes possibles, nous qui voulons d'autres manières de vivre en société

—**Tef Piñeros**, Colectiva Yerbateras. Colombie).



La violence avec laquelle on répond aux personnes qui militent, qui cherchent d'**autres mondes possibles** et luttent pour les construire se produit lorsque leurs militantismes touchent des intérêts économiques ou remettent en question le statu quo ou l'idéologie dominante. D'autres mondes impliquent d'autres modèles économiques, d'autres modes de vie et d'autres types



de lien entre l'homme et la nature, qui sont aux antipodes du pouvoir aujourd'hui. Pour ceux·elle·x·s qui défendent le territoire, l'environnement et la nature, le rapport entre l'opposition au pouvoir des entreprises et le risque auquel iels sont exposé·e·x·s est clair.

Il y a donc des gens qui s'occupent des problèmes environnementaux, et encore une fois, ce n'est pas une question d'environnement, c'est une question de gros sous. C'est l'activité économique qui est remise en question lorsque les gens font de la défense de l'environnement. En réalité, c'est le pouvoir des entreprises qui les met en danger

—**Jessica Horn.** Ouganda / Angleterre.

Plusieurs personnes qui militent ont subi des menaces après leur **opposition aux projets miniers et d'hydrocarbures**, aux **travaux d'infrastructure** tels que les barrages et les ports, les monocultures et les sociétés forestières. En Amérique latine, neuf des vingt-cinq personnes interrogées ont fait état d'attaques subies en raison de leur militantisme en faveur des territoires. Par exemple, une personne qui milite au Pérou nous a raconté que la persécution a commencé après une action qu'elle a menée et qui affectait les intérêts d'une société d'exploitation forestière.

Quand j'ai agi sur la question et que j'ai voulu empêcher tout cet abattage, parce qu'ils étaient en train de tuer notre nature, j'étais seule bien sûr, j'avais des enfants en bas âge (...) Je suis intervenue, j'ai fait venir la police et nous avons tout interrompu, et vous ne pouvez pas imaginer la quantité de charbon qui se trouvait dans ces remorques, nous les avons arrêtées, nous avons tout arrêté. Mais quelle a été la réponse de cette entreprise ? Vouloir m'assassiner, moi et mes enfants (

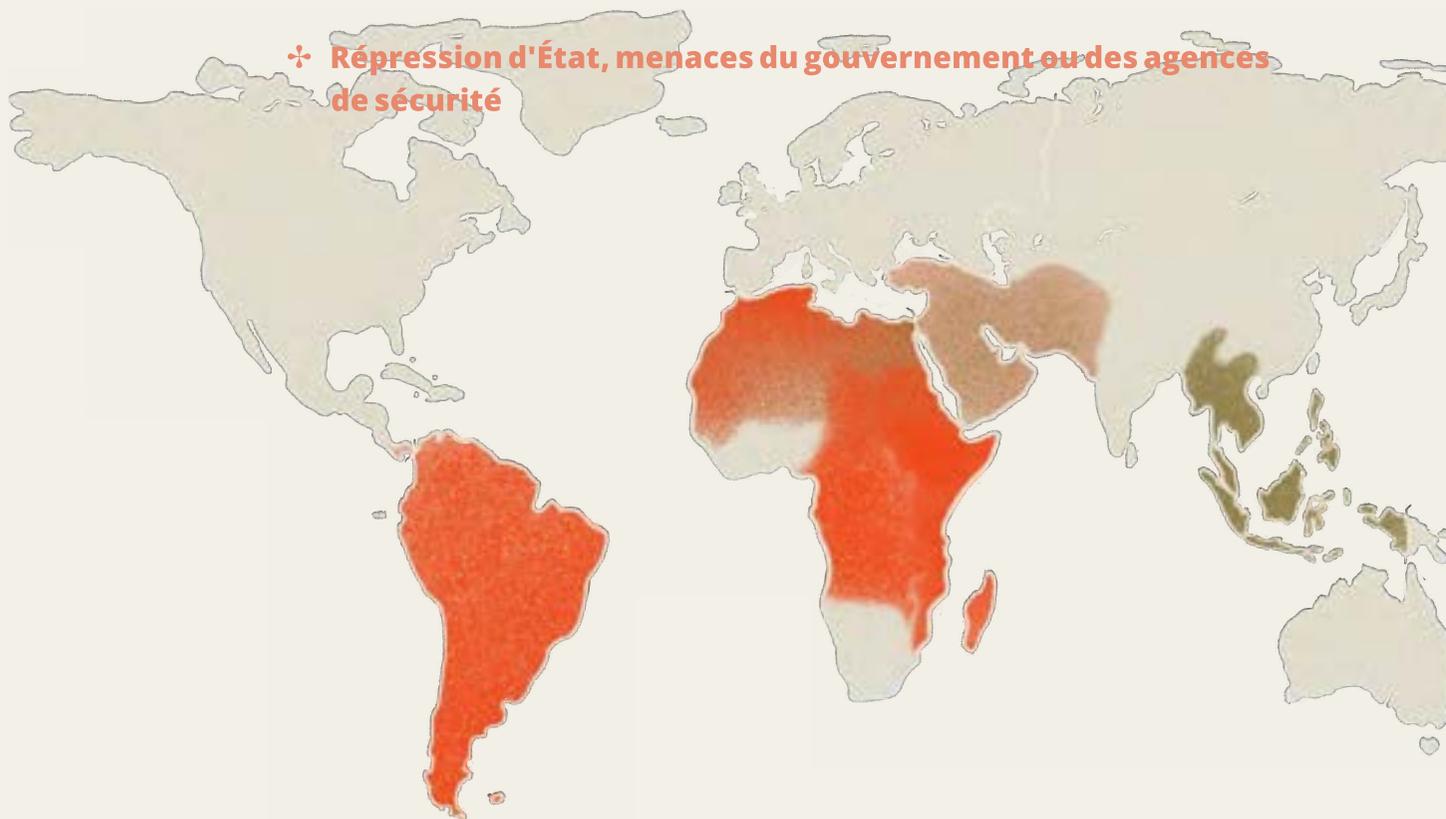
—**María Témpora Pintado.** Pérou.

Ces risques sont apparus dans toutes les régions, même s'il existe quelques différences dans les réponses que les personnes qui militent ont préféré donner par région. Les régions rapportant le plus de répression ou de menaces de la part des agences gouvernementales et de sécurité sont l'Afrique du Nord, l'Asie du Sud-Est et l'Asie de l'Ouest. La région qui a signalé le plus de harcèlement et de censure en ligne est l'Asie de l'Ouest. Ceux·elle·x·s qui ont signalé le plus de violence physique ou de menaces de violence sont l'Afrique de l'Est, l'Afrique centrale, l'Afrique du Nord et l'Amérique du Sud.

✦ **Cyberharcèlement ou censure**

✦ **Violence physique ou menaces de violence**

✦ **Répression d'État, menaces du gouvernement ou des agences de sécurité**



Quel que soit leur contexte, la **précarité généralisée** des conditions dans lesquelles de nombreuses personnes qui militent dans le monde vivent et travaillent est une réalité commune, qui aggrave les risques auxquels iels sont confronté·e·x·s. Ceci est lié aux inégalités structurelles, au financement qui met l'accent sur l'évaluation du travail uniquement sur la base des résultats, et ne donne pas la priorité aux soins des personnes qui militent et à la durabilité de leurs mouvements. Les personnes qui militent effectuent souvent leur travail sur la base du volontariat et doivent chercher un autre emploi rémunéré pour subvenir à leurs besoins. Cela réduit leurs capacités à répondre aux situations d'urgence et à faire face aux conséquences personnelles et collectives qui découlent du travail qu'iels effectuent.

Si vous regardez les nombreuses femmes défenseuses des droits humains dans le monde, y compris au Kenya, la plupart d'entre elles ne bénéficient pas de structure ou de programme d'aide qui leur permettent de subvenir à leurs besoins quotidiens. Nous devons donc également prendre en compte la manière dont nous aidons les femmes défenseuses des droits humains à subvenir à leurs besoins afin qu'elles

ne soient pas distraites et qu'elles n'aient pas à s'occuper d'autre chose. Par exemple, si je travaille dans le domaine des violences sexuelles et que je ne suis pas en mesure de payer mes dépenses quotidiennes, cela signifie que je vais devoir aller chercher un travail bien rémunéré, car le militantisme ne me permet pas de manger

—Wangu Kanja, *Wangu Kanja Foundation - The Survivors of Sexual Violence in Kenya Network*. Kenya.

En tant qu'être humain, je me sens parfois mal, surtout lorsque les ressources financières sont faibles et que les atteintes aux droits humains sont importantes

—Emma, Mindanao. *Civil society organization, focusing on labor sector*. Mindanao.

Les risques que nous rencontrons dans toutes les régions se retrouvent également à d'autres époques : les cycles de violence se répètent. La mobilisation sociale est confrontée à la répression de l'État et d'autres acteurs depuis de nombreuses années. Alors, qu'est-ce qui a changé par rapport à il y a dix ans ?



LES ANCIENS RISQUES SE RENOUVELLENT DANS LEUR FORME

Les personnes qui militent perçoivent **une résurgence des fondamentalismes qui cherchent à imposer leur vision du monde et à exclure les visions différentes de la leur**. Les risques actuels nous semblent familiers parce qu'ils renvoient à des valeurs conservatrices, à des traditions d'autrefois, et parce qu'ils cherchent à revenir à un état de fait antérieur, marqué, entre autres, par l'absence de séparation entre les religions et les États, la prépondérance de l'institution du mariage par rapport aux autres formes d'association, les stéréotypes de genre et une approche⁷ des politiques publiques privilégiant la famille.

Je crois fermement que nous sommes confrontées à une résurgence du fascisme mondial (...) Le fondamentalisme religieux alimente un vaste mouvement de [groupes revendiquant l'existence] d'une idéologie de genre [qui] clôt le débat sur le genre et joue sur la peur d'un spectre du genre, dont les principales caractéristiques sont que le genre est fluide et puissant en soi. Et cela est rejeté, effacé et menacé

—**Cara Page**. États-Unis.

Notre **contexte mondial se tourne vers la droite** et vers des positions de plus en plus conservatrices, quelle que soit l'affiliation idéologique du gouvernement dont elles sont issues. Les récentes élections ont montré que des personnes aux discours ouvertement discriminatoires peuvent accéder au pouvoir par des voies démocratiques. Cela a renforcé les groupes fondamentalistes qui disposent de stratégies de plus en plus complexes et de grande envergure pour positionner leurs discours dans divers médias, afin de raviver des discussions qui semblaient avoir été dépassées, comme le genre et l'orientation sexuelle. En bref, les personnes qui militent ont face à eux·elle·x·s de vieilles idées fondamentalistes, qui se développent et se manifestent maintenant de nouvelles façons.

⁷ Dans sa conception la plus traditionaliste, cette approche utilisée par les institutions étatiques privilégie les intérêts de la famille sur les droits des personnes qui la composent, notamment les droits des femmes et des personnes LGBTIQ+.

Oui, je pense que la droite ultra conservatrice, fondamentaliste, opposée aux droits, évangélique, catholique, etc. tous ces gens ont beaucoup progressé, bien plus qu'il y a douze ans, ils sont beaucoup mieux placés, ils ont inventé beaucoup de choses, ils ont aussi réagi de manière très virulente à nos avancées, ils sont devenus beaucoup plus audacieux (...) En d'autres termes, ils ont inventé un nouvel ordre des droits, ils ont inventé le fait que la liberté d'expression puisse inclure la lesbophobie, l'homophobie, la misogynie, que les droits ne sont pas universels, que les droits des enfants sont subordonnés aux idées de leurs pères et de leurs mères. En d'autres termes, ils sont en train de changer... Ils essaient de changer l'ordre des choses.

—Rosa Posa Guinée. Paraguay.



L'ESPACE VIRTUEL ET LA COMMUNICATION EN LIGNE

Nous vivons à l'ère de la connectivité et de la virtualité. Aujourd'hui, grâce à Internet et aux réseaux sociaux, les relations personnelles, communautaires, professionnelles et commerciales continuent. Le contexte généré par la pandémie de COVID-19 a fait que plusieurs activités sociales, jusqu'alors en face à face, sont devenues des interactions entièrement virtuelles, exacerbant les inégalités existantes en temps de crise, puisque la virtualité est un scénario qui reproduit et peut accentuer la violence et les inégalités. Par exemple, seul un très faible pourcentage de la population a pu accéder à des services médicaux à distance pendant l'urgence sanitaire, car cela nécessite notamment une infrastructure de connectivité à domicile et une éducation numérique. En outre, de nombreuses femmes ont dû adapter leur foyer, sans que leurs efforts soient reconnus, pour répondre simultanément à leur emploi et aux tâches de soins qui leur sont assignées selon les rôles traditionnels de genre.

Dans ce contexte, l'un des nouveaux risques par rapport à la décennie précédente est la violence par la technologie⁸, qui s'accroît à mesure qu'Internet permet l'accès à l'information et se renforce comme espace d'expression, de dénonciation et de mobilisation sociale. Dans ce cadre, l'anonymat ne représente pas un risque en soi et, de fait, dans certains cas, il est devenu une stratégie de protection pour les personnes qui militent qui n'ont pas la garantie de s'exprimer librement ou en toute sécurité, notamment dans des contextes répressifs. D'une part, l'**anonymat** est profondément stigmatisé lorsqu'il est exercé par des personnes qui militent ou des personnes qui dénoncent la violence et, d'autre part, il devient un facteur de risque lorsque des acteurs qui voient leurs intérêts menacés l'utilisent pour attaquer des personnes qui militent, en profitant des contextes d'impunité qui entourent généralement ce type de violence.

⁸ Nous entendons par là toutes les attaques perpétrées par le biais de tout dispositif, outil ou technologie, dans le but d'entraver le travail de défense des droits humains. Cette violence peut inclure : des attaques sur les réseaux sociaux, le vol de données et d'équipements, l'utilisation de technologies de surveillance, la censure de contenus, le piratage de sites Web ou de profils sur les réseaux, entre autres.

L'un des éléments que les personnes qui militent ont associés au risque dans l'espace virtuel sont l'exposition ou la commercialisation de données privées ou personnelles, utilisées par des États, des entreprises et des tiers afin de criminaliser, de harceler, de signaler et de faire taire leur voix ou d'entraver leurs actions à la fois dans les réseaux numériques comme dans des contextes en face-à-face.

J'aidais une amie à remplir sa demande de visa, et l'une des questions, qui, il y a vingt ans, n'aurait pas été posée, disait : « Avez-vous un profil en ligne ? » Maintenant, ces États essaient aussi de nous surveiller, ils savent que les plateformes numériques sont des espaces où les gens font du militantisme et c'est un risque. Les employeurs consultent vos espaces en ligne et ont accès à vos opinions, ils vérifient à quoi ressemble votre vie pour voir si vous êtes une « menace ». Cela signifie que le risque d'une visibilité accrue augmente définitivement.

—**Khwezilomso Mbandazayo**, Afrique du Sud.

Le profil créé dans les espaces virtuels est devenu pour certaines personnes qui militent une part importante de la projection de leur identité. La représentation de soi, les interactions avec les autres et l'espace pour communiquer des pensées occupent une partie importante de la journée et on y met nos affects et nos émotions.

[Il y a eu] un moment où quelqu'un est devenu obsédé par la fan page [propriété du collectif auquel elle appartient], et ils ont commencé à la dénoncer, de manière systématique, jusqu'à la faire fermer. Et avec la fermeture de la fan page, mon profil a été fermé. Et pour moi cela a été super douloureux, car ma première réaction a été : j'ai l'impression qu'ils m'ont tuée, j'ai l'impression qu'ils m'ont tuée virtuellement. C'est comme si j'avais disparu.

—**Diana Pulido**, Colombie.

La compréhension des impacts et des risques particuliers qui existent dans cet environnement virtuel élargit les dimensions des soins, ce qui nous permet de situer le **corps numérique**⁹ comme l'un de nos territoires de soins et de protection, car ce qui se passe en ligne a de réelles implications.

Vous vous rendez compte que [Internet] est un dispositif générateur d'anxiété. Tout comme les réseaux sociaux et la manière dont ils sont utilisés. Vous tombez sur des discours de haine très forts parce que les gens se cachent derrière l'écran. Il y a donc de la violence et une

recrudescence très forte des deux côtés. Et c'est quelque chose qui arrive à cause de ces problèmes d'identité très forts. Il ne s'agit pas seulement d'une politique que je vois de l'extérieur, car elle passe aussi par qui je suis, identité de genre, préférence sexuelle, question raciale, ma place dans le monde.

—**Fershira.** Brésil.

Une personne qui milite a également évoqué le risque qui existe à partager des informations personnelles avec des entreprises en acceptant les termes et conditions des applications « gratuites », où nos informations, nos habitudes, nos goûts et nos histoires sont échangés « en toute légalité ». Un autre élément identifié par les personnes qui militent comme un nouveau risque est l'anxiété produite par l'hyperconnectivité qui augmente à mesure que nous accordons de plus en plus de place aux téléphones portables dans nos activités quotidiennes.

J'ai beaucoup réfléchi à cette question et j'en ai beaucoup parlé. Parce que c'est un peu comme une expression de notre corps, parce que le portable est là, entre nos mains, il reçoit des notifications tout le temps et c'est un objet qui a beaucoup d'importance, non ? Il ne s'agit pas seulement d'un appareil. C'est là que se trouvent nos amis, ma famille, mes loisirs, c'est avec ça que je me détends un peu, mais c'est également ce qui me permet d'aller chercher des informations. Vous voyez donc que c'est un dispositif qui génère de l'anxiété, et puis il y a les réseaux sociaux eux-mêmes et la façon dont ils sont utilisés

—**Fershira.** Brésil.

Parmi les risques associés à l'espace virtuel figure le harcèlement, qui se manifeste par des messages agressifs, des menaces, des attaques, la diffusion de fausses informations à des fins de diffamation et d'autres

⁹ *Le corps numérique est une catégorie créée par le Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique latine et les Caraïbes en dialogue avec des personnes qui militent de la région. Cette catégorie est comprise comme l'ensemble de la mémoire et des informations nous concernant, nous ou les communautés dont nous faisons partie, que nous créons afin d'avoir une présence dans l'espace virtuel, en étroite relation avec notre corps physique et avec la notion de territoire-corps-terre, présente dans de nombreuses cultures latino-américaines. Le corps numérique est interconnecté avec les différents corps et territoires que nous habitons et qui sont, d'une part, vulnérables aux risques, mais qui sont également des lieux de protection, de soins et de résistance.*

pratiques visant à entraver le travail des personnes qui militent et de leurs organisations. Sur le plan social, ces menaces ont tendance à être sous-estimées et les procédures de signalement et d'enquête sont déficientes ou inexistantes dans de nombreux pays. Les personnes qui militent nous rappellent que le fait qu'elles aient lieu de manière virtuelle ne les rend pas moins réelles, et qu'au contraire, elles peuvent empirer la situation.

Cette question des agressions virtuelles est un tout nouveau programme (...) lorsque l'on fait un signalement, par exemple, les autorités disent : « ce n'est pas une menace », ce n'en est pas une parce qu'elle est virtuelle. Les défenseuses des droits des femmes ont également été amenées à considérer ces attaques comme des actes de violence et je pense que nous sommes maintenant arrivées à un point où nous avons effectué un travail important pour reconnaître que cela nous concerne également. Tant que la lettre n'arrive pas chez nous, parce qu'en fait, c'est comme si vous receviez une lettre de menaces chez vous, mais vous la voyez sur votre ordinateur.

—**Verónica Vidal Degiorgis.** Uruguay - Mexique.

J'ai vu des sœurs et des camarades qui ont dû être hospitalisées pour des choses que des gens ont dites sur Facebook.

—**Phumi Mtetwa,** Just Associates-JASS. Afrique du Sud.

La répression et la criminalisation se manifestent également dans le monde virtuel par la surveillance, le contrôle et la censure. Dans les mains du gouvernement, les technologies sont un outil qui leur permet de contrôler et de surveiller les personnes qui militent, qui contestent et résistent à leurs décisions ou qui dénoncent leurs alliances avec des entreprises privées qui menacent les territoires et les biens communs.

Mes cinq amies proches et collègues de travail ont été arrêtées pendant 37 jours. Après cela, de nombreuses organisations ont été fermées et ont commencé à travailler dans la clandestinité (...) Oui, après 2015, de nombreuses activités hors ligne ont été annulées ou ont dû être réalisées très discrètement. Nous travaillions beaucoup en ligne, militantisme en ligne, mobilisation en ligne. Mais l'année dernière, ils ont fermé nos comptes. Les menaces en ligne... la plus importante c'est la censure, pas seulement pour nous, mais pour n'importe qui en Chine. Lorsque vous dites quelque chose qui est considéré comme bien ou mal... cela devient très compliqué lorsque vous ne savez pas ce que vous pouvez dire et que vous finissez par être arrêtée par la police. C'est un

peu absurde. Le gouvernement veut tout contrôler en ligne. Les comptes de notre organisation ont été fermés et tout est devenu plus difficile pour nous. La censure est devenue complexe

—**Jing Xiong**, *Feminist Voices*. Chine.

La connectivité apporte également de nouvelles opportunités. **L'espace virtuel peut être un espace de solidarité, de mobilisation, d'amitié, d'accompagnement, de mise en réseau et de soins.** Parfois, il devient le seul moyen de parler de ce qui se passe dans les zones rurales, dans les régions reculées ou dans les pays où un contrôle important des télécommunications a été mis en place ; ou bien il s'agit simplement d'un outil pour être en lien avec les autres, échanger des connaissances et s'entraider, au-delà des distances et des frontières physiques.

Je pense aux personnes qui soutiennent la réalisation de ce travail, au militantisme et aux mouvements, ainsi qu'au rythme de la violence et de l'interconnectivité par rapport à il y a vingt ans. Nous sommes beaucoup plus conscient·e·x·s de ce qui se passe dans différents endroits que nous ne l'étions probablement il y a vingt ans. En même temps, nous continuons aussi à nous regarder le nombril dans notre contexte. Je pense que nous avons traversé une période où nous étions plus conscient·e·x·s de ce qui se passait dans d'autres contextes, et maintenant, à cause de l'oppression qui a lieu dans différents contextes territoriaux, les gens reviennent au local, et c'est nécessaire pour développer la solidarité et la confiance, et aussi à cause de l'urgence

—**Shawna Wakefield**, *Root.Rise.Pollinate!* États-Unis.

Le revers de la médaille de ces [menaces en ligne] c'est la solidarité en ligne, en particulier avec d'autres militantes en dehors du Cameroun, car n'oubliez pas que nous sommes en crise. Je vous ai dit que nous sommes en crise depuis trois ans maintenant et il y a des moments où nous n'avons pas Internet, ils nous ont coupé Internet parfois pendant plus de trente jours et quand cela arrive et que vous avez des histoires à raconter et que vous avez besoin d'aide pour les faire savoir aux autres et des choses comme ça, c'est la solidarité de nos sœurs hors du Cameroun qui nous permet de continuer

—**Comfort Mussa**, *Sisterspeak237*, Cameroun.



Internet a également changé la façon dont les gens abordent le féminisme. La jeune génération, qui a grandi avec Internet, y trouve un espace de socialisation avec des personnes diverses, un espace traversé par des idées affines qu'elle ne connaîtrait pas autrement. Une militante panaméenne, qui a débuté dans le féminisme dans les années 1990, raconte qu'elle s'est d'abord impliquée dans le mouvement étudiant, où elle a rencontré des femmes féministes. Plus tard, alors qu'elle travaillait dans une ONG, elle a été formée au genre, contrairement aux jeunes féministes qui ont suivi d'autres parcours.

Ce n'est pas comme avant, où les jeunes femmes venaient de nos ONG, de nos organisations (...) Il y a beaucoup de jeunes qui sont devenues féministes sur Internet. Et puis elles se sont rapprochées des mouvements qu'elles ont trouvés au Panama. Mais je crois que nombre d'entre elles sont des féministes d'Internet. Et je dis cela en toute bonne foi, c'est-à-dire qu'elles savent ce qui se passe ailleurs (...) Et moi je souris beaucoup de voir combien elles sont (...) certaines font du théâtre, d'autres organisent des événements ouverts à qui souhaite prendre la parole, d'autres ont des boutiques d'art, d'autres organisent des salons du livre et dans ce cadre animent des débats et il y a des poètes féministes, et cela me rend très heureuse.

—Alibel Pizarro. Panama.

RISQUES ET EXPÉRIENCES SITUÉES

Selon les identités spécifiques et les conditions dans lesquelles nous vivons, les mêmes menaces sont vécues différemment. Situer les risques et les menaces implique de reconnaître qu'une condition peut être un facteur de risque (elle augmente la probabilité de subir un préjudice) ou un facteur de protection (elle diminue la probabilité de subir un préjudice), selon le contexte.

Être une personne militante comporte toujours des risques. **Être une personne qui milite femme, trans* ou non binaire implique de transgresser les rôles de genre établis par la société patriarcale, et par conséquent, les attaques à leur encontre ont une charge sexiste.**

Avant tout, je pense que le fait que je sois une femme est la raison pour laquelle j'ai subi ces menaces... parce que j'ai d'autres collègues masculins qui, lorsqu'ils écrivent sur certains sujets que les gens n'aiment pas, personne ne va se retourner pour leur dire : « Ah, vous n'êtes pas un bon leader parce que vous n'êtes pas marié », par exemple. Qu'est-ce qu'être marié ou non a à voir avec une opinion professionnelle, n'est-ce pas ?

—**Comfort Mussa**, *Sisterspeak237*. Cameroun.

La **violence sexuelle** est un risque croissant pour les femmes militantes. Les menaces qu'elles reçoivent, que ce soit par des moyens virtuels ou physiques, incluent souvent la sexualisation de leur corps ou la menace d'une agression sexuelle.

Nous avons compris que lorsque nous sommes arrêtées, lorsque des femmes défenseuses des droits humains sont arrêtées, on ne subit pas seulement de torture physique, émotionnelle, nous subissons aussi des violences sexuelles qui sont utilisées comme une forme de torture. Nous sommes donc tout à fait conscientes de ce genre de menaces. Même nos conseillères juridiques reçoivent des menaces en ligne : « Faites attention quand vous marchez dans la rue parce qu'on va vous violer ! » Des choses comme ça, des commentaires à caractère sexuel (...) Donc on se sent plus vulnérables spécifiquement en tant que femmes dans ce climat politique

—**Anonyme**. Philippines.

Sexuellement, je suis en danger à tout moment, peu importe à quel point je suis résiliente. Mais que pouvons-nous y faire ? C'est la réalité. Le viol correctif est utilisé contre moi pour me harceler, m'intimider et mettre un point d'arrêt à mon militantisme. En tant que militante, je vis toujours avec cette peur extrême de cette situation.

—**Anonyme**, Cambodge.

Une autre caractéristique des menaces contre les femmes et les militantes féministes est **qu'elles s'étendent à leurs familles. Les références au rôle reproductif, les menaces à l'égard des enfants ou d'autres membres de la famille**, ou même les messages de menace par l'intermédiaire de proches, renforcent l'idée d'une punition pour avoir transgressé le rôle traditionnellement imposé aux femmes.

En général, lorsque des défenseurs masculins sont confrontés à des problèmes, ce sont eux qui sont visés. Parfois ils visent leurs familles, mais c'est différent avec les femmes, parce qu'ils veulent leur montrer qu'elles sont des femmes, qu'elles ne sont que des femmes, c'est-à-dire qu'on leur demande pourquoi elles s'impliquent dans des débats comme celui-ci.

—**Djingarey Ibrahim Maiga**, *Femmes et Droits Humains*. Mali.

Si vous parlez de répression envers les hommes (...), il n'y a presque jamais d'attaques personnelles, il n'y a pas d'attaques personnelles envers la famille, il n'y a pas d'attaques personnelles envers les garçons ou les filles (...) Il n'y a pas de tentative de détruire la vie sociale ou la personnalité de l'homme. Si vous parlez des femmes, si vous parlez des défenseuses des droits humains des femmes, il est très important de prendre tout cela en compte, toutes ces attaques personnelles, c'est tout, c'est quelque chose qui détruit la personnalité des femmes et c'est quelque chose contre votre vie privée et contre votre sexualité, contre vos enfants, contre votre famille, contre vous, contre votre vie sociale, votre réputation et ainsi de suite. C'est une grande différence.

—**Olga Karatch**, Biélorussie.

Les menaces affectent les relations familiales et la situation peut aller jusqu'au point où ce sont leurs partenaires, mères ou pères qui font pression sur elles et remettent en question leur travail. Plusieurs personnes qui militent nous ont confié avoir été confronté·e·x·s à une incompréhension de leur engagement sur un sujet précis ou à des critiques de leur militantisme, car celui-ci est perçu comme une décision aux conséquences dangereuses.

[Sur les tensions entre organisations à propos de la dénonciation qu'elle a effectuée de l'accaparement des terres en territoire indigène], mais eux ils m'ont dénoncé au bureau du procureur général, ils ont mené une terrible campagne de diffamation (...) même mes parents pleuraient, ils me demandaient pourquoi je me battais pour des choses qui n'étaient pas les miennes et pourquoi je les dénonçais, pourquoi je ne cherchais pas un travail normal (...) Parce qu'ils sont allés leur faire peur, ils les ont obligés à aller à une réunion, une assemblée, et ils leur ont recommandé de « conseiller leur fille, quelqu'un de vraiment bien, parce qu'elle ne comprends pas bien dans quoi elle est en train de se fourrer, au point que même vous vous pourriez finir par être mêlés à tout ça » (...) Et puis ils ont commencé à faire pression sur ma mère et mon père pour qu'ils puissent me contrôler

—**Opasta**, Honduras.

J'avais l'habitude de recevoir des appels au milieu de la nuit me menaçant d'abandonner les affaires [sur lesquelles je travaillais] ou ils kidnapperaient ma fille. Ces choses me stressaient beaucoup. En plus, mon mari me disait : « Mais qui t'appelle la nuit ? Pourquoi t'appellent-ils ? Pourquoi tu fais ce genre de travail ? Cela créait une ambiance très difficile à vivre. Je dis que j'ai beaucoup investi dans ma fille. Si elle rentre un peu tard de l'école, mon niveau de stress augmente. Mon mari me stresse, les trafiquants me menacent, pendant très longtemps j'ai dû faire face à cette situation.

—**Renu Adhikari**, militante. Alliance nationale des femmes défenseuses des droits humains. Népal.

Les risques spécifiques deviennent **plus apparents pour les personnes ayant des orientations et des identités sexuelles ou des expressions de genre diverses**. Les obstacles juridiques à l'accès à leurs droits limitent la libre mobilité, et lorsque le militantisme augmente la visibilité d'une femme trans*, d'une lesbienne, bisexuelle ou d'une personne queer ou de genre fluide, la possibilité d'être attaquée pour cette identité augmente.

Je n'ai jamais eu de problème, mais je suis toujours une femme nord-africaine queer. Franchement, quand j'ai déménagé ici, l'une des choses auxquelles je pensais constamment, parce que maintenant je suis marié [à une femme]... dans mon cas, je pense, l'une des choses qui me font le plus peur c'est ce qui arriverait si je revenais et qu'ils apprenaient que je suis mariée. Je pourrais facilement être emprisonnée

—**Anonyme**.

Le droit à la ville et à occuper librement les espaces publics est bafoué, notamment pour les femmes trans* ou pour celles qui ont une expression de genre non hégémonique.

(...) Dans la périphérie, on pourrait dire que nous, les travestis, on court bien plus de risques à être travestis pendant la journée. Maintenant, il y a des endroits beaucoup plus sûrs comme le centre-ville, par exemple. Le centre de Santiago est sûr, car il y a une certaine diversité chez les gens, et d'une certaine manière, cette diversité de personnes vous protège

—Claudia Rodríguez, Alchemy Fund. Chili.

Je pense que le nombre de fois où ils me font du mal physiquement dépend de mon expression de genre du moment (...) Les fusillades sont tellement courantes dans mon quartier ! (...) Je pense, « oh, ce n'est qu'une question de temps » et c'est comme ça que j'essaie de voir les choses, « oh, je vais être rationnel à ce sujet ». Je vais juste vivre ma vie, je vais rester sur mes gardes, tu sais (...). C'est-à-dire que je dis presque toujours aux gens que je vais dans certains endroits et ils disent « non » (...) en réalité j'ai légitimement peur [de ce qui pourrait arriver]. Et je peux le sentir. Je peux le sentir dans certaines parties de mon corps, je peux le sentir

—Anonyme.

Les stéréotypes peuvent se manifester par des attaques, des abus de la police ou une culpabilisation de la part des fonctionnaires, lorsque les personnes qui militent tentent de dénoncer une attaque.

[Imitant le policier]

—Mais vous avez bien dû faire quelque chose.

—Monsieur, nous travaillons sur les droits humains, elles ont toutes leur vie privée, je ne sais pas si elles sont des professionnelles du sexe ou non, mais nous sommes venus dénoncer ce qui est arrivé à notre collègue sur son lieu de travail.

—Oui, mais elle a bien dû faire quelque chose.

Quand C. a été tuée, [ils ont supposé que c'était parce] qu'elle y était pour quelque chose. Lorsque J. a été battue et qu'elle a été frappée à sang, [ils ont supposé que c'était parce] qu'elle y était pour quelque chose. Lorsque je suis allée porter plainte pour vol, l'expert est arrivé :

—*Mais comment ça s'est passé ? Avec qui vous étiez ?*

—*Monsieur, ils m'ont cambriolé, voyons...*

Donc, on a toujours affaire à cette culpabilisation et je sais que c'est parce qu'on est trans

—**Miluska Luzquiños**, *Organisation trans féministe pour les droits humains des personnes trans*. Pérou.



Les risques auxquels les personnes qui militent sont exposées et les défis que ces risques impliquent sont influencés par les contextes dans lesquels iels vivent et par les spécificités propres à chaque individu : le sexe, la couleur de la peau, la classe sociale, l'âge, un handicap, entre autres. Il ne s'agit pas de considérer les identités comme des filtres que l'on superpose à la personne, mais de comprendre leur complexité et de nous situer dans ce lieu particulier et intersectionnel afin d'aborder leurs réalités et de les comprendre dans leur contexte.

Il est important de réfléchir à la manière dont les stéréotypes liés au handicap et au genre influencent la façon dont les gens ont tendance à percevoir les risques auxquels sont confronté·e·x·s les militant·e·x·s handicapé·e·x·s. Dans le cadre de la recherche, les militant·e·x·s handicapé·e·x·s ont fait référence à des perceptions du handicap couramment répandues qui placent le handicap au-dessus de toutes les autres conditions et rendent invisibles les situations à risque, qu'elles découlent du militantisme, d'autres identités, de l'orientation sexuelle ou du fait d'être mère.

De nombreux programmes sont en cours d'élaboration pour les femmes dirigeantes handicapées travaillant au Kirghizistan. Ces programmes sont liés au travail que vous avez à faire, mais les gens comprennent rarement que l'on a également besoin de programmes de protection.

—**Ukei Muratalieva**. Kirghizistan.

Par exemple, les gens viennent et me poussent, sans ma permission, en fauteuil roulant, et ça arrive à tout le monde, mais je vois que cela arrive plus souvent aux femmes, parce vous êtes identifiée comme ayant besoin d'aide et étant plus faible (...) Ensuite, par exemple, en termes d'orientation sexuelle (...) on suppose que ces personnes sont hétérosexuelles. En

situation de handicap : encore plus. Il faut donc être hétérosexuelle et, si possible, ne pas avoir de relations sexuelles. C'est un peu ça l'idée, non ?

—**Luna Irazábal**, *Colectivo Ovejas Negras*. Uruguay.

Les militant·e·x·s ont également souligné les implications de la lutte pour que tous les droits humains soient effectivement garantis aux **personnes handicapées**.

Les droits des personnes handicapées sont des droits humains fondamentaux. Maintenant j'ai mûri (...) Je milite dans de nombreux domaines, les femmes, les jeunes, les enfants, avec ou sans handicap, car tout ce dont ces personnes ont besoin c'est de ce dont nous avons besoin aussi (...) Par exemple, il existe plusieurs catégories dans le handicap, donc si on parle d'éducation, c'est-à-dire un droit humain fondamental, pour assurer l'accès à ce droit, les enseignants et les enseignantes doivent être formé·e·s à la langue des signes. (...) Lorsqu'il s'agit de construire l'infrastructure des routes ou d'autres types de voiries, elles doivent être accessibles pour que je puisse les parcourir. Lorsqu'il s'agit d'agriculture, nous devons être en mesure d'exercer des activités agricoles. Dans toute la justice nous avons besoin de nos avocat·e·x·s, de nos juges qui comprennent la langue des signes (...) Notre travail de militantisme et de plaidoyer est donc complètement général, vous devez juste vous assurer que tout cela soit bien garanti afin que personne ne soit laissé pour compte. C'est de cela qu'il s'agit.

—**Amb. Daintowon Domah Pay-Bayee**, *Coordinadora de Young Women Leadership and Knowledge Institute Liberia (YOWLI) and Secretary General for the Political Affairs Department of the Coalition of Political Parties Women in Liberia- COPPWIL*. Libéria.

Un autre défi consiste à comprendre ce que c'est que d'**avoir une identité ethnique** et comment elle s'entrecroise avec d'autres identités construites sur des bases collectives et individuelles. Parmi les personnes interrogées, certaines ont signalé que leur appartenance à un groupe ethnique relevait d'une identité collective, elles ont souligné une « façon d'être » et des expériences qui leur sont propres, notamment des aspects personnels en conflit avec d'autres facettes de leur identité liées à l'espace ou à d'autres groupes d'appartenance sans rapport avec l'ethnicité. Par exemple, une militante thaïlandaise s'est plainte de l'absence d'espaces de réflexion sur les conditions spécifiques des femmes lesbiennes indigènes et sur la manière dont l'expérience collective de la colonisation façonne une réalité différente pour elles.

Tout d'abord, être issue d'une minorité ethnique, c'est déjà un risque, car nous avons été opprimées par la société, l'économie et la culture. La majorité a le pouvoir et ne reconnaît jamais que les cultures et les structures sociales ne nous protègent pas (...) C'est ce à quoi vous devez faire face chaque jour en tant qu'indigène ou membre d'une minorité ethnique. Il y a aussi une colonisation interne (...) Parce que nous sommes entourées de féministes qui ne sont pas lesbiennes, nous n'avons pas le droit de raconter que nous sommes lesbiennes et que nous luttons pour l'égalité des sexes, l'orientation et la justice environnementale. Et nous n'avons pas d'espaces pour parler, en profondeur, de l'orientation sexuelle... et pour les lesbiennes opprimées, comme moi, nos problèmes ne sont pas traités de la même manière que pour les autres. Il reste des obstacles dont nous devons parler (...) Si vous n'avez pas d'espace pour parler, comment comptez-vous résoudre le problème ?

—**Matcha Phorn-in.** Thaïlande.



RISQUES INTERNES ET DISCUSSIONS EN COURS

Jusqu'à présent, il a été fait référence aux menaces (de l'extérieur), mais il est également nécessaire d'aborder les situations qui se produisent au sein des organisations et **des mouvements** et qui peuvent constituer **un risque**. L'inconfort ou les difficultés qui ne sont pas traités en temps utile peuvent conduire à une atteinte à l'intégrité individuelle et collective et affaiblir les mouvements. C'est pourquoi il est si important de traiter à la fois les menaces et ces situations au sein des espaces organisationnels.

Le ciblage des organisations de la société civile affecte les gens. Dès lors, nos interactions quotidiennes commencent à devenir désagréables. Nous sommes dans une ambiance particulière où il nous faut traiter avec le gouvernement ou le ciblage, mais aussi avec les discussions ou les conflits et avec la dynamique au sein de l'organisation ou avec d'autres organisations et cela devient inquiétant. On commence à se dire : pourquoi est-ce que je fais ça, si on n'est pas capables de résoudre nos problèmes ? Comment allons-nous changer les choses ? Le sentiment de désespoir est difficile à vivre

—**Anonyme.**

Un premier problème concerne **les relations de pouvoir et les hiérarchies**. En parle-t-on suffisamment au sein des organisations ? Remettons-nous en question la façon dont nous abordons le pouvoir et le leadership ? À quels défis particuliers les organisations féministes sont-elles confrontées face au leadership et au pouvoir ?

La première fois que j'ai entendu une jeune féministe parler, c'est quand nous avons parlé de leadership et autres dans les organisations, et elle a dit que beaucoup d'organisations de femmes étaient gérées comme des familles, cette même famille que nous remettons en question (...) Alors, je pense qu'il y a beaucoup de choses qui mènent réellement à l'insatisfaction, à l'inégalité et que nous ne pouvons pas en parler et nous ne le faisons pas. Le pouvoir peut souvent être totalement corrupteur. Et nous n'en parlons pas parce que nous sommes horrifiées par ce qui se passe

—**Pramada Menon.** Inde.

Le mouvement prétend qu'il est ouvert et horizontal, qu'il n'a pas de structure, mais il a une structure qui est tacite et standardisée

—Anonyme

Cette discussion est importante, car elle fait appel à la transformation intérieure que le féminisme a toujours appelée de ses vœux. C'est **l'occasion de transformer** profondément les pratiques quotidiennes, non seulement vers l'extérieur, mais aussi à l'intérieur des espaces féministes.

Même dans les mouvements féministes, on fait face au même pouvoir, à la dynamique et aux hiérarchies inégales que l'on rencontre dans la société en général et sur cette voie aucune utopie n'est possible. Il est tout simplement vital que nous travaillions toutes ensemble pour essayer de créer cette utopie parce qu'elle requiert vraiment une participation active

—Jessica Horn. Ouganda / Angleterre.

Heureusement, le mouvement n'est pas statique et de plus en plus d'organisations mettent en place d'autres types de rapports et d'organisation du travail. Certaines adoptent une prise de décision collective, **d'autres une division du travail** structurée de manière horizontale. On parle aussi des possibilités qu'offre le travail à distance et virtuel en matière de stratégie de flexibilisation, des efforts visant à revoir la dynamique du travail, notamment la réduction des horaires de travail.

La structure de notre organisation est très horizontale, il n'y a absolument rien de vertical qui permette à la personne qui dirige de se comporter comme un patron et que les autres lui obéissent en tout. Nous avons une sorte de comité consultatif où nous discutons ensemble de nos problèmes et cherchons des stratégies pour les résoudre

—Milana Bakhaeva. Tchétchénie / Russie.

Un autre point dont il a été fait état au cours du processus est la façon dont les personnes qui militent se positionnent par rapport aux **différentes façons de vivre et de comprendre le militantisme**. En ce sens, des thèmes tels que **la dépendance au travail, le fait de vivre le militantisme comme un sacrifice, la culpabilité, les attentes en interne** sur la façon d'être une « bonne militante » ou une « bonne féministe » sont souvent revenus dans les entretiens.

Nous sommes des mouvements et nous essayons de transgresser certaines positions conservatrices, traditionnelles et hégémoniques, mais nous continuons à fonctionner sur ces bases. Nous fonctionnons encore sur la base de la culpabilité et non sur la base de la responsabilité ou de la responsabilité partagée, par exemple. Nous travaillons encore pour une cause (...) en adoptant un rôle de martyrs

—**Selene Yang**. Paraguay.

Dans les conversations que nous avons eues avec les personnes qui militent, iels ont identifié ces pratiques dans une optique organisationnelle et personnelle sous un angle critique ou autocritique. Certain·e·x·s décrivent des moments de désillusion dus à une comparaison constante ou à des désaccords internes qui conduisent à des tensions ; d'autres décrivent des ruptures dans les collectifs et des recherches personnelles d'autres manières de faire du militantisme, car, pour la plupart, iels constatent que l'engagement en faveur de solutions collectives est rare.

La vérité est que nous sommes constamment en train de dire, « vous savez, vous n'êtes pas assez libérale, vous n'êtes pas assez queer, vous n'êtes pas assez ceci ou cela, vous n'êtes pas assez femme ». Donc, si nous pouvions mettre un terme à cela et être en mesure de nous parler

—**Pramada Menon**. Inde.

Enfin, les récits des personnes qui militent ont également fait état d'un impact sur leur santé, leur bien-être et leur vie en général, **des traumatismes, des maladies, de l'instabilité émotionnelle, du stress et de la fatigue**. Les personnes qui militent disent qu'il s'agit d'affectations et d'impacts générés par des épisodes traumatiques liés aux risques et aux menaces auxquels iels sont confronté·e·x·s et, par ricochet, à certaines de leurs pratiques : peu de repos, anxiété, niveaux élevés de stress, longues heures de travail, longs trajets, exigences physiques, manger en dehors des heures des repas, etc. Tous ces effets, qui ne se limitent pas aux risques internes, ont été explicitement mentionnés par les personnes qui militent.

Il est très difficile pour les militantes de garder un état d'esprit positif lorsqu'elles font l'objet d'attaques ou qu'elles sont sous pression. Elles font face à de nombreuses difficultés d'ordre mental, et cela devient si difficile qu'elles finissent par devenir dépressives

—**Jing Xiong**, *Feminist Voices*. Chine.

Puis, la semaine dernière, ça m'a pris comme ça, vraiment très fort, j'ai senti que j'avais besoin de tout traiter et que cela allait prendre du temps. Et je craignais que ces traumatismes... Parce que cette histoire de genou ne me semble pas fortuite : « Ah, bon, je me suis blessée au genou, quelle coïncidence ». Il me semble que c'est une conséquence de toutes ces choses, de ces nœuds non résolus en moi, dans ma vie, il y a des choses que je n'accepte pas, peut-être que de là vient ce problème de genou. Je pense qu'il a une origine

—Anonyme.

Bien que, comme mentionné ci-dessus, il existe des spécificités en termes de risques (externes et internes) en fonction des contextes, il existe certaines problématiques internes qui sont communes à une région. Par exemple, les personnes qui militent d'Afrique du Nord et d'Amérique du Sud mentionnent souvent des conflits entre différentes manières de voir les choses ou différents types de féminismes. La région qui a signalé le plus de problèmes liés à la discrimination au sein des mouvements est l'Amérique du Sud, et la région qui a signalé le plus de problèmes liés aux rapports de pouvoir et à la hiérarchie est l'Asie de l'Ouest.

Le fait de déterminer les risques par région nous amène à nous penser personnellement, collectivement, localement, régionalement et mondialement. En nous rappelant que les risques dépendent du contexte et de l'expérience propre à chaque personne qui milite, nous pouvons éviter d'homogénéiser leurs expériences ou les défis auxquels ils se confrontent, ainsi que leurs pratiques de soins. D'autre part, remarquer cette connexion qui existe dans notre mouvement et l'interconnexion avec le monde qui nous entoure nous rappelle que nous ne sommes pas seul·e·x·s ; cela active notre empathie, notre solidarité. Cela nous donne également la force de continuer à construire d'autres mondes possibles. Nous devons renforcer ces connexions, continuer à tisser des liens entre nos différents vécus pour poursuivre la transformation qui est à l'œuvre au sein de nos mouvements, mais également à l'extérieur.

INVITATION

Inspiration transfrontalière

Parmi les propos cités dans ce chapitre, choisissez une citation d'un pays que vous ne connaissez pas, un pays que vous avez du mal à situer sur une carte ou dont vous ne connaissez pas l'histoire. Effectuez quelques recherches sur cet endroit et sur les mouvements féministes, de femmes, de personnes transsexuelles et non binaires.

Quel effet a produit en vous la lecture de leur expérience ?

Nous vous invitons à adresser aux personnes qui militent de ce pays un message de solidarité dans lequel vous leur parlerez également de votre vécu face à des risques de même nature.



CHAPITRE 3

Connaître les Personnes qui Militent

Qui êtes-vous ?

Comment vous décrivez-vous ?

Pour connaître les personnes qui militent qui ont participé à ce processus, il ne suffit pas de colorier des pays ou de les classer selon les droits qu'elles défendent. L'expérience et la subjectivité sont fondamentales. En d'autres termes, les personnes qui militent sont bien plus que la caractérisation de leurs données démographiques. Les personnes qui militent, ce sont leurs expériences, leurs souvenirs et leurs subjectivités, racontés par leurs propres voix.

Qui sont les personnes qui parlent ?

- ✦ Il s'agit de **118** personnes qui militent et qui pratiquent.
- ✦ **Sept personnes victimes de déplacements forcés ou en exil** et trois femmes en situation de handicap ont été interrogées.
- ✦ **83 %** des personnes interrogées sont des personnes qui militent, et **16,9 %** sont des « **personnes qui militent pour les soins** » ou des « **personnes qui pratiquent des soins** ».

LEUR ÂGE ?

36 % des personnes interrogées avaient entre **30 et 39 ans**

19 % entre **20 et 29 ans**

16,1 % entre **40 et 49 ans**

14,4 % entre **50 et 59 ans**

5,1 % entre **60 et 69 ans**

1,7 % entre **70 et 79 ans**

6,8 % n'ont pas souhaité transmettre ces informations.

¹⁰ Cette question a été posée de manière ouverte, sans avoir préétabli de catégories.

L'information que nous mettons à votre disposition est le reflet des réponses que nous avons obtenues. Un grand nombre des personnes interrogées ont préféré s'abstenir, car elles ne se retrouvaient pas dans les réponses. Dans cette section, nous allons vous présenter certaines de leurs réflexions sur l'aspect arbitraire de la catégorisation et la façon dont elles l'interprètent dans leur contexte.

¹¹ Comme pour la catégorie de l'ethnie/race, de nombreuses personnes interrogées ont préféré ne pas s'identifier de quelque manière que ce soit en ce qui concerne leur orientation sexuelle.

Autoidentification liée à

L'ETHNICITÉ: 10

26,3% se sont identifiées
comme *afro/noires*

8,5% comme
métisses

et 0,8% se sont
identifiées comme
Nord-Africaines

10,2% comme *blanches*

7,5% comme *Asiatiques*

5,9% ont répondu *autre*

9,3% comme *indigènes*

4,2% comme *Arabes*

27,1% n'ont pas répondu
à cette question

GENRE:

89,8% des personnes
interrogées se sont
identifiées comme des
femmes cisgenres

4,2% comme
des personnes de *genre*
non-binaire

2,5% comme des
*femmes trans**

2,5% comme des
*hommes trans** ou
des *personnes trans**
qui préfèrent que l'on
s'adresse à *elles* en
utilisant le *masculin*

0,8% n'ont répondu à
aucune de ces options.

ORIENTATION SEXUELLE: 11

45,8%
n'ont pas répondu
à cette question

13,6%
comme *lesbiennes*

22% se sont
identifiées comme
hétérosexuelles

5,1% comme
bisexuelles

9,8%
comme *queer*

3,4% 3,4% se
sont identifiées
d'une *autre*
manière.

L'IDENTITÉ DANS LE MILITANTISME:

- ✦ **16,1 %** sont des personnes qui militent pour les droits des LGBTIQ+;
- ✦ **14,4 %** sont des personnes qui militent contre la violence faite aux femmes et les VBG
- ✦ **11 %** sont des personnes qui militent pour les droits des femmes en général
- ✦ **7,6 %** défendent les droits du territoire, de l'environnement et de la nature
- ✦ **7,6 %** sont des personnes qui militent pour les soins ou qui pratiquent des soins
- ✦ **5,1 %** sont des personnes qui militent pour les droits sexuels et reproductifs
- ✦ **1,7 %** sont des personnes qui militent
- ✦ **1,7 %** sont des personnes qui militent dans le domaine du numérique et qui défendent les droits numériques
- ✦ **1,7 %** sont des journalistes et 32,2 % ont d'autres spécificités.

Voici les chiffres globaux obtenus par chaque Fonds d'Action Urgente qui a mené l'entretien :

- ✦ **31 %** UAF-Africa
- ✦ **31 %** FAU-AL
- ✦ **23 %** UAF-WHR
- ✦ **15 %** UAF-A&P.

62,7%

vivent dans des zones urbaines

12,7%

dans des zones rurales

2,5%

se déplacent entre les zones urbaines et rurales

22%

aucune information n'est disponible.

37,3%

ont un partenaire

2,5%

ont des partenaires

44,1%

sont sans partenaire

16,1%

n'ont pas répondu à cette question

38,1%

ont des enfants

51,7%

n'ont pas d'enfants

UNE

répondante était enceinte au moment de l'entretien

9,3%

n'ont pas répondu

RÉGIONS:

19,1% des personnes interrogées étaient originaires d'Amérique du Sud

10,2% d'Amérique centrale

1,2% des Caraïbes

5,1% d'Amérique du Nord

9,3% d'Afrique du Nord

4,1% d'Afrique centrale

6,8% d'Afrique de l'Est

9,3% d'Afrique de l'Ouest

1,7% de l'Afrique australe

10,2% de l'Asie occidentale

5,9% de l'Asie du Sud-Est

4,2% de l'Asie du Sud

2,5% de l'Asie centrale

1,7% de l'Asie de l'Est

2,5% de la Mélanésie

2,5% de l'Europe de l'Est.

2,5% de l'Europe du Sud

Les personnes qui militent de cette enquête sont des femmes, des personnes trans* et non binaires qui se consacrent à la défense des droits humains des femmes, des personnes LGBTIQ+ et du territoire. Certaines de ces personnes ont mentionné leur profession, leur métier ou leur domaine de travail : journalisme, art, travail social, psychologie, anthropologie, sociologie, astrologie, reiki, thérapie d'accompagnement aux processus. La plupart ont mis en avant leur militantisme, soit de manière générale (« Je suis une défenseuse des droits humains »), soit de manière particulière (« Je suis une défenseuse des droits des professionnelles du sexe », « Je suis une défenseuse du territoire », « Je suis une personne qui milite principalement en faveur des droits des personnes lesbiennes, bisexuelles et trans* »). La plupart d'entre elles ont parlé au nom de leur organisation et ont reconnu l'action collective menée tout au long de leur parcours. En partant de leur expérience, certaines de ces personnes ont souhaité partager leurs réflexions sur le militantisme et tout ce que cette activité implique.

Je n'aime pas vraiment le terme « militant ». Je crois que chacune d'entre nous a la capacité et un espace propre pour progresser dans son domaine d'intérêt, quel qu'il soit. Je pourrais être chercheuse, psychologue, spécialiste du social, avocate, je peux être n'importe quoi et faire de mon mieux, mais il n'existe pas de métier appelé « militantisme ». J'effectue mon travail et mon travail s'inscrit dans un cercle plus large de nombreuses choses qui peuvent être changées et j'essaie de faire partie de ce cercle

—Anonyme.

C'est aussi une trajectoire (...) Travailler de l'endroit où je me trouve depuis dix ans, c'est-à-dire une organisation mondiale, internationale et féministe, mais bien souvent (...) je ne suis pas celle qui milite, celle qui va au front. Je ne fais pas partie de la communauté, je ne travaille pas avec la base au quotidien, je plaide à échelle régionale, mondiale (...) Donc à un moment donné, nous assumons que nous avons le droit de défendre des droits, n'est-ce pas ? Et nous avons aussi toujours une pratique personnelle (...) Nous soutenons différentes causes dans notre militantisme personnel (...) Et je pense que, à partir de cette réflexion, j'ai aussi assumé mon rôle en tant que défenseuse, pas de celles qui sont là au front, mais [de] celles qui ont facilité les processus (...) Donc, cela a aussi été une façon de m'assumer en tant que militante, en tant que défenseuse

—Verónica Vidal Degiorgis. Uruguay - Mexique.

QUI SONT CES PERSONNES QUI MILITENT ?

Comment les personnes qui militent se définissent-elles ? La réponse dépend du contexte politique et, dans certains cas, de l'élan personnel. **Les identités sont multiples et pour certaines personnes, elles ne sont pas fixes**, elles changent tout au long de la vie et sont influencées par le processus individuel.

Personne qui mène l'entretien : Comment vous définissez-vous en termes de race et de sexe ? Personne interrogée : De genre, en ce moment je pense que peut-être je suis trans, c'est pourquoi je n'utilise pas mon nom sur ma carte d'identité. Et je suis blanche

—**María Pierna Sabei - Pipi.** Argentine.

En termes d'identité, l'identité est une chose très fluide. C'est ainsi que je me définis. C'est quelque chose de fluide, de flexible. Oui. Et maintenant je sens que je m'identifie très fortement à une femme arabe qui fait face à des défis au quotidien. Et n'oubliez pas qu'il y a beaucoup de racisme en ce moment. Et évidemment, on dit de moi que je suis très blanche. Mais ensuite, quand les gens me parlent, ils se rendent compte que je ne suis pas d'ici. Donc ils ont besoin, en gros ils ont besoin de la question de la race, de la façon dont je m'identifie. Bon, je suis une femme arabe et, j'aime à le dire, queer. C'est une identification puissante pour moi et pour une féministe

—**Anonyme.**

Les mots pour **se définir en matière de genre** sont limités dans toutes les langues. *Femme, woman, gens non binaire, sexe féminin, a cis woman, female, trans, travesti, mujer, persona trans, mulher cis, persona no binaria, trans and queer, transgender woman, nonconforming, gender queer, trans nonbinary* : sont les réponses que nous avons obtenues à cette question ouverte. Lorsqu'on leur a posé la question du genre, les personnes interrogées n'ont presque jamais hésité à répondre ; il s'agit d'une définition qui marque l'identité au quotidien.

Certaines personnes qui militent qui s'identifient comme des femmes soulignent qu'elles ne sont pas des femmes au sens traditionnel du terme,

mais des femmes qui échappent aux stéréotypes. Ce sont des personnes qui ont réfléchi et pris conscience de la domination sexuelle et raciale, qui n'ignorent pas les rôles de genre imposés par la société.

Mon identité de genre est féminine, et c'est avec cette identité que je milite aussi, non ? Comme pouvoir parler en adoptant des points de vue aussi divers, en respectant les transits, en respectant le non-binarisme, en respectant toutes les expressions du genre. Mais moi je me situe dans le féminin, pas hégémonique, évidemment

—**Tef Piñeros**, *Colectiva Yerbateras*, Colombie.

Personne interrogée : Je pense que je suis une mère et un père et tout le reste. À la maison, nous avons divisé les tâches. Nous nous respectons mutuellement, nous avons mis en place une division du travail (rires). Mon mari respecte également mes choix, mais il nous arrive de nous disputer.

Personne qui mène l'entretien : Y a-t-il une autre identité à laquelle vous vous sentez liée ?

Personne interrogée : Je suis une femme qui se bat pour les travailleurs, mon travail est pour les travailleurs et pour les travailleuses. Je suis une femme qui porte beaucoup de bananes, je suis une femme qui peut emballer des bananes

—**Emma**, *défenseuse/militante des droits humains*. Mindanao.



En matière de genre, le lieu de l'énonciation influence l'utilisation des mots et de la langue. Le langage devient un lieu qui permet d'affirmer la féminité, la masculinité ou l'existence en dehors de ces catégories.

Les mots que nous utilisons pour nous nommer et relater nos expériences sont ancrés dans chaque contexte et possèdent un univers de sens, en fonction de la langue dans laquelle ils sont exprimés. Bien que cette recherche ait été menée en russe, en anglais, en espagnol, en portugais, en français et en arabe, la langue maternelle des personnes interrogées était parfois le chinois, le népalais, le sapara, le quechua, le tacana, le quiché, le croate, le serbe, le thaï, entre autres. Avec la traduction, nous perdons une partie de la profondeur des mots propres à chaque langue, c'est inévitable, et nous en sommes conscient·e·x·s. Par exemple, l'utilisation des pronoms

est présente dans beaucoup de ces langues, et pourtant, lors du travail de terrain, la question « Quels sont vos pronoms ? » était souvent plus familière aux personnes qui militent parlant anglais qu'à celles vivant dans d'autres pays et parlant d'autres langues, car cette question ne coule pas forcément de source pour elles.

Je suis une personne non-binaire et c'est pourquoi j'utilise les pronoms they/them [original en anglais]

—**Aizhan Kadralieva.** Kirghizistan.

De telles réponses n'ont pas été données dans d'autres langues, soit parce que les pronoms n'existent pas grammaticalement, soit parce que cette utilisation de la langue n'a pas été revendiquée. En espagnol, cette réflexion n'est pas explicite, mais deux des personnes interrogées parlaient en préférant la terminaison de genre « e(s) » à « o(s) » et « a(s) » pour inclure tous les genres, ou pour utiliser un genre neutre.

Le sujet de l'**orientation sexuelle** est apparu spontanément dans plus de la moitié des entretiens lorsque des questions ouvertes sur les identités ont été posées. Les personnes qui ont souhaité en parler sont surtout des personnes qui ne s'identifient pas à l'hétérosexualité. S'appeler lesbienne, bisexuelle ou queer est d'autant plus pertinent lorsque l'on sait que ces orientations marquent la différence dans une société qui éduque de manière hétéronormée. Et dans ce domaine - comme dans les mouvements - les termes et les élaborations ont changé et continueront à changer.

Eh bien, je m'identifie comme une dame lesbienne respectable, c'est mon identité : dame lesbienne respectable. Je dis toujours que, si j'avais vingt ans, je serais tout à coup une personne non binaire, pansexuelle, mais c'est trop tard pour moi, je suis déjà une dame, c'est tout (...) Si j'étais plus jeune, je penserais différemment, mais non, je n'ai pas envie de changer pour le moment

—**Rosa Posa Guinée.** Paraguay.

La question de l'identité **par rapport à la race a été beaucoup plus difficile à répondre**. Dans ce cas, s'énoncer d'une certaine manière change d'une région à l'autre, et plusieurs personnes qui militent ont décrit qu'elles n'avaient eu à se poser la question que lorsqu'elles avaient dû quitter leur pays, ou lorsque la question s'était posée en termes de catégories « internationales » - par exemple, celles utilisées dans les dossiers administratifs, dans les services de migration, dans

les classifications des politiques internationales - qui sont définies par un héritage colonial plutôt qu'accordées et fondées sur les identités des individus et des communautés.

En ce qui concerne la race, je me suis rendu compte que, dans différentes parties du monde, la race était catégorisée de manière très différente, en Croatie je n'avais pas à me situer en termes raciaux. Oui, la question raciale a eu son importance chez nous et dans les années 1990 cela a entraîné une guerre, et j'en ai subi les conséquences. Mais quand je suis arrivée aux États-Unis, j'ai dû cocher la case « caucasienne »

—**Jelene Postic.** Croatie.

Je suis indienne, ce qui, dans le langage international, correspondrait à sud asiatique

—**Pramada Menon.** Inde.

Personne qui mène l'entretien : Vous pensez donc que la question de la race est une question « étasunienne » ?

Personne interrogée : Oui, ce que je veux dire c'est que nous sommes souvent classé·e·x·s dans un certain nombre de catégories, alors que nous ne devrions pas l'être. Parfois, les catégories qui existent et sont identifiables dans le système ne sont pas vraiment représentatives de la réalité de nos identités ou de nos expériences. Par exemple, aux États-Unis, les personnes libanaises sont considérées comme blanches dans les recensements

—**Anonyme.**



L'identité en termes de race se manifeste comme un appel à la reconnaissance de cette inégalité et comme un lieu d'énonciation politique. Cependant, la catégorisation en termes de race peut être simpliste lorsque l'on racialise la « différence » que l'on veut construire, et que l'on cherche ainsi à justifier la domination d'un groupe sur les autres.

Interrogées sur leur identité, les personnes qui militent ont revendiqué leur identité ethnique (qui englobe les caractéristiques culturelles plutôt que physiques qu'elles partagent), ont raconté leurs différentes origines

familiales et leurs récits de migration. Pour reconnaître leurs paroles, nous les avons reprises dans leurs propres termes. Il convient de préciser qu'il ne s'agit pas du nombre total de groupes ethniques dans les régions et qu'il correspond uniquement aux personnes interrogées qui ont participé à cette recherche.

Afrique : *black African woman, black woman/femme noire, African, black female, Kenyan woman, Liberian, a woman of African descent, black, from the Bantu tribe, ivoirienne and partie du groupe ethnique Senofo.*

Asie et Pacifique : *mixed race, Indian, Indian-Fijian, racial minority in Fiji, Filipino, indigenous people, ethnic minority, Chinese, minority Chinese ethnic group (which is called straits Chinese and Cambodian).*

Amérique latine : *mujer étnicamente negra, blanca/branca, indígena uchupiamona, mapuche, latina, mestiza, maya quiché, de origen miskita, afroindia, negra, mestiça asiática, mestiza, preta y descendência árabe.*

Europe de l'Est : *Kurdish woman, an Albanian from Kosovo, white, white person from Eastern Europe and "I don't identify with ethnicity".*

Moyen-Orient : *Arab, Palestinian, Arab-Palestinian and Middle Eastern Arab.*

États-Unis (USA) : *Vietnamese, African living in the United States, Asian American, South Asian.*

Ces mots d'**autoidentification font référence, dans certains cas, à des caractéristiques physiques, mais aussi aux représentations et aux stéréotypes qui les entourent.** Lorsque l'accent est mis sur la migration, les personnes interrogées parlent des chocs qu'elles subissent du fait d'être rendues visibles, voire désignées comme différentes, ou d'être homogénéisées avec les autres. Une défenseuse brésilienne souligne la différence entre catégories lorsqu'il s'agit de décrire la couleur de la peau et lorsqu'il est question de marginalisation historique.

Le noir c'est ma couleur. Si l'IBGE [Institut brésilien de géographie et de statistique] vient ici et demande « quelle est votre couleur », je dirai que je suis noire [preta] (...) Si la police vient me tuer, je dirai « je suis noire [preta] ». Or, considérer que je suis noire, c'est considérer que je fais partie d'un groupe. Un groupe qui a une histoire, qui a une tradition, et

un groupe qui est traversé par cette histoire et par le racisme produit historiquement, et la place que j'occupe peut être expliquée par cela

—**Maria Lucia da Silva**, Brésil.



Le militantisme revendique ces identités dans l'espace public. Les identités évoquent une construction personnelle, mais elles rappellent aussi une expérience historique collective. Les personnes qui militent se situent vis-à-vis de la race et du genre dans un contexte politique qui varie d'une région à l'autre, mais qui reste raciste, sexiste, classiste, hétéronormatif, etc.

De nombreuses personnes qui militent parlent publiquement de leur identité personnelle et collective. La célébration de leur identité est présente dans les noms des organisations, la façon dont elles appellent aux événements, la communication de messages et la réflexion théorique d'un point de vue universitaire. Elles s'affirment également dans leurs formes d'organisation, dans leurs pratiques quotidiennes, dans leurs langues et leurs expressions artistiques, dans la lutte pour le droit à la non-discrimination et dans les conflits pour être reconnues, du point de vue juridique également.

Je fais de la politique en tant que femme noire

—**Phumi Mtetwa**, *Just Associates* - JASS Afrique du Sud

D'autre part, dans le récit de leur trajectoire de vie, les personnes qui militent en situation de handicap que nous avons interrogées ont identifié des moments de changement qui les ont conduites à s'engager de manière dynamique dans le militantisme, des moments liés à la rencontre d'autres personnes en situation de handicap et à la participation à des collectifs et des espaces de réflexion politique sur diverses questions, qui ont marqué la manière dont elles se définissent aujourd'hui.

J'ai un handicap. Je suis en fauteuil roulant et c'est une grande partie de mon identité (...) Je l'ai depuis que je suis très jeune, depuis que j'ai trois ou quatre ans, c'est quelque chose avec quoi j'ai vécu et traversé toute ma vie, et je pense que ça change tout

—**Luna Irazábal**, *Colectivo Ovejas Negras*. Uruguay.

TRAJECTOIRES PARTICULIÈRES ET CROISÉES

Chaque personne qui milite possède une histoire, une trajectoire et des conditions particulières dans son travail de plaidoyer, ce qui influence le lieu à partir duquel elle énonce le présent. Ce lieu est configuré sur la base d'identités multiples.

L'école ou l'université, la famille et les groupes féministes sont des espaces qui ont marqué la trajectoire des personnes qui militent. Dans leur vécu, **les choses ont changé plusieurs fois**, depuis les tournants subtils où elles ont « pris conscience » du genre, de la classe, de la race et d'autres variables d'inégalité, jusqu'aux moments radicaux de changement de vie dus à la violence, à la maladie ou à une situation de crise.

Le **rôle de la famille** est fondamental. Cet espace de socialisation qui a lieu dès l'enfance en a inspiré certain·e·x·s.

Je suis née dans une famille assez politisée, donc la résistance est une des choses que je n'ai pas choisies, c'est elle, en revanche, qui m'a choisie, moi, en raison de l'endroit où j'étais et de la manière dont j'ai été élevée.

—Anonyme.

Le **rôle des mères et des grands-mères** a été revendiqué à maintes reprises comme une influence. Le fait d'être proche de manières différentes de transgresser le « devoir être » féminin a eu un impact sur la prise de conscience du rapport au monde en tant que femme et de la manière dont on peut le réinventer.

Donc pour moi, quand j'étais très jeune, ma mère, qui était assistante sociale, a été la source de toute cette inspiration, je ne me lasse pas de le dire. Ma mère m'a encouragé à faire beaucoup de bénévolat quand j'étais beaucoup plus jeune. Ensuite, à chaque période de vacances, on me mettait dans une sorte d'institution de travail social pour donner de mon temps.

—Yah Parwon. Libéria.

Eh bien, je pense que la phrase « ma mère était féministe, mais ne l'a jamais su » est de mise. (...) Ma grand-mère était la première, presque le premier couple à divorcer [sic] dans la ville où je suis née, à Ibarra, et bien, c'était déjà beaucoup (...) Ma grand-mère, je pense, était une femme qui était très en avance sur son temps, relativisant le temps et le contexte, parce qu'elle était capable de subvenir à ses besoins, d'avancer, de travailler et de gérer sa propre terre, et à cette époque la plupart de ceux qui faisaient cela étaient des hommes

—Amparo Peñaherrera Sandoval, *Federación de Mujeres de Sucumbíos*. Équateur.

Ma mère est mon plus grand soutien, elle a été au cœur de tout mon militantisme. L'autre jour, nous parlions du fait qu'elle avait l'habitude d'assister à tous nos événements. Aujourd'hui, elle ne vient plus, car elle est trop âgée et elle a dû mal à marcher. Elle m'a dit : « Tu es une source d'inspiration pour tout le monde, le travail que tu fais et la façon dont tu le fais sont une source d'inspiration, je suis tellement fière de toi ». Et c'est tout, c'est une très bonne chose à entendre

—Rosanna Flamer-Caldera. Sri Lanka).

Dans d'autres cas, ce sont les parents et les grands-parents ou la famille entière qui ont influencé le militantisme, non seulement en tant qu'exemple, mais aussi en tant qu'espace de réflexion sur la signification collective et individuelle du militantisme.

J'ai grandi avec mon grand-père, c'était un homme idéaliste qui a participé à la révolution mexicaine, de lui j'ai appris le sens de la justice, sa recherche d'un monde meilleur, et puisque j'étais très petite ça m'a marquée. Je me souviens que j'avais l'habitude de m'allonger sur le sol, sur un tapis à côté de son lit, il était déjà âgé et passait beaucoup de temps allongé. J'ai toujours aimé qu'il me parle de la révolution, de ses aventures et de ses réflexions. Je me souviens donc que c'était important pour moi

—Ana María Hernández Cárdenas, *Consortio Oaxaca*. Mexique.

Dans d'autres cas, les personnes qui militent ont appris de première main les risques liés à ce travail grâce aux récits des membres de leur famille.

Je suis née dans une famille de militant·e·x·s. Donc, pendant la guerre, dans les années 1990, j'ai accompagné mes proches dans les

manifestations et nous courions ensemble en nous cachant de la police, ils voulaient battre, écraser toute dissidence. À cette époque, je pense que j'avais douze ou treize ans, ou plus jeune

—**Jelena Dordevic**, *Coletivo Feminista de Autocuidado e Cuidado entre Defensoras de Direitos Humanos*. Serbie/Brésil.

Cependant, toutes les personnes n'ont pas bénéficié de ce soutien. **Dans d'autres cas, la famille est un espace de violence**, un lieu où l'inégalité et l'injustice deviennent évidentes. Beaucoup ont rapporté que leur colère était devenue une motivation et avait permis la transformation de l'expérience parce qu'elle les avait invité·e·x·s à agir.

Je sais que la colère conduit au changement. Je n'ai donc jamais pu m'abstenir de cette source de colère. Cela a commencé au sein de la famille. Oui. Parce que j'étais témoin du déséquilibre de pouvoir entre ma mère et mon père et de toute la relation abusive qu'ils entretenaient. Donc, dès mon plus jeune âge, je pense que cela m'a mise très en colère, non seulement contre cette injustice, mais aussi contre tout le système

—**Anonyme**. Liban.

Je pense que je suis une militante depuis le jour où mon père a essayé de frapper ma mère et que je l'ai repoussé. C'est le jour où je suis devenue féministe. Je pense que nos mères et nos grands-mères sont féministes, mais qu'elles ne se reconnaissent pas en tant que tel. Elles sont féministes parce qu'elles ont beaucoup d'histoires à raconter

—**Anonyme**, Jordan.

Faire l'expérience de la violence - que ce soit dans des contextes de guerre, d'affrontements intracommunautaires causés par des groupes armés, de conflits tribaux ou d'inégalités structurelles génératrices d'injustices - ne génère pas nécessairement sa reproduction, mais plutôt le désir d'y mettre fin. Dans leurs récits, les expériences personnelles de violence (ou celles de leurs proches) témoignent de l'hostilité généralisée avec laquelle de nombreuses personnes qui militent ont dû grandir. C'est leur propre expérience et celle des autres qui les poussent à défendre leurs droits, à essayer de faire en sorte que les autres n'aient pas à vivre ce qu'elles ont dû vivre.

Je suis devenue militante à cause d'une expérience que j'ai dû vivre. Le village de mon mari a été en conflit pendant plus de huit ans et nous avons tout perdu dans ce conflit tribal. Dans notre contexte, vous vous mariez

et appartenez au mari, et ses terres et son peuple vous appartiennent. Le conflit tribal a duré plus de sept ans et nous avons tout perdu. Je suis donc maintenant déplacée de l'intérieur, mais je suis installée dans une nouvelle maison (...) Il y a environ treize ans, mon mari m'a quittée pour une femme plus jeune. Et c'est à partir de là que j'ai commencé mon travail de militante (...) Mon père et ma mère n'ont jamais vu de violence chez eux, mais plus tard, j'ai vu beaucoup de violence dans ma famille. Tout cela m'a aidée à fonder l'organisation. J'ai commencé à aider ces personnes, en particulier les femmes touchées par la violence et les conflits. Ce sont toutes ces questions qui m'ont touchée personnellement qui m'ont aidée à devenir militante ici

—**Lilly Be' Soer.** Papouasie Nouvelle-Guinée).

Pour moi, le militantisme est synonyme de libération, de justice, de liberté et j'ai choisi le militantisme pour une raison personnelle (...) Lorsque j'avais quatorze ans, je suis devenue une mère adolescente et, au Liberia, étant enfant, j'ai été blâmée, blâmée et humiliée, et personne n'a senti que j'étais maltraitée, que j'avais besoin d'aide. J'ai vécu l'enfer toute seule, et c'est grâce au soutien de ma mère que j'ai pu au moins faire des études et donner quelque chose en retour. Ainsi, en guise de contribution et pour faire face à ce qui m'est arrivé, je me suis consacrée aux droits des filles qui n'ont pas de voix, aux personnes qui ont un pouvoir, mais pas de plateforme, pour amplifier les problèmes afin qu'elles obtiennent justice, et aussi pour aider à établir des mécanismes afin que les choses qui me sont arrivées ou qui arrivent à cette génération n'arrivent pas à la prochaine génération

—**Naomi Tulay-Solanke.** Libéria.

A quel moment prenons-nous conscience de l'inégalité, de l'injustice ? À quel moment les systèmes d'oppression se font-ils sentir ? Pour certaines personnes interrogées, c'est dans l'enfance qu'elles se sont demandé pour la première fois **pourquoi les choses sont telles qu'elles sont.**

C'est une très longue histoire pour moi. Dans cette partie de la Turquie, nous sommes confrontées à de nombreuses difficultés qui commencent lorsque vous naissez dans cette région, dans cette partie de la Turquie. La même chose m'est arrivée quand j'avais sept ans. Je savais qu'il y avait une différence entre les filles et les garçons, mais je ne comprenais pas pourquoi. Pendant deux ans, j'ai donc agi comme un enfant et j'avais les mêmes droits. Mais je me suis ensuite rendu compte que, même si je me comportais comme un enfant, je ne les avais pas

—**Anonyme.**

Peu à peu, cette question devient : **les choses peuvent-elles être différentes ?** Et cela devient source de motivation pour le militantisme. Dans ce parcours, chaque personne qui milite identifie des formes d'oppression ou de privilège, à des moments différents et en fonction de son histoire.

Je venais d'une position de privilège, d'argent, de caste, de religion, donc ce n'était pas ça qui était difficile. C'est précisément ce privilège qui m'a fait réagir à l'inégalité des sexes. Le privilège masculin a été le premier obstacle à franchir et la raison de me battre

—**Meena Seshu**, Inde.

L'**école** est un autre espace de socialisation dans lequel le militantisme précoce prend forme, parce que la ségrégation sexuelle souligne les rôles de genre imposés par la culture. L'école est un lieu de remise en question dès le plus jeune âge.

J'ai toujours été la meilleure élève de ma classe (...) Dans ma classe, il y avait des filles et des garçons. Les professeurs disaient toujours aux garçons qu'ils étaient effrontés, paresseux, qu'ils se laissaient emporter par les filles, etc. C'est là que j'ai commencé à poser des questions : est-ce mauvais d'être une fille ? Pourquoi considère-t-on que les filles sont des incapables ? (...) Les questions, je les posais surtout à mon père parce que c'est avec lui que je vivais, et il me répondait toujours qu'une fille peut arriver à la première place et même devenir leader.

—**Djingarey Ibrahim Maiga**, *Femmes et Droits Humains*. Mali.

Dès l'enfance, je me suis toujours demandé pourquoi on faisait cadeau d'un vélo à mon frère et pas à moi, pourquoi les filles n'avaient pas le droit de jouer avec les garçons, pourquoi il y avait une différence dans la façon dont nous nous traitons les uns les autres et bien d'autres choses encore

—**Ayat Osman**, *Ganoubia hora*, Égypte.

Pour certaines personnes qui militent, aller à l'école c'était déjà faire œuvre de transgression. Par exemple, vouloir étudier et élargir ses connaissances leur a donné de l'autonomie. Vouloir étudier signifiait migrer vers les zones urbaines, loin de leur communauté, ou travailler dès l'enfance pour gagner de l'argent afin de subvenir à leurs besoins. Deux récits de personnes qui militent en Bolivie et au Koweït en témoignent. Une femme indigène Uchupiamona de l'Amazonie bolivienne, défenseuse de la nature et du territoire, nous a raconté son expérience :

Alors je n'ai pas voulu abandonner, et j'ai cherché un moyen de quitter ma communauté (...) pour trouver un moyen de continuer à étudier (...) J'ai fait une partie de ma scolarité à San Buenaventura, qui est une ville plus grande (...) et de là je suis allé à La Paz, pour finir l'école et travailler. J'ai travaillé comme employée de maison à La Paz pour terminer mes études secondaires. Et cela signifiait être la première femme bachelière, c'est le nom que l'on donne en Bolivie lorsque l'on termine l'école secondaire, donc j'étais la première femme de mon village à terminer l'école secondaire. Et après que beaucoup de choses se soient produites, entre autres la mort de ma mère, qui m'a laissée avec mes petits frères et sœurs que j'ai dû aider, j'ai aussi commencé une carrière en gestion d'entreprises, ce que j'ai fait très lentement, parce que j'ai eu ma fille, je me suis mariée, et je suis allée vivre à Santa Cruz, où j'ai terminé mon diplôme à l'âge de trente-cinq ans.

—Ruth Alipaz Cuqui - femme indigène Uchupiamona. Défenseuse des droits indigènes, des droits humains et de la nature. Membre du regroupement des communautés autochtones des rivières Beni, Tuichi et Quiquibey et coordinatrice générale de CONTIOCAP. Bolivie.

Cette photojournaliste et documentariste palestinienne, qui a grandi au Koweït et vit désormais au Sénégal, défend les droits des femmes à travers ses photographies :

La seule chose qui m'a affectée, c'est lorsque j'ai terminé l'école et que mon père ne m'a pas permis d'aller au Liban pour poursuivre mes études. Il n'avait même pas l'argent pour m'envoyer là-bas. À l'époque, il n'y avait pas d'universités privées au Koweït (...) Je travaillais comme réceptionniste et, en même temps, une de mes amies au Liban m'a aidé à m'inscrire à l'université libanaise pour étudier les sciences sociales. La fréquentation n'était pas obligatoire à l'époque. Je travaillais à l'école et mon amie m'envoyait les notes de cours, et à la fin de l'année, je me rendais au Liban pour les partiels (...) À la même époque, j'ai commencé à étudier la photographie par correspondance. Il n'y avait pas d'universités en ligne à l'époque, en 1996 ou 1997. J'ai fait un stage chez un photographe de studio au Koweït, mais j'avais l'impression d'étouffer parce que je sortais de la maison pour aller au studio photographier des femmes voilées qui venaient, parce qu'elles voulaient qu'une femme les prenne en photo. Je sentais que ce n'était pas ce que je voulais. Pendant cette troisième année (...) j'ai économisé un peu d'argent pour terminer mes études et quitter le Koweït. J'ai dit à mes parents que la fréquentation de l'université était devenue obligatoire. Je leur ai menti

—Anonyme.

Pour les personnes qui militent qui sont allées à l'**université**, ce contexte leur a donné l'occasion de travailler collectivement, en s'organisant et en se mobilisant socialement.

Moi, je faisais du militantisme étudiant. Eux [mes camarades d'étude] voulaient sortir, vous voyez, juste pour se détendre, profiter, faire ce que font les jeunes. Eux, ils pensaient que cette idée de mettre la pression pour obtenir une réponse du Zimbabwe, dit en ces termes ou autres, était ennuyeuse. C'était trop lourd à porter pour leur âge. Alors, j'ai fini par avoir peu d'amis garçons et filles. La plupart de mes amis étaient des garçons. Il s'agissait tout simplement de garçons qui étaient dans le syndicat étudiant (...) Et je pense que ce n'est qu'après l'université que j'ai commencé à me faire des amies, mais elles étaient aussi militantes ou du même domaine. Des personnes qui partageaient la même passion, qui comprennent le travail que je fais.

—**Maureen Kademaunga**, Zimbabwe.

En 2006, je suis entrée à l'université. L'université était connue pour ses rencontres syndicales, les réunions et les manifestations de la faculté des sciences humaines et sociales de Tunis. À l'époque j'avais peur et je ne comprenais pas le but de ces protestations, je ne comprenais pas quelles étaient leurs demandes, le concept a été difficile à digérer. Néanmoins, après avoir rejoint l'Association tunisienne des femmes démocrates, j'ai commencé à comprendre le sens du terme militantisme et ce que signifie faire partie d'un mouvement au sein duquel on se sent à l'aise pour lutter coude à coude. Quand je luttais seule, j'avais peur.

—**Nadia Benzertini**, Tunisie.

Pour d'autres, les militantismes se construisent parallèlement aux autres processus de construction de l'identité : aller étudier en ville lorsque l'on vient d'une zone rurale où le rôle des femmes se limite à la tenue du foyer ; être féministe dans une communauté indigène où le féminisme est mal vu ; s'identifier en tant que personne trans* et commencer sa transition ; s'assumer publiquement en tant que lesbienne, bisexuelle ou queer.

Lorsque j'ai eu vingt ans, je suis partie de chez moi et j'ai commencé à travailler en tant que professionnelle du sexe. J'ai entendu parler d'une organisation qui travaillait sur la question LGBT et j'ai aidé cette organisation à préparer des séminaires et des formations. Plus tard, j'ai fondé ma propre organisation pour aider les personnes transgenres

—**Lilit Martirosyan**, militante trans, Right Side Human Rights Defenders, Arménie.

Pendant les entretiens réalisés dans le cadre de cette enquête, nous avons entendu des récits rapportant la satisfaction que les activités de militantisme apportent aux personnes qui militent. Les luttes deviennent des moments concrets, racontés avec émotion, parce que les militantismes sont aussi faits de succès et de joie qui passent par le corps.

JH, au Ghana, nous parle d'un moment qui l'a marqué-e : le campement pour le renforcement du mouvement des activistes queer d'Afrique de l'Est. En Inde, MS se souvient d'une conférence nationale de deux jours à laquelle plus de 200 professionnelles du sexe ont assisté pour aborder la sexualité, les médias, les syndicats et le mouvement des femmes. De l'autre côté de l'Océan, au Pérou, ML souligne qu'iels ont réussi à ce que le Congrès débâte de la première politique d'identité de genre pour les personnes trans*. Plus au nord, au Mexique, AH dit qu'elle accompagne des femmes défenseuses qui vivent des circonstances difficiles et qui intègrent le programme de dix jours de cure, de repos et de réflexion, et elle se souvient des moments de satisfaction que lui a procurés la transformation des militantes.

L, au Koweït, parle des messages qu'elle a reçus des filles qui ont été inspirées par sa conférence sur le projet d'éducation des femmes arabes « Je lis, j'écris ». Au sud, au Kenya, WK souligne les cas où elles ont obtenu justice pour les 760 victimes de violence sexuelle et de violence de genre que sa fondation a accompagné. Rendons-nous maintenant dans le Pacifique, JK de Fidji nous a raconté qu'elle avait été très heureuse lors de la Journée internationale de la femme, pendant la manifestation qui leur a permis d'exiger des espaces publics sûrs pour les femmes. Pendant ce temps-là, en Ukraine, YT s'émeut en se rappelant les grandes manifestations contre la violence sexuelle. Et de l'autre côté de la planète, aux États-Unis, DP raconte comment elles ont obtenu que 600 personnes fassent don de 90 000 dollars étasuniens en l'espace de six semaines, ce qui leur a permis de faire l'acquisition d'installations destinées aux organisations communautaires.



QUE REPRÉSENTE LE FÉMINISME POUR LES PERSONNES QUI MILITENT ?

Même si toutes les personnes interrogées ne se reconnaissent pas en tant que féministes, pour la plupart c'est le cas, et pour elles, **le moment de leur rencontre avec le féminisme** a été déterminant dans leur vie, car le féminisme leur a offert de nouvelles libertés et de nouvelles perspectives.

Le mot **féminisme fait encore peur à beaucoup de gens**. Il existe des résistances, le phénomène est « mal vu » et mal compris, et cela est souvent dû à une stigmatisation du mouvement opérée par des groupes qui lui sont opposés. La résistance à ce terme peut avoir pour origine la famille ou même la personne qui milite, cela dépend de la signification qui est accordée à être féministe. Dans certains contextes des pays du Sud, la société en général peut associer le féminisme à des « pratiques de blancs », il arrive même que cela se produise chez certaines personnes qui militent. Il est donc important pour les personnes qui militent de créer des alternatives, y compris des réinterprétations et des recontextualisations des féminismes, pour ouvrir d'autres voies.

J'ai commencé à travailler en tant que journaliste à la radio (...) La première fois que j'ai consacré une émission à la négociation de relations sexuelles sûres, une réaction violente s'est produite et je ne m'y étais pas préparée, et pour la première fois, j'ai entendu quelqu'un m'appeler « féministe ». Je ne connaissais pas bien ce mot, ce n'est pas un mot que j'utilisais pour me décrire moi-même (...) Les gens collaient des étiquettes comme « tu as été blanchie », « tu amènes des réalités d'homme blanc dans notre contexte africain, le féminisme est européen » et moi je disais « je ne sais pas si je suis féministe » (...) Il m'était difficile de m'autodéfinir, mais les appellations venaient des autres (...) Cela m'a aidé à m'informer sur l'existence d'autres féministes africaines (...) d'autres militantes et défenseuses d'Afrique (...) C'est alors que je me suis rendu compte qu'il ne s'agissait finalement que du patriarcat qui était en train d'essayer de me faire taire avec leurs « ça, ce n'est pas africain » parce qu'en fait, qu'est-ce qui n'est pas africain dans le fait de raconter nos histoires ? Même ma grand-mère, le soir, me racontait tout le temps des choses qu'elle avait vécues dans sa vie. La seule chose que je faisais c'était de transmettre les histoires des gens à la radio et je me suis emparé de cela et j'ai dit

« vous savez quoi, je suis féministe sans restriction » (...) Et voilà ce que mon féminisme signifie. C'est simplement l'égalité pour les hommes et les femmes et simplement disposer d'un espace pour que les femmes puissent vivre mieux.

—Comfort Mussa, Sisterspeak237. Cameroun.

Et je suis féministe aussi. Parmi les identités dans lesquelles je me reconnais, je suis féministe communautaire, un féminisme qui ne m'est pas imposé, il s'agit plutôt d'un féminisme qui naît d'une territorialité, de la lutte contre toutes les oppressions, c'est de cela qu'il s'agit. C'est comme ça que j'exprime mon identité

—Anonyme.

Le féminisme **est arrivé dans leurs vies par la théorie ou par les liens entretenus avec d'autres femmes, personnes trans* ou dissident·e·x·s de genre.** Le terme est apparu lors d'ateliers, d'espaces féministes, de conversations avec des amies, et ce premier contact a donné lieu à de nombreuses autres réflexions, à d'autres façons de comprendre le monde et d'y trouver sa place.



Lorsque j'avais vingt ans, à l'époque où j'étais à l'université, j'ai connu le féminisme sur le papier, parce que lors d'un séminaire j'ai connu le féminisme. Cela m'a fait penser qu'il est possible d'envisager un autre monde. Je me suis rendu compte que, si je pouvais analyser les choses dans une optique féministe, je trouverais une explication à de nombreux problèmes que j'avais rencontrés lorsque j'étais jeune

—**Jing Xiong**, *Feminist Voices*. Chine.

J'aime beaucoup dire que le féminisme m'a sauvée... Il m'a sauvée de beaucoup de choses. Alors, dans ce processus, disons révolutionnaire, j'ai rencontré les féministes, parce que le féminisme est incarné. Je n'ai pas commencé par des livres ni par la théorie, j'ai commencé par d'autres femmes.

—**María Teresa Blandón Gadea**, *Mouvement féministe du Nicaragua*. Nicaragua.

Le féminisme a sa part dans **le processus de génération de conscience concernant notre vécu.**

Le féminisme m'a donné la vie. Je me suis sentie naître une seconde fois lorsque j'ai connu le féminisme. Il a fait de moi quelqu'un de plus humain, quelqu'un de plus conscient.

—**Tef Piñeros**, *Colectiva Yerbateras*. Colombie.

Le féminisme **nous donne du sens, de la force et des raisons pour poursuivre** le militantisme.

Je me considère aussi comme féministe et j'en suis fière. Parce qu'il me permet d'intégrer toutes les identités que la société tient en marge, c'est la force qui me permet de lutter et qui me permet de trouver les points communs de cette lutte que je mène. La lutte pour les groupes ethniques, les groupes indigènes, les droits des femmes, la lutte pour stopper l'oppression, et je lutte aussi pour les familles diverses puisque je suis aussi mère.

—**Matcha Phorn-in**. Thaïlande.

Le féminisme situe et politise **nos récits personnels**.

Il me semble que le féminisme m'a permis davantage de commencer à valoriser la biographie (...) En plus, à me réconcilier davantage avec ma propre classe, avec l'histoire de ma famille, avec l'analphabétisme de ma mère et le mien. C'est-à-dire plus en rapport avec ce regard selon lequel le militantisme doit aussi porter sur la classe, en rapport avec la lutte de classe.

—**Claudia Rodríguez**, *Fondo Alquimia*. Chili.

Ma grande question concerne alors la micropolitique, l'intimité, tout en sachant que cela ne se produit pas de manière isolée (...) c'est quelque chose qui est aussi appris (...) C'est l'idée et la conviction radicale qu'il faut déconstruire le patriarcat en partant de notre intimité. Lorsque l'on commence à laisser place à nos émotions, par exemple à nommer nos tristesses, nos conflits émotionnels, que l'on commence à penser et à sentir nos différentes manières de nous connecter, dans une dimension affective, familière, enfin, ce que l'on fait c'est que l'on détruit le principe du patriarcat selon lequel ce qui compte le plus c'est la raison, ce qui, en plus, est un héritage de la modernité.

—**Marcela Bohórquez**, *Puenteras*. Colombie.

Le féminisme nous permet d'imaginer **des mondes nouveaux**.

Je sais que la liberté que nous nous accordons en tant que féministes d'imaginer les choses différemment, même si nous ne pouvons pas totalement les réaliser, mais cette plénitude de tout englober est complètement libératrice (...) Parce qu'il me semble que nous ne sommes pas folles. Cela me confirme que lorsque les femmes s'asseyent ensemble et partagent leurs expériences, elles parviennent à voir les similitudes entre leurs expériences et font le lien avec les structures d'oppression, etc. Et elles se rendent compte que ce n'est pas bien, que ce n'est pas décrété par les déesses et que cela peut donc changer.

—**Khwezilomso Mbandazayo**, Afrique du Sud.

Le féminisme nous rappelle que **nous ne sommes pas seul·e·x·s dans cette résistance...**

J'ai passé un an en Inde et c'était une expérience différente. C'est là que ma vie de féministe a commencé. Vous êtes dans une société où il y a de la démocratie, un mouvement féministe fort, des espaces que vous ne

trouvez pas dans votre pays pour vous exprimer, apprendre à mieux comprendre et voir ce qui vous convient et ce qui ne vous convient pas (...) J'ai senti que je n'étais pas seule, et pour la première fois j'ai appris à construire une famille en dehors de la famille biologique que je connais, et j'ai appris à avoir une famille alternative et j'ai travaillé avec des collègues qui ont des idées communes, des gens qui vous donnent de l'amour, du respect et de l'appréciation tous les jours

—**Fahima Hashim**, *Salmmah Women's Centre*. Soudan.

... et que chaque jour nous sommes de plus en plus nombreux·se·x·s, et que le groupe grandit ensemble.

Je pense que [l'un des moments les plus mémorables] est peut-être la Journée internationale de la femme. C'était une manifestation publique. Nous sommes descendues dans la rue, avons défilé et exigé des espaces sûrs pour les femmes dans la vie publique. Je me suis sentie plus forte et j'ai trouvé un but dans le sens où beaucoup d'autres personnes ont rejoint le mouvement et repris cette bannière. Il y a un bon groupe de personnes dans mon organisation qui sont également désireuses de faire avancer le mouvement. Cela fait donc du bien de voir que de plus en plus de femmes effectuent ce travail et se considèrent comme féministes

—**Jasmine Kaur**, Fidji.

C'est un engagement en faveur d'une **transformation permanente**.



INVITATION

Dessinez une spirale chronologique de votre vie jusqu'au moment présent et placez-y les moments qui sont importants pour l'affirmation des identités que vous avez ou avez eues. Vous pouvez ajouter des dessins ou des symboles pour vous rappeler les moments charnières. Vous pouvez faire l'exercice individuellement ou avec d'autres personnes. Si vous le souhaitez, posez-vous ces questions qui invitent à la réflexion :

- ✦ Comment vous êtes-vous défini tout au long de votre vie ?
- ✦ Quels sont les éléments qui ont exercé une influence sur vous pour vous définir de cette manière ?
- ✦ Comment vos identités se croisent-elles, changent-elles ou se redéfinissent-elles ?
- ✦ Comment vous positionnez-vous aujourd'hui et comment vous sentez-vous ?



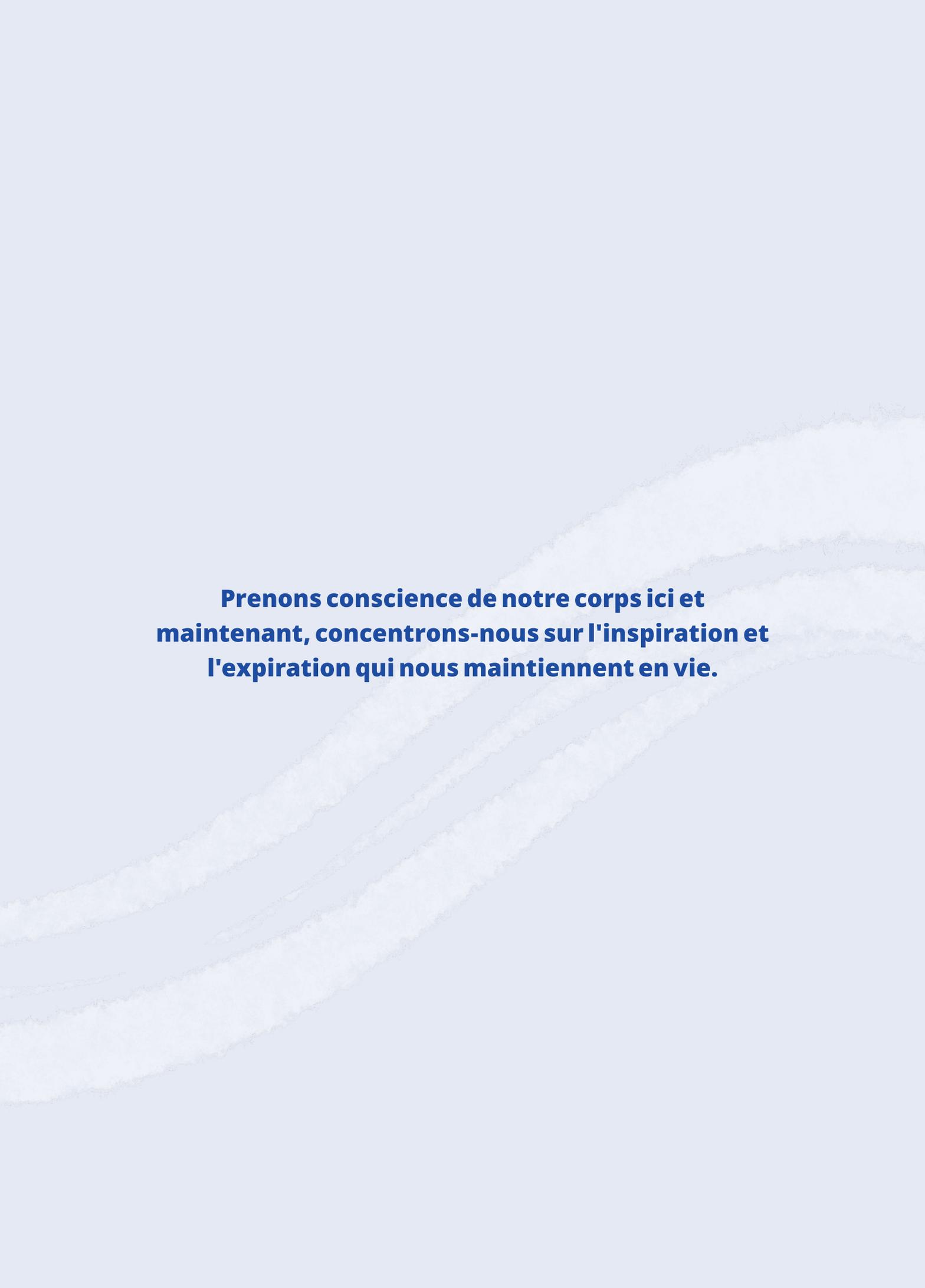
Discuter

Le réveil, l'email, le message sur WhatsApp, la chanson, le travail, le travail virtuel, les nouvelles, le café avec un·e·x ami·e·x, le téléphone, regarder Facebook, le communiqué de presse, un autre appel vidéo, la réunion de groupe, l'annonce à la radio, le dîner, le marché, l'école de sa fille, l'article envoyé, la série, les dernières nouvelles, l'appel urgent, le message, la lecture du journal, le même... Des mots qui circulent tous les jours, tout le temps, à un rythme tel que nous ne pouvons pas tout entendre ou tout lire, tout écouter ni même faire une pause ou vivre à notre propre rythme.

Arrêtons-nous un instant.

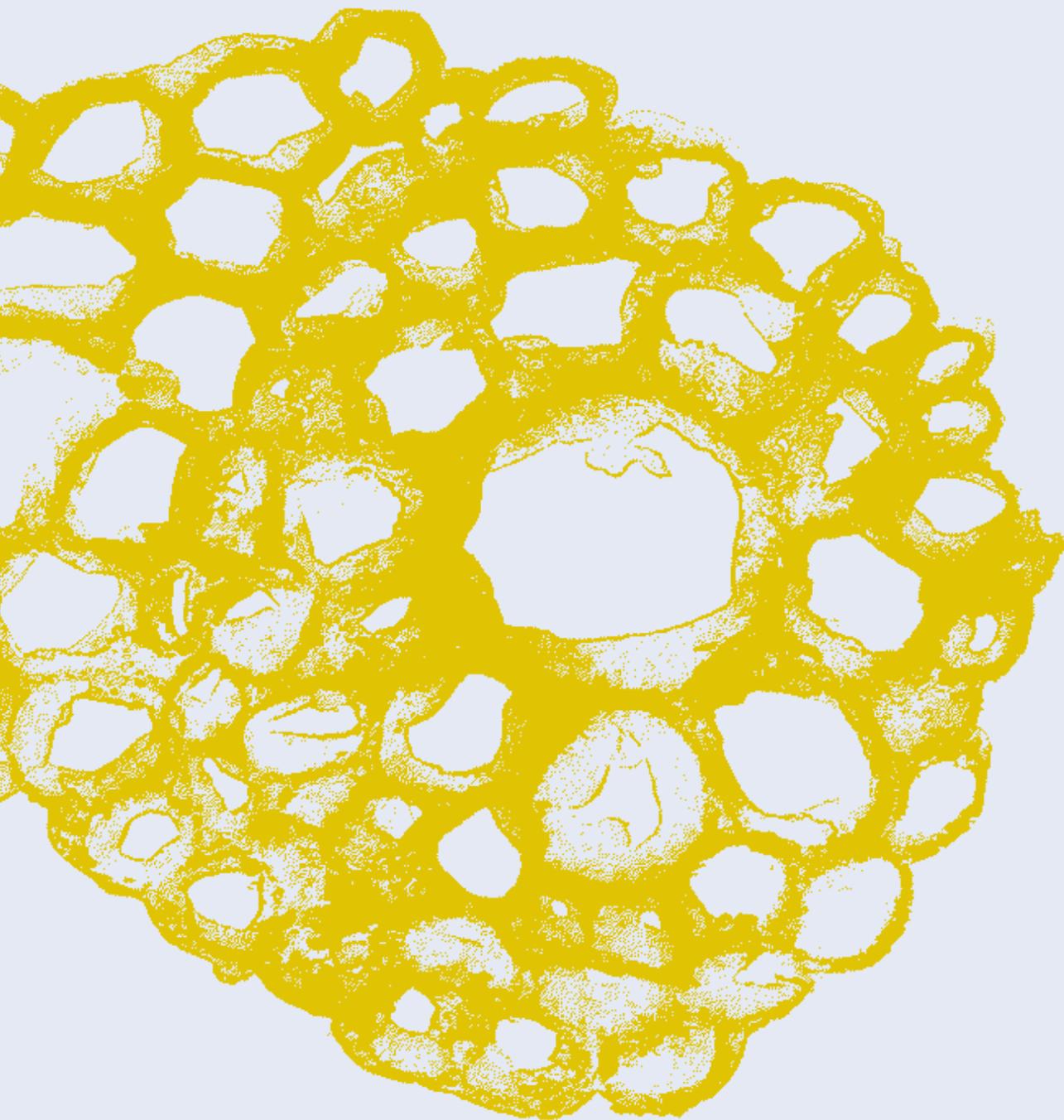
Respirons





Prenons conscience de notre corps ici et maintenant, concentrons-nous sur l'inspiration et l'expiration qui nous maintiennent en vie.

**VOILÀ, MAINTENANT
PARLONS !**



Comment allez-vous, comment vous sentez-vous ?

Qu'est-ce que le soin pour vous ?

Tout au long de ce processus de recherche, nous avons réaffirmé combien il était important de dialoguer. Nous avons besoin de temps pour parler, pour nous écouter les un·e·x·s les autres, pour apprendre ensemble et pour donner un sens à ce que nous vivons et expérimentons. Parler apaise, accompagne, guérit parfois aussi, mais demande de la volonté, du temps et du calme.

Pour réaliser le livre *À quoi sert une révolution si l'on ne peut pas danser ?*, cent personnes qui militent se sont vues poser la question « comment allez-vous ? ». Dans le cadre de notre recherche actuelle, nous avons repris cette question et l'avons abordée en profondeur dans toutes les conversations que nous avons eues.

Lorsque nous parlons de l'importance de la conversation, nous entendons par « conversation » des conversations honnêtes et sincères qui cherchent à répondre aux questions en les *ressentant*: comment allez-vous, comment vous sentez-vous actuellement par rapport à votre militantisme quotidien en ce qui concerne votre corps, votre esprit, vos émotions et votre voix? Chaque personne interrogée nous a répondu à tour de rôle, et nous l'avons écoutée attentivement. Nous sommes ensuite passé·e·x·s à des conversations portant sur les soins, en essayant de comprendre ce qu'ils impliquent, les noms qui sont utilisés pour les désigner, ce qu'ils signifient au quotidien, ce qu'ils signifient dans le militantisme. Ce furent des moments de rires et de larmes, accompagnés de gestes et de regards. De précieux moments de conversation fondés sur l'écoute et des sourires de complicité entre deux personnes, parfois inconnues.

Les soins s'adaptent au changement. Chaque personne a sa propre vision de ce que devraient être les choses et nous ne sommes pas obligé·e·x·s d'être d'accord. La discussion peut devenir un espace propice à l'émergence de nouvelles idées et à la découverte et à l'affirmation de nos propres opinions ; un espace qui nous permet de nous situer par rapport à ce que nous pensons et à ce que nous voulons transformer.

L'intention est de faire dialoguer toutes les personnes qui ont participé au processus, **afin que vous (vous qui lisez) puissiez dialoguer avec elles, entre vous, avec nous, avec vous-mêmes, et que ce dialogue donne lieu à de nombreuses discussions qui par la même occasion s'enrichiront et évolueront.**

Il ne s'agit pas ici de suivre « le livre comme un script », mais que ce livre nous donne un prétexte pour dialoguer, car parfois le courage nous manque

—Georgia Nicolau. Brésil.

SENTIMENTS CONCERNANT LES SOINS ET LA PROTECTION

Comme nous l'avons dit au début de cet ouvrage, la pandémie de COVID-19 et toutes les transformations qu'elle a engendrées, avec des nuances propres à chaque contexte, ont mobilisé des réflexions et des dialogues autour des soins, peut-être comme cela n'avait jamais eu lieu auparavant. Les soins, envisagés selon différentes conceptions, intentions et portées, ont pris une part croissante dans la vie quotidienne. Cette importance s'inscrit dans la sphère personnelle, familiale, professionnelle et communautaire, et elle est en lien avec la perception que nous avons de nous-mêmes en tant qu'humanité et notre relation avec la nature. Aujourd'hui, nous entendons le mot « soins » de nombreuses fois par jour.

Prends soin de toi, dit la petite-fille à la grand-mère lors d'un appel vidéo.

Il est temps de prendre soin de nous, dit le président en s'adressant à tout le pays.

En restant à la maison, vous prenez soin de vous et des autres, dit la publicité à la radio.

La pause forcée et le confinement du corps face à un risque commun mettent le soin et la protection au cœur de nombreuses réflexions. Bien que les conversations que nous rapportons dans ce chapitre aient eu lieu avant la pandémie, elles nous donnent des perspectives pour le moment présent. Intéressons-nous à la manière dont les soins et la protection nous rassemblent et aux différents points de vue énoncés sur ces deux concepts, car il s'agit de conditions qui se situent au cœur de la vie et du militantisme.

Les entretiens ont eu lieu dans un espace ouvert d'écoute pour comprendre ce que les personnes qui militent entendent par soins et protection. Une activiste du Kenya nous a dit que la conversation l'avait poussée à approfondir ses réflexions et ses expériences. Interrogée sur un titre possible à cet entretien, voici sa réponse :

Je dirais que l'on pénètre et que l'on creuse jusqu'au plus profond de son âme parce que cette conversation m'a fait creuser au fond de moi-même. J'appellerais cela une sorte de « plongée en eaux profondes », mais ce serait reprendre des mots prononcés par d'autres. Parce que vous mettez votre âme à nu et que vous nous invitez à en parler (...) Je sens le poids de la responsabilité d'être franche, d'être ouverte, de me mettre à nu et d'exposer mon point de vue

—**Peninah Wanchikomongi**, Kenya.

Les personnes qui militent ont exprimé **des conceptions différentes des soins et de la protection, et du rapport qui existe entre ces deux concepts.**

Les soins dans le domaine du militantisme possèdent plusieurs types et fonctionnent à plusieurs niveaux. Je pense qu'il y a les soins au sein du mouvement, au sein de l'organisation, pour soi, mais aussi à l'extérieur, pour sa famille

—**Senda Ben Jebara**. Tunisie.

Commençons par le **niveau individuel**. La plupart des personnes qui militent ont associé les soins aux soins que l'on se prodigue à soi-même, le terme « autosoin » est souvent revenu.

L'autosoin peut être lié à différentes dimensions.

L'autosoin peut consister à se connaître soi-même et à prendre conscience de sa façon de vivre.

Tout ce que l'on fait pour se connaître, pour plonger en soi... Votre cartographie corporelle, votre scan corporel, la méditation, même (...) Faire les choses de manière consciente (...) Vivre de manière consciente, vous savez, l'autosoin. Et donc, quand on en prend conscience, on peut se poser la question de l'alimentation correcte. Et lorsque l'on sort et que l'on mange, on prend conscience de ce que l'on mange. Il s'agit donc vraiment d'un rapport au quotidien

—**Lin Chew**. Jakarta, Indonésie.

L'idée d'être attentif·ve·x aux effets des pratiques quotidiennes est souvent revenue, notamment lorsqu'il s'agissait d'identifier les impacts négatifs et d'intégrer à la routine des actions préventives. Pour de

nombreuses personnes qui militent, l'autosoin consiste donc en **un processus de réflexion qui suscite une prise de décision.**

Ce que j'en pense ? Je pratique une forme d'autosoin qui consiste à prendre conscience de mes pensées et à les transformer en quelque chose de positif, en espoir, en possibilité.

—**Claudia Rodríguez**, Fondo Alquimia. Chili.

Les soins, en termes de prévention, sont liés à la sensibilisation précédant l'action politique et aux possibilités d'agir face à une situation donnée. Certains risques peuvent être clairement atténués, mais d'autres sont très difficiles à contrôler. Les soins se mettent en place en fonction de notre réaction face à ce qui nous est extérieur et que nous ne pouvons pas changer et aux décisions que nous prenons dans la sphère individuelle, mais également collective, pour améliorer notre rapport à cette situation.

Les soins impliquent de prendre des décisions tous les jours et d'avoir un rapport au monde qui soit conscient. Tout ne dépend pas de facteurs extérieurs, nous avons un certain pouvoir de décision et nous sommes doué·e·s de capacité à créer. En ce sens, **les soins sont profondément politiques.**

En fin de compte, quel genre de vie souhaitez-vous avoir ? Est-ce que nous cherchons à avoir une vie aigrie, malade, triste ? Pourquoi faisons-nous ce genre de travail ? Je veux dire, si le bonheur vous motive, c'est ce que vous recherchez et c'est politique en ce sens, car ils essaient de vous priver de votre pouvoir de décision et de votre énergie. Une façon de résister c'est de vivre heureuse et en bonne santé

—**Yara Sallam**. Égypte.

C'est un chemin qui peut conduire à se remettre en question et à confronter ses propres idées, et à entreprendre des changements profonds.

Pour moi, l'autosoin c'est aussi une guérison de soi. Prendre soin de soi, se débrouiller toute seule, c'est une décision. Pour moi, penser aux soins dans sa propre vie est une décision et implique donc de prendre des responsabilités, ce qui n'est pas facile, ce n'est pas une tâche facile. C'est une tâche qui demande beaucoup d'énergie. Et ce n'est pas un chemin facile et ce n'est pas une partie de plaisir, c'est aussi une confrontation



[sic], c'est douloureux, c'est très douloureux quand vous reconnaissez que vous ne prenez pas soin de vous.

—**Diana Pulido**. Colombie.

Le militantisme exige des conditions matérielles et une santé physique, mentale, émotionnelle et spirituelle pour soutenir les personnes qui militent et leurs mouvements.

Nous faisons beaucoup de travail militant en tant que femmes défenseuses des droits humains et parfois nous nous oublions. Nous oublions notre bien-être mental, notre bien-être physique. Parce que nous poursuivons le travail des autres. Ainsi, lorsque nous parlons d'autosoins et de protection, voici de quoi nous parlons : nous parlons de bien-être mental. Nous parlons du fait que si vous êtes attaquée en raison de votre militantisme, il existe une sorte de protection (...) si vous êtes emprisonnée, vous pouvez bénéficier d'un soutien juridique. Par exemple, des femmes qui manifestaient en Ouganda ont été battues et certaines ont eu des problèmes médicaux. Des ressources devraient être disponibles pour fournir ce type de soutien au cas où les femmes défenseuses nécessitent une assistance médicale. Quand je parle d'autosoins et de bien-être, je parle aussi du fait que parfois nous nous épuisons en tant que femmes défenseuses des droits humains, nous sommes confrontées à des défis qui nécessitent des soins psychosociaux (...) L'autosoin et le bien-être nous aideront à nous nourrir, à soutenir notre militantisme. Ce qui fait défaut à l'heure actuelle en matière d'autosoins, c'est que nous ne les reconnaissons pas vraiment. En tant que femmes militantes, je dois dire que, et cela m'arrive, nous oublions parfois de prendre soin de nous-mêmes et je vois donc cela comme un mécanisme de protection qui nous aidera à aider les mouvements, mais aussi nos vies

—**Brenda Kugonza**, Women Human Rights Defenders Network. Ouganda.

Les soins vont au-delà de l'aspect personnel. Ils sont relationnels, ils vont au-delà de l'organisation, de la communauté, du social. Ils dépassent même la dimension humaine et concernent la vie dans toutes ses manifestations. En ce sens, la pratique des soins peut déstabiliser les structures de pouvoir, remettre en question et transformer les diverses oppressions auxquelles les personnes qui militent sont confronté·e·x dans leur vie quotidienne et leur travail.

L'autosoin est un acte radical... Ce n'est pas quelque chose que nous devrions traiter à la va-vite (...) Je pense que depuis le début, je disais qu'en tant que femme, j'avais besoin d'être en harmonie avec mon corps, mon esprit et mon âme pour pouvoir être présente sainement et ne pas devenir toxique pour mes enfants, mon mari, mes amis, ma famille, dû à mon travail de tous les jours. Donc, pour moi, c'est quelque chose qui devrait être prioritaire (...) Cela devrait devenir un combat, un combat de vie et de mort. Parce que si ce n'est pas le cas, nous allons nous perdre et, à la fin, nous allons briser notre mouvement, nous allons briser notre processus d'organisation, nous n'irons nulle part. Nous nous serons égarées en nous poussant à travailler, travailler, travailler et ne pas prendre soin des corps, des esprits, des âmes et des communautés qui effectuent ce travail

—**Grace Ruvimbo Chirenje**, Zimbabwe.

De nombreuses personnes interrogées ont reconnu la dimension collective des soins ; les liens s'y renforcent permettant la transformation des mouvements. Mais elles ont également souligné les différences présentes dans ce domaine entre les pays du Nord et les pays du Sud.

Nous sommes des êtres complexes et nos mouvements sont également complexes, et comportent de nombreuses formes de contenants, de connecteurs et d'êtres. Je pense donc à sa complexité : nos conversations portent-elles encore sur ce concept ? Comme si prendre soin de soi était super égoïste, alors : et le collectif ? Ça a vraiment beaucoup à voir avec le contexte, n'est-ce pas ? Dans un contexte ou dans des sociétés difficiles, le collectif est une forme de soin. Vous savez que pour elles [les défenseuses des droits des femmes], il ne s'agit pas d'une conversation théorique, il s'agit vraiment de la vie. Oui. Et dans les sociétés profondément individualistes comme dans les pays du Nord, et dans les organisations et [pour] les personnes qui militent basées dans les pays du Nord, c'est surtout individualiste. Comment nous mobiliser là-bas ? Quelle est notre perception des possibilités ? Il n'y a pas une seule possibilité. C'est un éventail de possibilités au sein duquel nous nous déplaçons toutes. Comment créer ces relations qui sont transformatrices, qui sont là pour transformer nos mouvements ?

—**Sandra Ljubinkovic**, conseillère en transformation somatique.
Serbie / Hollande.

Les soins collectifs ont été évoqués à plusieurs reprises lorsqu'il a été fait référence aux limites, aux arrangements pris au travail et à la manière dont les tensions sont gérées, en donnant la primauté aux points communs ; mais

également dans le fait de penser à son collègue, à son pair, en permanence, en s'entraidant et en se rappelant les un·e·x·s les autres la possibilité de se répartir le travail.

Je pense qu'il est important que les personnes se soucient les unes des autres et se comprennent, qu'elles puissent aller au-delà de certains désaccords, je pense que c'est une partie très importante de la solidarité au sein du mouvement. Pouvoir nous rallier sur les points sur lesquels nous nous rejoignons, pouvoir discuter longuement lorsque nous ne sommes pas d'accord sur quelque chose. Les soins au sein de l'organisation, c'est être capable de mettre en œuvre des actions d'autosoins et de bonnes pratiques, c'est être capable de tendre la main à une personne avec laquelle vous travaillez et de lui dire : « écoute, tu es vraiment débordée, je peux prendre le relais à partir de maintenant, va te reposer, amuse-toi, fais quelque chose que tu aimes et je serai là pour toi »

—**Senda Ben Jebara.** Tunisie.

Les soins ont des effets sur notre environnement immédiat, y compris au travail. Il est donc très important de fixer des limites et de passer des accords. Dans les conversations que nous avons eues, les soins collectifs se matérialisent dans le travail de groupe et dans la façon dont nous le mettons en place, dans la manière dont nous écoutons les sentiments et les besoins des personnes qui nous entourent, et ces aspects vont au-delà de l'organisation des tâches. Cependant, nous constatons que, très souvent, cela reste au niveau des responsabilités individuelles et ne se traduit pas par des politiques ou des accords organisationnels et collectifs.

Le soin est la façon dont nous nous assurons que chacune d'entre nous prête attention à l'équipe et aux personnes avec lesquelles nous travaillons

—**Anonyme.** Cambodge.

À cet égard, certaines personnes qui militent ont évoqué un changement dans leur manière d'envisager les soins et la protection.

Au départ, le soin et la protection voulaient tout simplement dire pour moi « prendre un moment pour se détendre », vous savez, parce que nous nous épuisons, nous nous reposons pour prendre soin de nous, prendre soin de la famille et tout ça. C'est encore valable pour moi. Mais je crois aussi que les soins et la protection sont quelque chose de plus stratégique qui a à voir avec votre environnement personnel, votre environnement professionnel, tout ce que vous faites. Vous écrivez vos objectifs, par exemple, vous avez

vosre objectif pour la semaine, vosre objectif pour l'organisation. Pour moi, les soins et la protection, c'est penser que nous devons être conscientes de la façon dont nous travaillons, des personnes pour lesquelles nous travaillons, de la façon dont nous nous assurons qu'elles sont protégées et prises en charge.

—**Yah Parwon**, Libéria.

D'autre part, il a été fait mention à plusieurs reprises de **l'importance d'aller bien pour pouvoir aider les autres**.

Concernant les soins, j'utilise l'exemple des vols, lorsque l'hôtesse de l'air dit : « En cas d'urgence, mettez d'abord vosre masque à oxygène avant d'aider vosre enfant. » Alors j'utilise cela comme une sorte d'idée concernant les soins, par rapport à ce que je dois faire pour moi pour pouvoir être capable de mener à bien le travail de manière continue dans les quartiers où je travaille, mais aussi avec les collègues avec qui je travaille, au niveau organisationnel, mais aussi au niveau des partenaires et du mouvement

—**Ikal Ang'elei**, Kenya.

La collectivisation des activités liées aux soins apparaît comme une alternative de soins collectifs qui conteste le fait que ces activités soient imposées aux femmes dans la sphère privée. Des expériences ont vu le jour dont l'objectif est de proposer d'autres façons de s'occuper, en communauté, de ces activités que les personnes qui militent ont à faire au quotidien et chez elles.

Et de la même manière que nous confrontons le patriarcat, que nous remettons en question le mariage, que nous critiquons la culture, l'identité ethnique dans nos propres foyers, nous devons soutenir ces rôles que les femmes jouent dans leur vie quotidienne lorsqu'elles deviennent des militantes féministes. Il s'agit donc d'aimer aussi ces rôles (...) Pour moi, il s'agit d'une prise de conscience importante, mais aussi d'une forme consciente de travail politique féministe - se soutenir mutuellement dans notre relation au jour le jour et dans le travail de soin que nous menons toutes.

—**Sarala Emmanuel**. Sri Lanka.

Les soins englobent les dimensions émotionnelle, spirituelle, physique, mentale et numérique. Les façons dont ces dimensions

sont comprises et liées entre elles sont diverses selon les contextes et les expériences spécifiques des personnes qui militent et de leurs communautés.

Car c'est un sujet dont nous parlons dans le Réseau de la sécurité et des soins [Web of Safety and Care]. Ce n'est pas seulement physique. C'est aussi l'état émotionnel et mental de la personne. En fin de compte, du moins dans mon organisation, nous avons tendance à nous concentrer sur l'aspect physique, nous nous assurons qu'il existe un système de compagnonnage, et nous prenons même en compte la sécurité numérique afin que vous ne soyez pas suivie, nous avons des protocoles pour nous assurer que vous êtes physiquement à l'abri d'une arrestation ou d'une agression, etc.

—**Anonyme**. Philippines.

Quand il s'agit de « veiller » sur les collègues et sur la dynamique collective, les personnes qui militent insistent particulièrement sur la nécessité de faire attention à la charge de travail afin d'éviter des problèmes de santé physique et émotionnelle, et de faire face aux crises lorsque des problèmes de santé mentale sont reconnus.

Nous ne voulons pas perdre de personnes qui militent pour des raisons de santé et de santé mentale. Toutes ces années, j'ai l'impression que beaucoup de gens sont partis, non seulement pour des raisons de santé et de santé mentale, mais aussi pour d'autres raisons. Je pense également qu'il est important de sentir que nous faisons partie d'une communauté et que nous avons le sentiment d'être soutenus par les autres membres de cette communauté. Sinon, on a l'impression de faire les choses toute seule. Je sens que mon combat, mon travail est mon plaisir à moi. Je pense qu'il est important de se sentir partie prenante du mouvement. Vous sentez alors que votre santé ne vous appartient pas seulement à vous, mais qu'elle est aussi un trésor pour le mouvement. Il est important de rassembler les gens, d'unir les combats pour constater que nous sommes toutes liées. Il faut constater que la valeur de votre corps et de votre esprit fait partie du mouvement.

—**Xiaopei He**, *Pink space*. Chine.

Certaines cyberactivistes féministes que nous avons interrogées font la différence entre sécurité, protection et soins. Cette différence rend explicite et consciente **la relation intrinsèque entre la sphère numérique et nos corps**, qu'il faut comprendre comme un tout physique, spirituel, mental

et émotionnel. Cela se concrétise par la prise de conscience de nos pratiques numériques et la coresponsabilité dans l'utilisation des technologies, qui sont considérées comme des actions quotidiennes de soin.

Pour nous, énoncer cela est un acte politique, c'est très politique de le dire comme nous voulons le dire, en établissant un lien avec la sécurité. La sécurité numérique est liée à la cybercriminalité, elle est associée à l'armée, au terrorisme. La protection est davantage associée aux pratiques. Les soins sont davantage associés au fait d'éviter que les technologies ne nous rendent folles, comme le désengagement numérique [remettre en question et limiter les tactiques de certaines applications pour que les utilisateurs ressentent le besoin de regarder l'application en permanence]... c'est une pratique de soin

—**Selene Yang**, Paraguay.

Plusieurs personnes qui militent reconnaissent **l'importance des espaces créatifs collectifs** qui peuvent mettre en place les conditions nécessaires à la reconnaissance des traumatismes et **mobiliser les processus de guérison**, tant au niveau personnel que collectif. Elles considèrent la guérison comme un processus interne et comme faisant partie de leurs pratiques de soins.

Les espaces de guérison sont très importants et la cocréation dans ces espaces est très importante. Soudain, c'est une sorte de libération et de liberté que je recherche lorsque je vis la résistance et la lutte quotidiennes dans les questions féministes. Parce que nous étions si innées, si vivantes, si réelles. Et ce n'était pas une construction, vous savez, ce n'était pas un processus qui venait de l'extérieur, c'était quelque chose qui s'épanouissait de l'intérieur.

—**Elvira Meliksetian**, Arménie.

Les soins nous mettent en relation avec la communauté, le territoire et la nature. De l'Amérique latine, on nous a rapporté que la protection de l'eau, de la terre et du territoire était une façon de prendre soin de la communauté.

Eh bien, écoutez, pour moi, les « soins », c'est qu'en moi, le tissu que nous créons et la lutte que nous menons chaque jour, et les plans, les défis, les projections, l'horizon, notre marche est entrelacée d'amour, de justice, de liberté et de dignité. Cela fait partie intégrante de notre être et les soins doivent provenir de notre corps-territoire, en reconnaissant que ces soins sont dispensés dans notre corps et dans notre esprit, à

niveau collectif et non à niveau individuel. En d'autres termes, vous, vous pouvez aller bien, mais si votre camarade, une autre défenseuse, va mal, vous n'allez pas aller bien, autrement dit, vous allez bien tant que l'autre va bien aussi. C'est comme dans une communauté, un soin communautaire, un soin dans lequel si tu guéris, je guéris, et si les autres guérissent, nous guérissons collectivement et nous avons du pouvoir (...) Mais pas seulement le soin du corps lui-même, mais le soin de la terre. Si nous prenons soin de nous-mêmes et que la terre est envahie par des entreprises minières, hydroélectriques ou autres, il n'y a pas de soin collectif. Les féminismes doivent comprendre que ce n'est pas seulement contre le patriarcat que nous allons nous battre, nous devons nous battre contre le néolibéralisme et contre l'invasion des territoires, car les soins sont aussi synonymes de communauté et de territorialité

—Anonyme.



De nombreuses personnes qui militent nous ont rappelé que **les soins sont également liés aux conditions matérielles et économiques**. Par conséquent, soutenir la vie des personnes qui militent signifie exiger et jouir des droits qui matérialisent des conditions de vie dignes.

Nous n'avons pas de retraite. Parce que ma retraite part dans le travail social. J'ai soixante-dix ans, je n'ai pas d'héritage. Je dois vivre, donc je dois travailler. Je ne peux pas dire « Ah, c'est fini pour moi. Allons nous promener. » (...) Les soins sont donc également liés à une condition matérielle d'existence.

—**Maria Lucia da Silva**. Brésil.

D'autres entretiens nous ont également invités à prolonger notre réflexion sur les soins et la protection **au-delà de la notion de privilège**.

La protection et les soins sont désormais perçus comme quelque chose de l'ordre du privilège et de l'inhabituel pour les personnes sur le terrain. Je pense que la capacité à se protéger et à prendre soin de soi devrait vraiment être un acquis élémentaire pour tous.

—**Aizhan Kadrallieva**. Kirghizistan.

Cette discussion autour des conditions matérielles et des ressources est également comprise comme une **dimension politique des soins et de la protection**.

Pour moi, l'expression « politique de soins et de protection » signifie deux choses : premièrement, rendre la situation publique, ce qui signifie que nous ne pouvons pas taire la fatigue, nous ne pouvons pas taire le conflit et la tension. Autre point, les ressources, quelles qu'elles soient : compétences personnelles, ressources financières, investissements, peu importe (...). Pour moi, la politique de soins et de protection implique des stratégies dans le public (...), également de meilleures relations publiques et une conversation avec les médias, ainsi qu'une allocation plus importante et plus délibérée des ressources

—**Dr. Njoki Ngumi**, *The Nest Collective*. Kenya.

D'autres idées autour de la politique des soins nous rappellent que les soins sont un élément clé dans la construction d'autres mondes possibles.

Pour moi, les soins sont politiques dans le sens où si nous ne nous percevons pas comme des êtres humains - et cela concerne le corps, l'esprit, les sensations, les sentiments - comment allons-nous construire un autre monde ? Comment allons-nous construire un autre monde si je ne peux même pas comprendre quels sont mes besoins ? J'ai découvert un économiste chilien qui parle des besoins fondamentaux, selon lui une chose n'élimine pas l'autre : le fait que vous ayez besoin de manger pour survivre ne signifie pas que vous n'avez pas besoin d'être en bonne santé mentale pour survivre. L'un n'est pas en concurrence avec l'autre. On ne peut pas dire qu'il ne s'agit-là que de « problèmes des Blancs », de nombreuses recherches montrent que la pauvreté a un impact important sur la santé mentale

—Anonyme.

D'autre part, **l'âge et l'étape de vie** dans laquelle chaque personne se trouve ont été désignés comme des aspects importants de la réflexion sur les soins. En ce sens, différents points de vue ont été exprimés, chacun donnant une explication différente aux changements qui se sont produits d'une génération à l'autre, et à leur tour, ces changements sont révélateurs des défis spécifiques auxquels l'ensemble de ces générations continuent à faire face.

Je crois que les générations les plus jeunes ont accès à d'autres formes, tout simplement parce que nous parlons désormais d'autosoin, par rapport à ce que nous disions auparavant. En général, les femmes militantes, les générations les plus âgées, c'est ce que j'observe ici au Libéria, on toujours dit qu'elles ne disposaient pas de plan de retraite pour elles-mêmes et il n'est pas si simple de prendre sa retraite lorsque l'on milite, mais ce n'est qu'une perception. Je crois que cela explique pourquoi parfois elles font si facilement l'objet de cooptation, je suppose qu'elles ont besoin de saisir une occasion qui leur permette de se reposer. Alors, c'est facile d'engager la conversation et de dire tout à coup « il ne faut pas parler des sujets x, y ou z parce que nous sommes déjà passées par là ». Mais aussi concernant leur santé et leur bien-être, personne ne parle de sécurité personnelle. Il s'agit de sortir dans les rues et de se mobiliser. Celles qui ont fondé leurs propres organisations continuent à chercher des fonds, elles se demandent ce qu'il faut faire, comment continuer, elles sont toujours là

—Lakshmi N. Moore, membre du Forum Féministe du Libéria, directrice pays - ActionAid, Libéria.

Certain·e·x·s considèrent que nous disposons actuellement d'une sensibilité et d'une ouverture plus importante, mais également d'un éventail de possibilités, d'informations et d'outils plus large.

Eh bien, le point ici, c'est que les soins ne sont pas encore une pratique répandue chez tout le monde. Il m'est alors difficile de parler de différences. Je veux dire qu'il m'est impossible de me livrer à ce type de comparaison parce que très peu de personnes les pratiquent, il me semble. Mais je pense que la génération des plus jeunes est plus ouverte aux soins, elles sont bien plus conscientes de ce besoin et des mesures qu'elles devront prendre pour y parvenir, elles sont même déjà en train de faire certaines choses, comme aller en cours de yoga ou même de méditation. Je crois aussi qu'il existe aujourd'hui bien plus de possibilités, elles sont devenues populaires. C'est déjà un commencement, du moins au niveau d'une action entreprise de manière individuelle. Avant, nous ne disposions pas de ces choses-là. Il est donc plus facile de conduire des féministes de générations plus anciennes à ce genre de pratiques, elles, elles disent que non, qu'avant on n'avait pas besoin de tout cela. Elles demandent pourquoi les jeunes ont besoin de toutes ces pratiques. Parfois nous les entendons dire qu'« elles ne sont pas assez fortes ». « On pourrait faire sans ». Mais avant nous n'avions pas cette possibilité, cela ne faisait pas partie de notre culture. Par conséquent, les féministes les plus âgées ont bien plus de travail à fournir pour se frayer un chemin, nous avons besoin de ces modalités de socialisation pour prendre soin des autres et pas seulement de nous-mêmes

—**Lin Chew.** Jakarta, Indonésie.

Je crois que les jeunes femmes définissent les soins très différemment. Du moins, tel que j'ai pu le percevoir ici, [les soins ont toujours été considérés] comme relevant de la religion, de la spiritualité, de la thérapie, ou je ne sais quoi d'autre... Et je sens que les jeunes féministes perçoivent cela comme un mode de vie, pas comme une activité que j'entreprends, un passe-temps ou quelque chose que je fais pour guérir, et pour que je retrouve la santé, mais plutôt que je fais aussi parce que c'est ma pratique

—**Ledys San Juan.** Colombie).

D'autres personnes qui militent **ne perçoivent pas de changement radical** dans la façon de considérer les soins dans le militantisme, mais elles reconnaissent des **difficultés à l'exercer lorsque l'on est jeune à notre époque.**

C'est peut-être aussi l'inverse qui se produit, la génération la plus jeune peut aussi être celle qui travaille le plus. Elles peuvent être des sortes de (...) victimes du système capitaliste. Elles peuvent penser que leur valeur se mesure au nombre d'heures passées à travailler et ainsi, si vous travaillez trop, cela veut dire que vous êtes une bonne employée et

cela fera que vous serez mieux appréciée. C'est une tendance qui est très dangereuse. Par conséquent, je ne peux pas assurer que cette différence existe entre les jeunes générations et les plus anciennes, même lorsque j'observe certains risques

—**Salome Chagelishvili**, *Women's Fund in Georgia*. Géorgie.

Certaines idées exposées remettent aussi en question les **divisions entre générations d'un point de vue politique anticapitaliste**.

Il me semble que le système parie sur une division stupide, excusez l'utilisation de ce mot, qui creuse l'écart entre générations (...) les nouvelles sont nouvelles, pour ainsi dire, et elles apportent toutes les idées créatives et les autres nous faisons partie de l'histoire. Ce n'est pas vrai ! C'est une histoire totalement patriarcale, néolibérale, capitaliste du jetable et de la consommation. Alors, aujourd'hui j'ai un nouveau produit et je le jette parce qu'il est mieux que celui d'avant, non ? Mais, en fait, les gens ne sont pas des produits, et l'histoire n'est pas un produit de consommation, et... Il faut en effet reconnaître ce que nous avons, et les jeunes aujourd'hui le peuvent et ont ces conditions, c'est très bien parce que d'autres trouvent la voie à suivre et c'est super qu'elles réussissent et qu'elles avancent, mais il faut que nous nous entendions.

—**Lucía Lagunes Huertas**. Mexique.

Enfin, beaucoup ont signalé que des espaces de **dialogue et de construction entre générations** sont possibles pour pouvoir apprendre les un·e·x·s des autres.

Je me rends compte que le mouvement avait d'une certaine façon interrompu le dialogue avec les générations les plus jeunes. Elles ne savaient tout simplement pas comment les aborder. Elles ne savaient tout simplement pas comment les impliquer et les faire participer. C'est à ce moment-là que j'ai tout laissé et que j'ai commencé à travailler avec des femmes jeunes, je faisais des performances artistiques et je les invitais à rejoindre les mouvements de protestation, les manifestations, se joindre aux personnes qui militent.

—**Zana Hoxha**, *Artpolis-Art and Community Center*, République du Kosovo.

PARLER DE LA PROTECTION

Dans notre enquête, nous avons voulu nous intéresser aux conceptions des personnes qui militent en matière de protection et de quelle manière elles établissent un lien, ou non, entre celle-ci et les soins. Plusieurs personnes avec lesquelles nous **nous sommes entretenues l'associent à une réponse face aux risques extérieurs.**

Quand vous êtes une personne qui milite au Cameroun, la protection est primordiale et elle implique pour moi d'éviter des situations qui peuvent vous mettre en danger et mettre les autres en danger. Nous devons éviter de nous exposer à des situations qui ne nous permettent pas de garantir complètement la sécurité, et surtout, penser aux mesures de sécurité, éviter de nous lancer précipitamment.

—**Renée Nwoes**, *Women in Front*. Cameroun.

La protection est souvent associée à des facteurs extérieurs au contexte, cependant, elle implique aussi une introspection, réfléchir **à ce qui peut arriver et à ce que nous pouvons faire pour prévenir les risques.**

Si l'on pose un regard extérieur sur soi, on reconnaît la situation dans laquelle on se trouve, on reconnaît les risques... Et la protection c'est l'étape qui suit cette observation, la possibilité d'intégrer des actions de prévention. « Si je continue comme ça, la conséquence sera négative. » Je peux alors intégrer certaines actions qui me poussent à transformer un peu cette situation

—**Amparo Peñaherrera Sandoval**, *Federación de Mujeres de Sucumbíos*. Équateur.

La protection est généralement associée à la sécurité physique, et en ce sens elle se distingue des soins qu'elle peut compléter.

***Je prends soin** de ma maison en la gardant propre, en la rangeant, en créant certaines conditions, en la rendant belle, en mettant des fleurs vivantes, un tas de choses. Mais je protège ma maison en installant une caméra de sécurité et une clôture*

—**Selene Yang** Paraguay.

D'autre part, certaines personnes qui militent considèrent que la protection va au-delà de la sécurité et l'associent au souci de la vie.

La protection ne consiste pas seulement à sauver des vies et à partager la sécurité, elle consiste aussi à assurer la dignité et les soins sur lesquels tout cela repose

—**Shawna Wakefield**, *Root.Rise.Pollinate!* États-Unis.

L'**interrelation entre soins et protection** est également devenue évidente, et des aspects tels que le **traumatisme générationnel** - contributions des activistes de la diaspora africaine et de la migration latino aux États-Unis - ont été cités, afin d'élargir la dimension des soins qui représente un enjeu en termes de besoin collectif et d'alternative anti-systémique.

Je pense que les soins et la protection sont inséparables. Voilà, c'est l'idée selon laquelle la sécurité est liée à l'autonomie corporelle ou à la compréhension de la manière dont nous prenons soin collectivement de nous-mêmes. Je reprends l'idée d'interdépendance (...) Ce dont nous avons besoin individuellement ou pour nos familles nous appartient clairement, mais c'est en relation avec le cosmos ou une cosmologie qui comprendraient tout ce dont nous avons besoin les unes des autres et avec les autres (...) Alors, nous ne pensons pas au traumatisme générationnel, j'entends qu'il faut agir sur les soins et la protection en tant que génération. S'il n'y avait pas de carte du monde, je préférerais une constellation de stratégies de soins et de protection qui nous soutiennent, qui protègent notre façon d'être, qui valorisent nos moyens de subsistance et qui nous permettent d'être connectées à nos souvenirs

—**Cara Page**. États-Unis.

D'autres personnes qui militent nous ont un peu parlé de leur parcours et comment, au cours de leur histoire, leur perception de la sécurité, de la protection et des soins a changé.

*Après le livre [le livre « **À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?** », dont elle est l'[autrice], je me suis vraiment intéressée à la sécurité, pas à l'autosoin. Je pense qu'après cela, j'ai commencé à m'exprimer de plus en plus à cette manière-là, parce que [les soins] sont une joie de vivre. Penser à la sécurité, c'est penser tout le temps aux intersections, à la défense, c'est épuisant. Les soins apportent beaucoup de vie, beaucoup de beauté, beaucoup de guérison... et la sécurité apporte toujours beaucoup d'anxiété*

—**Jelena Dordevic**, *Coletivo Feminista de Autocuidado e Cuidado entre Defensoras de Direitos Humanos*. Serbie / Brésil.

LES DÉFIS DU MILITANTISME AU QUOTIDIEN

Parler des soins dans le militantisme, **c'est aussi parler du militantisme au quotidien et de ce qu'il implique .**

Les personnes qui militent nous ont parlé du militantisme et **de la façon dont celui-ci transforme la relation avec la famille.** Pour beaucoup, le militantisme est synonyme d'instabilité économique et ces choix de vie ne bénéficient pas d'un soutien familial total.

L'une des premières choses que ma famille m'a manifestées c'est son soutien, mais aussi un peu de scepticisme. Ma sœur travaille dans une agence internationale et elle perçoit un salaire décent et régulier. Et, avec le militantisme, moi je pouvais juste joindre les deux bouts d'un mois sur l'autre et en fin de mois je n'avais pas de chèque et c'était un vrai fardeau

—Ikal Ang'elei, Kenya.

Le militantisme est un **choix de vie** qui entraîne des **répercussions sur leurs relations et leurs liens affectifs**, par exemple avec leur partenaire. À cet égard, certaines personnes ont parlé des défis auxquels elles ont été confrontées et des décisions qu'elles ont dû prendre lorsque ce choix n'est pas partagé ou soutenu.

J'ai rompu avec mon fiancé à cause de mes convictions politiques et de mon militantisme. Il n'était pas prêt à épouser quelqu'un qui avait des relations tendues ou difficiles avec l'État et que l'État pouvait arrêter ou citer à comparaître, ou quelqu'un qui pourrait recevoir un appel la nuit d'une victime de violence qu'il faudrait aller aider. Je ne le vois pas comme un sacrifice, je le vois comme un devoir, c'est mon devoir

—FC. Tunisie.

D'autres personnes qui militent réfléchissent aux conséquences en termes de temps et d'argent, par exemple si elles décident d'avoir des enfants ou d'avoir à leur charge d'autres personnes qui dépendent d'elles, car beaucoup d'entre elles ont des activités militantes qui prennent beaucoup de temps et des ressources financières limitées.

Elle m'a demandé si j'avais l'intention de fonder une famille. Et je lui ai répondu que oui, que je prévoyais d'avoir deux enfants, parce que je n'aurais pas les moyens économiques d'en avoir plus. Et après elle a dit : « Et ton militantisme ? ». Et puis mon partenaire est intervenu et a dit : « Ce ne sera pas un problème. Nous allons partager », a-t-il déclaré. « C'est moi qui vais m'occuper des tâches ménagères et c'est elle qui ira travailler. » Et nous avons ri. Alors, j'ai dit : « Non, ce n'est pas un problème, de toute façon nos enfants seront dans le militantisme »

—**Anonyme.** Philippines.

Le militantisme au quotidien peut devenir une **activité exigeante**, avec beaucoup de déplacements et d'événements, sans pouvoir consacrer de temps à la famille, **mais il peut prendre d'autres formes si l'on y intègre des pratiques bienveillantes**. L'une des militantes, qui a cinq filles, a raconté la façon dont sa vie quotidienne a changé lorsqu'elle a commencé à accorder de l'importance aux soins.

J'ai appris des choses sur la proposition du Fonds d'Action Urgente, sur le militantisme durable, sur l'autosoin (...) et la vérité est que je suis reconnaissante à la vie et à elles, car sinon, je ne serais pas en train de raconter cette histoire en ce moment (...). Entamer un processus de guérison, de soins, de protection de moi-même, de mes filles et, surtout, de mes collègues au sein de mon organisation, parce que cela nous a aussi aidées à réfléchir, parce que nous étions épuisées en tant que femmes et en tant que mères, et mères pour beaucoup de monde (...) Je passe plus de temps avec elles, elles vont maintenant à l'école normalement, et elles y vont comme des filles normales, disent-elles, parce qu'elles vont à l'école tous les jours. Mais pas avant, parce qu'avant j'allais et je voyageais, parce que partout où j'allais je les emmenais toujours avec moi, parce que c'était un militantisme féministe (...) vous savez que ce que vous voulez c'est que les filles grandissent dans une transformation qui mène à une vie différente, qu'elles n'aient pas à vivre les choses que vous avez vécues et qu'elles aient à leur disposition des outils que nous n'avons pas eus pour vivre. C'est donc très différent parce que, par exemple, maintenant je suis présente, je les vois au théâtre, à la danse, je les accompagne à l'école, j'assiste à des activités auxquelles avant, parce que j'étais en réunion et occupée, je n'assistais pas.

—**Yelis Vegonza.** Venezuela).

En ce qui concerne **l'utilisation des technologies de l'information et de la communication**, une militante brésilienne nous a expliqué qu'il lui

était difficile de se déconnecter des préoccupations relatives à la sécurité des autres, ce qui l'amène à être tout le temps connectée.

Il y a une injonction à l'urgence dans l'électronique, donc où que j'aille, quoi que je fasse, même si je me repose, j'ai le sentiment de devoir être connectée tout le temps, parce qu'ainsi, s'il arrive quelque chose, je le saurai et je pourrai agir. Cette sensation de l'actualisation. Le sens de l'urgence fait partie de la vie, alors la tête, elle... D'un côté je me sens tranquille quand je sais que les personnes sont bien protégées physiquement. D'un autre côté, la tête, elle, fonctionne H24, 7 jours sur 7, elle pense et elle se tient prête. Je crois que cette question de l'urgence, se tenir tout le temps prête au cas où quelque chose arrive, qu'il s'agisse de quelque chose de positif ou de négatif, c'est être prête à agir et à obtenir de l'aide d'une manière ou d'une autre. Alors, j'ai toujours des milliers de choses dans la tête.

—**Lana Souza**, *Coletivo Papo Reto*. Brésil.

Les histoires que nous entendons, les personnes et les communautés avec lesquelles nous travaillons, le fait d'être **en contact avec la violence et l'injustice peuvent nous amener à un moment de crise et cela peut constituer un risque pour notre santé.**



La semaine dernière j'ai fait une crise d'anxiété et d'angoisse, et ce n'est pas passé. J'ai pleuré six jours de suite, je ne dormais pas, je ne mangeais pas, je ne pouvais pas respirer. Ça a vraiment été difficile, très difficile. Et ce n'est que maintenant que je respire un peu.

—Anonyme.

Dans cet esprit, une journaliste indépendante qui travaille pour les droits des femmes et la justice, et qui dirige une organisation féministe dont le slogan est : « Si nous ne racontons pas nos histoires, qui le fera ? » cherche, grâce à la communication, à amplifier les voix des femmes et des groupes minoritaires au Cameroun. Voici ce qu'elle nous a dit à ce sujet :

À un moment donné, je me rappelle que j'ai fait un grave burnout, parce que j'écoutais continuellement les récits de femmes qui avaient été violées (...) Et, vers novembre 2016, je me rappelle que je voyageais à ce moment-là et on a dû m'amener à l'hôpital. Les médecins m'ont examinée, ils m'ont fait tout un tas de choses, et ils m'ont dit que j'étais dans un état extrême d'épuisement et que j'étais en train de faire un burnout. Ils m'ont recommandé de ne pas travailler sur les cas impliquant des incidents traumatisants pendant au moins trois mois (...) J'ai trop pris sur moi et j'ai dû me reposer un temps. Je n'ai pas couvert ces cas, j'ai pris mes médicaments et j'ai découvert l'autosoin parce que j'ai commencé à m'informer sur le sujet et sur les façons de me protéger, surtout du public, et comment me maintenir en bonne santé en tant que militante quand je suis amenée à écouter certaines choses et quand je dois écrire dessus et quand je me bats pour la justice. Parfois, on ne se rend pas compte que cette activité constitue un risque pour notre santé, mais en 2016, cet incident a été un moment charnière pour moi.

—Comfort Mussa, Sisterspeak237, Cameroun.

De la même manière, nous avons entendu des appels à reconnaître l'importance de la **stabilité émotionnelle** au sein de contextes changeants.

La politique est instable ; elle est dynamique et elle change beaucoup. Mon état psychologique dépend du contexte politique et du milieu. C'est pour cela que je souhaite que mon état psychologique dépende de quelque chose de plus stable que la politique

—Samar Tilili. Tunisie.

Un autre défi dont il a été fait état est que lorsqu'il est question des réflexions et des pratiques de soins, les personnes qui militent ne sont pas exemptes de **se sentir coupables**, puisqu'elles ont l'idée qu'il faut s'occuper de tout, ce qui augmente aussi leur frustration.

Il y a des choses qui nous affectent beaucoup, il y a des choses qui nous inquiètent et qui font que nous nous sentons coupables de notre impossibilité à trouver une solution immédiate à certaines choses, vous voyez ?

—**Miluska Luzquiños**, *Trans Organización Feminista por los DDHH de las personas Trans*. Pérou.

On nous a également parlé **de la fatigue et de problèmes liés à l'oubli de soi**.

Aujourd'hui je suis vraiment fatiguée. Mais quand je pense à toutes nos réussites, tous les changements qui se produisent dans la vie des familles et des femmes, ma fatigue disparaît. Mais je dois dire que je suis fatiguée, je suis tout le temps malade, parfois même quand je participe à certaines activités, on voit que je suis un peu malade. Il y a eu des moments dans ma vie où j'ai vraiment oublié de prendre soin de moi. Je me suis oubliée parce que je ne pensais pas à moi et je me suis mis dans la tête que j'étais la seule qui pourrait prendre soin de mes sœurs. C'est alors que j'ai oublié ma santé, ma personne et bien d'autres choses encore. J'ai arrêté de penser à moi, je ne pensais qu'à ça.

—**Djingarey Ibrahim Maiga**, *Femmes et Droits Humains*. Mali.

Sur **la tristesse, la dépression et l'épuisement**.

Il y a des moments où je me suis sentie mal, où je manquais de motivation pour continuer à faire mon travail. Et je me souviens de moments où j'étais tellement épuisée que tout me déprimait y compris les gens qui m'entouraient, et je suis arrivée à un point où je ne pouvais plus rien faire parce que j'étais vraiment épuisée.

—**Anonyme**.

Sur le stress et la réémergence de la douleur des expériences vécues

Plus le temps passe, plus je me sens stressée. De la paranoïa, surtout due au profilage numérique auquel le gouvernement égyptien se livre.

Lorsque j'envoyais des courriels, je vérifiais l'adresse neuf, sept fois et je me sentais paranoïaque et anxieuse lorsque je les envoyais parce que j'avais peur de les envoyer à la mauvaise personne. Tout cela inclut des cauchemars de prison, de violence, des événements de l'époque de la révolution... mon subconscient s'embrouille. Ce n'est pas facile de passer par un processus de guérison après toutes ces années.

—**Amal Elmohandes.** Égypte.

La **peur et la méfiance.**

Oh oui, nous avons très peur (...), mais aussi pour les femmes qui vivent avec vous, pour les gens chez nous, notre famille et ainsi de suite. Alors cette peur est toujours présente la nuit, elle vous empêche de dormir

—**Shamima Ali.** Fidji.



Comment se saisir de tous ces ressentis ?

Comment se permettre de les vivre et leur donner une place ?

Et vous, comment faites-vous ?

QU'EST-CE QUI ENTRETIENT LE MILITANTISME ? : « JE NE PEUX PAS LAISSER CETTE PEUR ME TERRIFIER »

Très souvent, la frustration, la tristesse et les larmes se sont invitées dans la conversation. Malgré tout, quand on leur demandait de nous parler des bons moments, les yeux de ces personnes militantes se mettaient à briller, et c'est le rire qui prenait le dessus, et puis, après un moment de silence, les histoires pleines d'espoir revenaient. Parlons maintenant des motivations et des joies, ces aspects qui permettent aux militantismes d'exister malgré tout.

Il faut d'abord **reconnaitre la peur, mais ne pas la laisser vous paralyser.**

Les sentiments restent des sentiments humains : il y a des moments où nous nous sentons faibles, où nous nous sentons seules, mais j'aime ce que je ressens lorsque j'ai peur. Par exemple, lorsque j'ai peur, je me dis : « oui, j'ai peur, mais si j'abandonne, je retomberai dans la même tristesse qu'avant de commencer ce combat et je n'aurais alors rien accompli. Tous mes efforts, toutes ces arrestations, toutes ces intimidations... tout cela aurait été vain ». Je n'ai pas d'autre choix que de continuer et cela me donne de la force, me console. Je me dis que l'amour que j'ai pour mon pays, l'amour que j'ai pour ma société est plus fort que cette peur et donc je ne peux pas laisser cette peur me terrifier

—**Grace Kabera AMANI**, *LUCHA*, République démocratique du Congo.

On **se rappelle les satisfactions et on réaffirme son militantisme.**

Être militante est ce qu'il y a de plus gratifiant. C'est difficile, surtout en Chine en ce moment... trop difficile maintenant... Mais rien n'est comparable à l'excitation et à la satisfaction d'être militante. Donc, je ne regrette pas du tout. J'ai juste besoin de survivre et d'entretenir mon militantisme et de continuer à être une militante active

—**Jing Xiong**, *Feminist Voices*. Chine).

Se trouver des complices...

Ce que j'ai dit c'est que les choses positives qui ont fonctionné pour moi, ce sont les moments heureux que j'ai reçus. Maintenant, le fait qu'en Ouganda nous ayons des féministes qui sont très actives, et qu'ensemble elles puissent dénoncer certaines violations des droits humains à l'encontre des défenseuses des droits de la femme... vous ressentez un sentiment de fraternité. Donc pour moi, les moments les plus heureux que j'ai vécus se sont passés aux côtés de féministes proches en Ouganda

—**Brenda Kugonza**, *Women Human Rights Defenders Network*.
Ouganda.

Les **mobilisations dans les rues**, les nombreuses bannières qui s'unissent dans le monde entier aux dates des revendications des mouvements féministes, avec à chaque fois de nouvelles personnes qui viennent poursuivre la résistance.



Personne qui mène l'entretien : Pouvez-vous nous parler d'un événement, d'une occasion ou d'une conversation qui vous a rendue heureuse et épanouie en tant que militante ?

Personne interrogée : Je pense que ce serait la Journée internationale de la femme. C'était une manifestation publique. Nous sommes descendues dans la rue, avons défilé et avons exigé des espaces sûrs pour les femmes dans les lieux publics. Et ça m'a permis de me sentir plus autonome. Et ça m'a donné un but, dans le sens où j'ai vu que beaucoup d'autres personnes rejoignent le mouvement et portent le flambeau. Cela me donne un sentiment d'appartenance au sein d'une organisation dont les membres sont également prêt·e·x·s à faire avancer le mouvement. Donc ça fait du bien de voir que de plus en plus de femmes font ce travail et deviennent féministes

—Jasmine Kaur. Fidji.

La **joie quand les mobilisations aboutissent aux résultats escomptés.**

En novembre 2016, nous avons organisé une veille de douze jours et nous avons bloqué le détroit de Bala, où ils veulent construire le mégabarrage hydroélectrique Chepete - El Bala, et nous l'avons bloqué, nous avons mis des barbelés (...) puis nous n'avons laissé passer aucun bateau de la société SERVICONs, sous-traitée par GEODATA, qui réalisait des études, et après 12 jours, ils ont décidé de partir, et ce moment a été un moment de grande joie, car nous avons réussi à arrêter la continuité, du moins à le sentir à ce moment-là, car nous n'étions pas d'accord avec ce mégaprojet qui allait affecter nos vies. Alors, voir (...) que le sacrifice des personnes qui veillaient a produit ce moment de joie, de sentir que l'on avait remporté une petite victoire pour la défense de la vie.

—Ruth Alipaz Cuqui - femme indigène Uchupiamona de Bolivie.
Défenseuse des droits indigènes, des droits humains et de la nature. Membre du regroupement des communautés autochtones des rivières Beni, Tuichi et Quiquibey et coordinatrice générale de CONTIOCAP en Bolivie.

La **satisfaction lorsque l'on progresse ou** que des lois discriminatoires sont stoppées.

Dès le début, quand je suis arrivée [sur mon lieu de travail], on a lutté contre la proposition de loi sur la « propagande gay » au Kirghizistan, qu'ils ont copiée de la Russie et présentée au parlement en 2014. C'est avec cela, avec la lutte contre ce projet de loi, que je suis entré·e·x dans le monde du militantisme et ma satisfaction c'est que le projet de loi a été

arrêté après la deuxième lecture au Parlement. Jusqu'à récemment elle était bloquée et ça n'a pas bougé. Ça a été une véritable réussite, car cela nous a donné l'impression qu'il est possible d'arrêter quelque chose dont on ne veut pas et qui viole l'égalité ou discrimine.

—Aizhan Kadralieva. Kirghizistan.

C'est beau, tu sais ? Je pleure, je suis une personne émotive. Quand ils ont libéré [les militants que j'ai défendus en tant qu'avocate] de prison, j'étais très heureuse, mais ce sont aussi tous des hommes et je ne peux pas les embrasser à cause de la société qui est conservatrice. Je ne sais pas comment gérer cette situation, car je viens d'un milieu très ouvert et je les regarde et je pense : « Est-ce qu'on va vraiment juste se serrer la main... après tout ça ? » Mais ça en vaut la peine. Juste pour voir leurs familles heureuses et eux ils sont heureux aussi (...) C'est rare qu'ils soient libérés, mais quand ça arrive, je suis la personne la plus heureuse du monde. Et, d'ailleurs, j'emmène toute ma famille avec moi. Je me dis : « Ma mère va être très émue de voir sortir cet homme aujourd'hui »

—Anonyme.

La récompense lorsque le travail effectué est reconnu et qu'il produit un changement chez les gens.

Percevoir aussi que le travail que je fais est bien reçu et (...) ça peut aider à construire des choses, ça m'aide aussi. Quand il est reconnu. Quand tu vois que ton travail est reconnu, cela te donne aussi de la force

—Fershira. Brésil).

Cette reconnaissance est cruciale et elle nous permet à notre tour d'exprimer notre gratitude.

Le moment le plus heureux, je pense, c'est quand les gens disent merci. Pour moi, c'est suffisant, et cela me rend heureuse.

—Anonyme.

La gratitude est vraiment importante et nous encourage à continuer : **Comment pouvons-nous aller dans ce sens, comment pouvons-nous reconnaître le travail des autres ?** Se remercier, s'embrasser, célébrer les réussites, se souvenir des moments qui nous ont donné du baume à l'âme et ouvrir la porte à d'autres moments qui nous apporteront joie et bonheur.

PARLER AVEC SOI

Il est parfois difficile de nous accorder du temps et de l'espace pour ressentir les choses, pour exprimer nos émotions, pour écouter et exprimer ce que notre corps et notre cœur ressentent.



Est-ce difficile pour vous ?

Pensez-vous que c'est encore difficile pour nous en tant que mouvement ?

Voici l'une des premières questions que nous avons posées lors de nos entretiens : **« Comment vous sentez-vous actuellement en ce qui concerne votre militantisme de tous les jours en ce qui concerne votre corps, votre esprit et vos émotions ? ».**

On nous a répondu **des choses très différentes**. On pouvait sentir de la tristesse, de la fatigue, et plusieurs émotions à la fois envahir l'atmosphère. Voici quelques réponses qui vous rappelleront notre humanité, et n'oubliez pas qu'il est possible que quelqu'un se sente comme cela en ce moment.

Je ne vais pas bien, je veux dire, à plusieurs niveaux... Il y a tellement de tristesse, il y a trop d'échecs et tellement de frustration. Rien ne change et le système contre lequel nous nous battons a remporté la manche. Et tout le monde applaudit.

—Anonyme.

Cependant, **même dans la lassitude il y a de la persévérance**.

En ce moment, mon cœur est heureux ; mon corps est un peu fatigué, l'ambiance est toxique, mais mon esprit reste concentré. Il persévère dans les objectifs que je me suis fixés, le changement que je recherche. Mon esprit sait que je travaille pour le changement

—Naomi Tulay-Solanke. Libéria.

L'**équilibre et la reconnaissance du changement** sont également présents.

Eh bien, aujourd'hui, heureusement avec cette opportunité que je me suis donnée de prendre soin de moi, je me sens bien. Je me sens calme, je suis

consciente du risque que je cours, je fais des efforts pour que [ce risque] ne devienne pas un obstacle à la vie que je veux vivre et que je m'évertue à défendre, pour profiter de cette vie pour laquelle je me bats

—**Danelly Estupiñán Valencia**, Colombie.

Bien sûr, **les émotions s'entremêlent, car le fait de ressentir les choses n'est souvent pas univoque ou linéaire, il dépend du contexte et du moment** où l'on répond à la question. C'est l'occasion de regarder à l'intérieur de chacun·e·x d'entre nous ou de nous regarder collectivement et de retrouver notre force.

Plus de dix ans après le livre **À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?**, les récits des personnes qui militent révèlent qu'il est toujours difficile de parler de soi et de parler pour soi, de penser, de ressentir et d'extérioriser la question que l'on devrait s'adresser à soi-même : comment je vais ? Souvent, nous ne trouvons pas le temps et le moment pour en parler, ou nous ne nous ouvrons pas à cette possibilité. Toutefois, les choses changent, et cela suscite de l'espoir chez les personnes avec qui nous nous sommes entretenues.

Merci pour cette question ! Honnêtement, j'essaie toujours d'encourager les femmes à parler de leurs expériences, mais il s'avère que lorsqu'il s'agit de parler de la mienne, il me reste encore beaucoup à faire, parce qu'il m'est toujours plus facile de parler de mes activités que de répondre à la question qui m'est adressée personnellement : « comment je vais ? ». Je pense qu'en ce moment je sens qu'il se passe beaucoup de choses autour de moi. Je me sens à la fois pessimiste et optimiste. Du côté optimiste, je dirais que le mouvement féministe se consolide ; je vois beaucoup de nouveaux visages et j'ai aussi le privilège de rencontrer des militantes du monde entier, donc je sens que j'ai les moyens de mener ce combat et je ne me sens pas seule. Je sais que le travail que nous faisons a du sens. C'est quelque chose qui transforme la société. C'est vraiment quelque chose qui donne envie de continuer. C'est quelque chose qui me fait avancer.

—**Salome Chagelishvili**, Fonds des femmes géorgiennes. Géorgie

INVITATION

Un moment à soi

Il est parfois difficile de répondre à la question « Comment allez-vous ? ». Nous vous invitons donc à vous la poser, à avoir une conversation avec vous-même, à exprimer ce que vous ressentez ici et maintenant, et à faire ressortir ce qui est en vous.

Pour cela, de nombreuses méthodes sont à votre disposition : vous pouvez écrire une lettre adressée à vous-même, créer un message ou un collage, dessiner, danser, ou méditer sur votre état d'esprit. Considérez cette activité comme un acte d'amour-propre qui peut être profondément libérateur.

Partager les Pratiques

Que faites-vous quand vous ressentez de la fatigue ?

**Vous souvenez-vous avoir fait quelque chose
aujourd'hui pour prendre soin de vous ?**





Nous avons déjà passé en revue les contextes et les risques auxquels les mouvements sont confrontés, le pouvoir transformateur des féminismes et la force des activismes. Nous avons également parcouru les différentes réflexions sur les soins et la protection. Nous vous invitons maintenant à explorer les questions suivantes : **Comment les soins se manifestent-ils, comment les personnes qui militent partout dans le monde vivent-elles les soins au quotidien, quelles sont les pratiques de soin et de protection en place chez des personnes qui militent féministes, femmes, trans* et non-binaires ?**

La façon dont de nombreuses personnes qui militent nous ont parlé des soins passe justement par l'évocation de pratiques ou d'actions quotidiennes qui leur procurent bien-être, plaisir ou protection. Ces actions émergent de leurs contextes et expériences spécifiques, elles ne sont donc pas linéaires ou formulées.

Comme pour la protection, pour les soins, les personnes qui militent identifient **des pratiques qui sont décidées individuellement et d'autres qui sont décidées collectivement.**

*Pour moi, les soins ne consistent pas à (...) dresser une liste [de pratiques concrètes], mais à comprendre que l'on a besoin de certaines choses, et que l'on peut disposer d'outils permettant de répondre à ces besoins d'une manière ou d'une autre. Donc pour moi, le premier exercice est d'essayer d'être attentive à ce dont j'ai besoin, d'accord ? (...) J'ai ma petite phrase à moi : « **Je m'écoute et je m'obéis** »*

—**Diana Pulido.** Colombie.

Quelque chose vous a-t-il aidé dans les moments où vous vous êtes senti·e·x dans une situation d'insécurité, mis·e·x au défi, négligé·e·x dans votre militantisme ? Quels sont les motivations et les défis qui vous permettent de continuer à suivre ces pratiques qui constituent pour vous un soutien ? Certaines de vos pratiques ont-elles un lien avec la spiritualité ? Voilà quelques-unes des questions que nous avons posées aux personnes qui militent pour lancer la conversation.

Les réflexions partagées ici montrent que les pratiques sont liées à l'identité et au contexte, mais aussi aux expériences de vie. Elles laissent entrevoir les multiples conceptions des soins et de la protection qui émanent de ces pratiques, et nous montrent que ces éléments apparaissent imbriqués dans les actions des personnes qui militent au quotidien et dans la manière qu'elles ont de les nommer. Ceci, à son tour, révèle la manière dont les

pratiques et les conceptions sont liées, puisque nommer les soins et la protection n'est pas un exercice intellectuel ou strictement rationnel, mais relève plutôt d'une expérience **incarnée**.

Plusieurs personnes qui militent interrogées ont évoqué la manière dont elles réagissent **aux risques auxquels elles sont confrontées, et la possibilité de prévenir les situations qui peuvent leur nuire**. En ce sens, les personnes qui militent ont évoqué, comme pratiques de soins et de protection, des mesures spécifiques qu'elles appliquent au quotidien.

J'ai mémorisé les numéros de téléphone des personnes à qui je peux parler de ma situation. Lorsque je demande à un militaire ou à un policier son numéro, il est surpris, du genre : « Pourquoi avez-vous besoin de mon nom ? ». Ce genre de choses qui peuvent vous permettre d'obtenir plus d'informations peut dissuader la police d'abuser de vous, car ils savent que vous cherchez un nom afin de pouvoir tenir quelqu'un pour responsable.

—**Anonyme**. Philippines.

D'une région à l'autre, différentes personnes qui militent ont affirmé l'importance de l'amitié et de la famille. Elles nouent de grandes amitiés qui forment des réseaux d'affection et de soutien.

Avec mes amies je fais le plein d'énergie positive. Je ne peux plus tolérer la négativité dans ma vie. J'ai de grandes amies. Je peux m'appuyer sur elles. Nos idéologies s'alignent

—**Anonyme**.

Certain·e·x·s disposent d'un **réseau de soutien qui leur donne la confiance nécessaire** pour s'exprimer lorsque l'agitation de la vie quotidienne les envahit ; ces réseaux sont essentiels pour poursuivre leurs activités. Ces réseaux peuvent être constitués d'autres personnes qui militent, d'allié·e·x·s ou même de la famille et des amis.

Lorsque je me sens stressée, épuisée émotionnellement, au bout du rouleau, ou lorsque j'ai l'impression de devenir folle, etc., je sais que ce n'est pas nécessairement la meilleure des habitudes, mais j'ai un réseau de soutien composé d'amies avec qui je vis. Ou alors il y a mon mari, je peux tout simplement parler avec lui.

—**Anonyme**. Philippines.

Parfois, **socialiser, faire des activités de groupe** avec sa famille, des collègues ou des ami·e·x·s est une pratique qui redonne de la joie et permet aux activités militantes de tenir bon. Certaines personnes qui militent n'hésitent pas à qualifier cette pratique de cellule de soutien.

Dans mon cas, la vérité est que ma cellule de soutien c'est ma famille, mes sœurs qui sont super importantes, c'est de passer du temps avec elles. Prendre un repas en famille, rire, chanter, danser est super thérapeutique pour moi.

—**Lucía Lagunes Huertas**, Mexique.

D'autres incluent **ami·e·s et compagnon·ne·s d'autres espèces**.

Traîner avec... mon chat.

—**Loan Tran**, USA.

Mon chien fait aussi partie de mes soins personnels, nous passons donc du temps ensemble... nous nous amusons. Je dis qu'il n'y a pas d'amour plus inconditionnel que celui des chien·ne·s, les êtres sensibles que vous avez à vos côtés, parce que oui, j'aime beaucoup ça aussi

—**Amparo Peñaherrera Sandoval**, Fédération des femmes de Sucumbíos. Équateur.

D'autres **actions quotidiennes liées aux soins** sont directement liées au bien-être physique, qui à son tour a un impact sur la dimension émotionnelle, mentale et spirituelle. Par exemple, **bien dormir**.

L'autre stratégie à laquelle j'ai recours, c'est tout simplement de bien dormir, parce que quand j'ai commencé, je ne dormais que trois ou quatre heures grand maximum (...) [Je pensais] qu'ainsi je réussirais à faire plus de choses. J'étais en ligne, j'écrivais plus à l'époque. Mais ensuite j'ai réalisé qu'en fin de compte, je ne pouvais pas être aussi productive que je le voulais. Alors je dors plus aujourd'hui... c'est ma deuxième stratégie, parce que j'aime la fraîcheur du matin quand on est tous les deux, le monde et moi, avant que les gens ne se réveillent et [ça] m'aide

—**Ikal Ang'elei**, Kenya.

Prendre **le temps de manger et de s'hydrater**.

J'ai un peu de mal avec la discipline, surtout vu la vie que je mène, mais je peux vous dire que certaines choses me font du bien quand je les fais, comme le yoga, la natation, la course à pied, être proche de la nature. Pour moi, c'est important de bien dormir ; avoir le temps, se réveiller et boire un café ; prendre un moment pour moi, boire de l'eau et bien manger. Quand je suis dans un état vraiment « trash », je me cantonne aux sucres lents, ma peau change, je change, mon humeur change, mon intestin change, c'est comme ça que ça fonctionne

—Anonyme.

Faire de **l'exercice physique.**

Tous les jours, je m'impose de trouver le temps de faire de l'exercice, de courir

—Matcha Phorn-in. Thaïlande.

Pour être en mesure d'écouter et de s'occuper de ce dont chaque personne a besoin, de leur réserver des créneaux et d'avoir des temps de repos et de soins personnels, il est très important - nous ont dit les personnes qui militent - de connaître nos propres limites et de les fixer lorsque nous sommes dans des situations exigeantes. Cet aspect des choses est crucial, en particulier lorsque les circonstances où les attentes, tant les nôtres que celles de celle-eux-x-s qui nous entourent, sont élevées quant à notre capacité de réaction. Ces limites sont nécessaires pour éviter que les soins soient vécus comme une obligation ou un sacrifice.

J'ai constaté que, par exemple, apprendre à dire « non » m'aide beaucoup

—Millaray Garrido. Chili.

S'arrêter au bon moment peut être préventif, cela aide à continuer et à tenir bon. **S'arrêter, se reposer, se fixer des limites et être en cohérence avec cela, c'est un processus d'apprentissage.** Par exemple, trouver un moment pour se détendre lorsque vous vous sentez sous pression ou respecter les jours de repos.

J'ai compris que si je n'arrête pas maintenant, si je ne m'écoute pas et ne comprends pas mes limites, je vais m'épuiser. C'est aussi une conversation intéressante que j'ai avec moi-même. D'un côté, je comprends que je ne veux pas m'épuiser. D'un autre côté, ma motivation à ne pas m'épuiser est alimentée par le fait d'être en lien

avec d'autres personnes qui militent. Si je ne m'épuise pas, je peux rester plus longtemps, je peux travailler davantage

—Salome Chagelishvili. *Fonds des femmes de Géorgie, Géorgie.*

Pour la première fois, j'essaie de consacrer plus de temps et d'attention à la personne que j'aime, et de faire la part des choses entre mon travail et le militantisme et ma vie personnelle. Avant, j'étais totalement impliquée dans le militantisme et aucun autre aspect de ma vie n'avait d'importance. Mais aujourd'hui, j'essaie d'accorder un peu de mon temps à la personne que j'aime, à moi-même, prendre du temps pour faire du yoga, pour écrire sur mes sentiments si je sens que je dois les écrire. Je cuisine aussi beaucoup et j'essaie beaucoup de nouvelles recettes.

—Aizhan Kadrallieva. Kirghizistan.

Parfois, quand j'ai l'impression d'être vraiment débordée, je vais quelque part seule pour écouter de la musique et prendre une bière.

—Credo Ahodi. Bénin.



De la même manière, les personnes qui militent ont, de manière récurrente, cité comme pratique de faire des **choses qui permettent une mise à distance momentanée du militantisme.**

Oui, justement, si je veux pouvoir continuer à avoir des activités militantes, il faut toujours que j'essaie de faire des choses en dehors du militantisme. Quelque chose que j'aime. Ou aller à... je ne sais pas, un atelier d'écriture ou aller à un cours de danse et même à un moment donné suivre une thérapie... ce sont des choses qui permettent au militantisme de durer.

—**María Pierna Sabei - Pipi.** Argentine.

Mais aussi penser à autre chose, **permettre à l'esprit de prendre du recul face aux problèmes ou aux situations difficiles.**

Je sors et je passe du temps avec mes ami·e·x·s. Je sors pour voir des films bollywoodiens complètement fous et idiots et je ris des choses les plus charmantes. J'ai arrêté de regarder des films déprimants ou de parler de mon travail. Je pense que je n'ai pas besoin de déprimer davantage. Je pense que ne pas avoir envie de voir des histoires horribles c'est aussi une façon de prendre soin de moi.

—**Pramada Menon.** Inde.

Il y a quelque chose de réconfortant à regarder des séries idiotes. Parfois, je me dis : « J'ai juste besoin de deux neurones ». Et je n'ai pas besoin de plus que ça. Je ne veux pas trop y penser. En fait, je ne veux pas penser du tout.

—**Anonyme.**

L'idée de se reposer **du virtuel** s'est invitée dans certaines conversations : éteindre le téléphone portable ou les notifications ou changer les habitudes d'utilisation des réseaux sociaux. En plus d'identifier les risques propres à l'espace virtuel, les personnes qui militent ont souhaité aborder les façons dont on peut prendre soin de soi dans cette configuration.

*Cette partie de l'autosoin, je pense, consiste à comprendre que **cette extension de nos données numériques fait aussi partie de nous.** Prendre soin de soi c'est donc aussi s'occuper de ses mots de passe, s'occuper de soi et se poser la question de la plateforme où l'on publie, ou qui on accepte comme amis sur les réseaux sociaux (...) Parfois, il semble que le numérique ne soit pas un problème, « il ne va*

pas avoir d'influence sur moi, il ne me fera pas de mal physiquement, alors je fais ce que je veux ». Mais non, les impacts que nous observons dans ce domaine sont très éloquentes.

—**Fershira.** Brésil.

Cependant, il faut reconnaître que parfois **on n'apprend à s'arrêter qu'après une crise** ou après des périodes d'épuisement.

J'avais trois groupes, je travaillais comme une folle, j'avais cette relation, donc je n'avais de temps pour rien d'autre, comme pour moi. Je ne savais pas ce qui me faisait mal, ce qui ne me faisait pas mal, si j'étais triste (...) je fuyais vraiment mes problèmes personnels à un niveau très élevé, et je n'en étais pas très consciente (...) [J'en ai parlé à un ami] Et je m'en suis rendu compte ! C'est une vraie limite, ce n'est pas normal (...) C'est là que j'ai demandé un rendez-vous chez la thérapeute [en reiki]. J'ai eu une première séance au cours de laquelle j'ai conclu que je devais laisser beaucoup de choses derrière moi, j'ai alors pensé « il faut que je quitte la maison (...) je dois m'arrêter »

—**Diana Pulido.** Colombie.

Ces derniers mois, je me suis davantage reposée par rapport aux années précédentes qui étaient épuisantes. Cette année, j'ai constaté que je prenais plus de pauses. Je suis rentrée chez moi en février, en mars et en juin... c'est beaucoup. Les années précédentes, je ne rentrais chez moi que pour Noël (...) Mais cette année, je ne sais pas trop ce qui a produit ce changement. Peut-être que je fais une pause ou que je prends l'initiative de faire des pauses. Je pense que je me sens plus calme maintenant, beaucoup plus... Je peux mieux respirer maintenant. Mon humeur s'est améliorée. J'ai plus d'initiative. Je suis plus heureuse

—**Anonyme.** Philippines.

En plus de ces moments, **d'autres possibilités d'aide s'offrent à nous.**

Je travaille toujours, mais mon corps a plusieurs maladies. Tout est lié au stress, je le sais. Je me sens particulièrement mal ces jours-ci. Il se passe beaucoup de choses. J'ai même pensé au suicide. Mais je médite et cette pratique m'a aidée

—**Renu Adhikari,** militante de l'Alliance nationale des femmes défenseuses des droits humains. Népal.

Cependant, dans de nombreux contextes, le maintien de ces pratiques devient un défi permanent.

Concernant l'autosoin dans le contexte de nos pays, surtout dans mon pays, qui est un pays difficile et nous traversons des conflits intracommunautaires causés par des groupes armés (...) La protection est un peu... bon... j'essaie de fournir un effort, c'est la seule solution. Par exemple, en ce moment, la situation s'aggrave au Congo. Nous devons nous en aller, aller dans un endroit calme, prendre des vacances. Nous n'avons pas les moyens de payer les vacances, par exemple, et puis nous ne pouvons pas quitter la région... tout cela est un problème.

—**Gegê Katana**, République démocratique du Congo.

Il y a aussi les personnes pour qui aller bien est un défi quotidien, et iels nous rappellent que les défis font partie de la vie et nous mobilisent.

Nous considérons toujours notre bien-être comme un défi. Je crois aussi que ma vie n'est pas l'absence de tout défi, ce que j'ai dû apprendre, car chaque fois que vous avez un défi, professionnel ou personnel, c'est un risque ou un défi pour votre bien-être, mais maintenant [j'ai] la capacité de faire face à ces défis sans m'effondrer

—**Yah Parwon**, Libéria.

Dans nos conversations, nous nous sommes entretenu·e·x·s des choses qui peuvent être créées à partir de rien, et cela a suscité beaucoup de joie. Avoir une idée et la matérialiser, créer avec ses mains, avec son corps, transformer des matériaux, apprendre de nouvelles techniques et technologies ou simplement apprécier et inviter la créativité, l'ingéniosité et l'art dans sa vie quotidienne.

CÉLÉBRONS L'ART DANS NOS VIES !

J'aime tout ce qui a trait au processus de création et je sais que cela me guérit, que cela me nourrit. Donc, personnellement, les moments que je consacre à prendre soin de moi sont liés à des choses que je crée. J'ai découvert que j'aime coudre, j'adore ça !

—**Amparo Peñaherrera Sandoval**, Fédération des femmes de Sucumbíos. Équateur.

Se découvrir en créant

Par exemple, les coloriations, les ateliers d'argile, qui sont... comme une méditation active. Vous n'avez pas besoin de respirer comme ceci ou comme cela... Parfois, le simple fait de faire quelque chose qui a trait à l'art vous aide à vous connecter à vous-même et à renaitre

—**Itzel Guzmán**, Groupement pour le dialogue parlementaire et l'équité Oaxaca. Mexique.

La rencontre avec la poésie

Pendant un temps, j'ai organisé ce que l'on appelle une nuit de la poésie pour soutenir un groupe de poésie. Pour moi qui suis à la fois introvertie et extravertie, passer du temps avec mes ami·e·x·s, faire des choses avec eux·elle·x·s, c'est ma façon de trouver du soutien.

—**Lakshmi N. Moore**, membre du Liberia Feminist Forum. Libéria.

L'invitation au voyage que nous offrent les livres

Je lis aussi beaucoup, j'écoute de la musique. Je pense que la meilleure façon pour moi de faire face à ces choses est de lire des romans d'amour, qui n'ont rien à voir avec ma vie, mais c'est amusant de savoir que d'autres personnes tombent amoureuses et passent du bon temps au lit

—**Pramada Menon**. Inde.

La danse, le mouvement



C'est un passe-temps et c'est aussi un moyen pour moi d'entrer en contact avec mon corps et ma peau. Et la danse du ventre vous aide à bouger vos hanches, votre bassin, toute cette zone qui a été opprimée pendant des siècles. Ce n'est pas la chose la plus facile, alors j'en profite vraiment. C'est très libérateur

—Anonyme.

Le soulagement que procure la musique

Je mettais de la musique et j'écoutais simplement les chansons, et avant même de m'en rendre compte, je me sentais calme et je pouvais passer à autre chose. La musique ravive l'âme, quelles que soient les circonstances.

—Amb. Daintowon Domah Pay-Bayee, *Coordinator of the Young Women Leadership and Knowledge Institute Liberia -YOWLI and Secretary General for the Political Affairs Department of the Coalition of Political Parties Women in Liberia- COPPWIL, Libéria.*

Pour se connecter et se réactiver, **la nature joue un rôle clé**, quelle que soit la région. Les personnes qui militent cherchent des bouffées d'air frais, plongent dans l'eau, la mer ou la rivière pour bénéficier de leurs pouvoirs de guérison.

J'essaie de passer du temps dans la nature. J'aime le vert, j'aime la rivière. Chaque fois que j'ai l'occasion d'y aller, je me sens fraîche et revigorée, et je sais que je peux, qu'il est possible de conserver cette énergie et la faire résonner en soi à nouveau.

—Anonyme. Cambodge.

Quand je repense aux moments difficiles, je me rends compte que mon instinct a toujours été d'aller à la plage. Alors je vais à la plage et ça fait du bien de se sentir si petite, si minuscule, comme un point minuscule et insignifiant dans l'immensité de l'ordre des choses ; c'est assez réconfortant.

—Loan Tran. États-Unis.

Il est également utile d'aller au parc ou dans un jardin, et si vous ne pouvez pas sortir de chez vous, reprenez simplement contact avec les éléments dont vous tirez des forces, regardez la lune et les étoiles, éloignez-vous des écrans, prenez du soleil ou un bon bain, ressentez l'immensité de

l'univers. D'autres trouvent leur lien en faisant de la méditation ou du yoga et beaucoup s'accordent à dire que cela les aide à se sentir bien.

Je fais du yoga. J'essaie d'être disciplinée, même si parfois j'ai du mal à suivre parce que je voyage beaucoup.

—**Anonyme.** Cambodge.

Avant de m'endormir, je lâche prise sur ce qui s'est passé pendant la journée. Et quand je me réveille, je commence toujours ma journée par la méditation. Cela me permet de rester connectée. J'en tire une sensation de connexion avec ce que je ressens et ce que je pense. Et cela m'aide de diverses manières à ne pas me contenter d'aller bien, mais à comprendre pleinement mes émotions, mes frustrations, ma colère, et aussi ce que je compte faire à ce sujet.

—**Phumi Mtetwa,** *Just Associates- JASS.* Afrique du Sud.

Ou faire quelque chose que l'on apprend d'une autre culture et que l'on pratique régulièrement.

Et bon, ce que je fais aussi c'est un peu de méditation, de respiration, un peu d'oxygénation de mon cerveau, de mon corps aussi. Ce sont donc des pratiques que j'apprends à faire. Le reste fait évidemment partie de ma spiritualité et de ma propre culture. Mais la méditation est quelque chose que je pratique et que je fais plus régulièrement maintenant, et cela me fait du bien.

—**Anonyme.**

Ces exercices coïncident avec le fait de considérer les soins comme un moyen de prendre conscience de son propre être et de s'y connecter, d'être à l'écoute de ses besoins à chaque instant. Par exemple, **c'est en réalisant des d'activités collectives que l'on peut trouver la connexion et le soutien.**

Tous les mardis matin, je pratique le yoga avec mes collègues de travail, ça m'aide beaucoup ! C'est impressionnant à quel point cette pratique nous change. Elle change beaucoup les liens que nous entretenons

—**Georgia Nicolau**, Instituto Procomum, Brésil.

D'autres personnes qui militent nous rappellent qu'**il n'existe pas de recettes prédéterminées qui fonctionnent pour toutes les organisations et tous les individus.**

Nous avons eu une séance de méditation avec l'équipe, et tout le monde m'a regardé comme si j'étais folle. Nous sommes dans un pays bouddhiste, où tout le monde est censé méditer, mais mon équipe a trouvé cela ennuyeux.

—**Rosanna Flamer-Caldera**. Sri Lanka.

*Ça ne doit pas nécessairement être du yoga, pourquoi les gens pensent-ils tout de suite au yoga ? Ça marche pour certaines personnes, mais évidemment par pour le plus grand nombre (...), mais [c'est] quelque chose qui peut les aider, en particulier [les personnes] ayant subi un traumatisme, c'est quelque chose qui les aide à surmonter le traumatisme. C'est aussi une invitation pour certaines personnes dont les stratégies sont le tabac, le sexe, l'alcool, et ce sont toutes des stratégies d'adaptation, et il n'y a pas de jugement à porter là-dessus. Fumer, ou quoi que ce soit d'autre, « la forme d'autosoins que j'ai choisie ». Oui. Et il n'appartient à personne de dire : « Ça, ce n'est pas bien ». **Eh bien, c'est votre propre chemin. Et je pense qu'il est important***

que nous reconnaissons aussi les différentes stratégies, les différents mécanismes et pratiques d'adaptation.

—**Sandra Ljubinkovic**, *conseillère en transformation somatique*.
Serbie / Hollande.

Nous avons également entendu que la **thérapie** était utile : qu'il s'agisse de psychothérapie, de thérapies alternatives ou d'accompagnement pour la **guérison du corps et de l'esprit**, aux différents savoirs et traditions, qui sont utilisés dans les moments de crise ou comme une pratique régulière de soins.

Je vais aussi en thérapie. J'amuse beaucoup ma thérapeute

—**Anonyme.**

J'ai ma thérapeute personnelle, c'est ce à quoi j'ai toujours eu recours. Cela fait de nombreuses années maintenant que nous sommes sur cette voie, de très nombreuses années. C'est aussi elle qui connaît mon histoire et nous trouvons des routines de choses qui me sont utiles, en général, je crois que c'est important.

—**Celeste Mayorga**, *RUDA mujeres+territorio*, Guatemala.

Parmi les réponses que nous avons entendues, la spiritualité est souvent mentionnée comme un élément important des soins, des liens et d'un centre.

La spiritualité me permet de me poser, de me calmer et de réfléchir au sens de mes actions. D'abord, je dois être centrée. Centrée sur le cœur, le corps et l'âme, l'être physique (...) je me centre à travers la spiritualité. Et c'est grâce à la spiritualité que je sais que je suis connectée... l'univers et le type d'énergie que j'émetts vont avoir un impact sur mon travail et tous ceux qui m'entourent, car nous sommes tou·te·x·s connecté·e·x·s

—**Hope Chigudu**, Zimbabwe / Ouganda.

Dans cette relation personnelle avec le spirituel, nous constatons que **certaines personnes se retrouvent dans la religion, car elle leur offre un lien**. Par exemple, en Afrique, les religions occupent une place importante dans le travail des personnes qui militent.

Quand je lis le Coran ou que je jeûne, je me sens à l'aise et calme, je ne me sens pas seule, Dieu est à mes côtés. Mais je ne peux forcer personne à faire ces pratiques. Ce sont des décisions très personnelles

—**Fahima Hashim**, *Salmamah Women's Centre*. Soudan.

Pour d'autres, **spiritualité et religion sont des choses différentes.**

Oui, la spiritualité m'inspire, mais pas la religion, parce qu'enfant, j'ai vu à quel point la religion est sexiste. J'ai grandi dans le bouddhisme et j'ai vu à quel point c'est oppressant. Je devais trouver une spiritualité commune aux femmes. Alors vous fermez les yeux et vous vous tournez vers vous-même, vous croyez en ce que vous ressentez et en notre force et le pouvoir que nous avons en nous. C'est ainsi que nous nous ancrons et la spiritualité nous permet d'exprimer notre sexualité, notre identité. Et nous sommes connectées avec la nature, la Terre- Mère, avec des personnes qui se soucient et pratiquent la paix, tout cela pour moi est une spiritualité croissante qui nous fait sentir que nous avons quelque chose de très fort à l'intérieur, et c'est notre force.

—**Matcha Phorn**- Thaïlande.

En Amérique latine, **les connaissances et les pratiques issues des cosmovisions indigènes ancestrales** ont été revendiquées.

Je sens que ce qui m'aide, c'est d'avoir foi en la dualité de l'univers, il y a de la lumière et de l'ombre, et la lumière est toujours plus forte et c'est ce à quoi je m'accroche. C'est pourquoi j'aime la cosmovision maya, parce qu'il y a des énergies qui nous guident et nous montrent les aspects négatifs et positifs et c'est à vous de décider de la voie à suivre.

—**Flor Alvarez Medrano**. Guatemala.

Oui, en fait, je viens d'une famille de guérisseurs, de chamans ou quel que soit le nom qu'on leur donne ailleurs. Mon arrière-grand-père était l'un des guérisseurs, l'un des guides spirituels les plus puissants de mon village, et nous pratiquons des rituels dans mon village, deux fois par an (...) J'ai grandi avec cela, cela fait partie de mes croyances, de ma culture, de ma spiritualité et nous la pratiquons. J'en fais partie et je pense que c'est aussi quelque chose qui nous donne de la force.

—**Anonyme**.

Il est également possible de percevoir la présence de traditions **afrodiasporiques et de spiritualité noire**.

Chaque fois que je le peux, je me joins à des amies qui ont beaucoup plus d'expérience que moi en matière de spiritualité noire (...) Nous faisons des rituels de gratitude envers la terre, envers les ressources naturelles, envers nos ancêtres, des rituels qu'ils savent faire et ils m'intègrent quand je suis là

—**Carolín Lizardo**, *Colectiva Mujer y Salud*, République dominicaine.

C'est ma foi. Je suis une fille d'Oxum, j'ai une guide et je me tourne souvent vers elle, ma guide sur la voie d'Oxum (...) De plus, depuis environ cinq ans, je vois un Pai de Santo [Père de Santo] et il a une place très importante dans ma vie. Souvent je pense à lui, je me souviens de lui et il me donne de la force (...) Je dirais que j'ai un lien plus fort avec lui qu'avec le candomblé lui-même (...) Je ne me considère pas comme une pratiquante, je me considère comme une sympathisante du candomblé, et en particulier des enseignements que celui-ci m'apporte.

—**Anonyme**, Brésil.

Comprendre et se connecter à son propre cycle et aux cycles de la vie par le biais de **l'astrologie et du tarot** sont également des voies spirituelles choisies par certaines personnes qui militent.

Mes principales pratiques spirituelles comprennent... Je pratique l'astrologie depuis environ douze ans ou plus, de manière formelle. Mais quand j'étais jeune, je regardais toujours la lune, les étoiles. Je pensais que c'était bizarre, mais apparemment ça ne l'est pas. C'est une véritable pratique que je fais de manière religieuse, car c'est une manière de comprendre les cycles. C'est une façon d'être connectée aux cycles et aussi de savoir comment travailler avec ce qui se passe au niveau de l'énergie au lieu de combattre tout cela.

—**Erica Woodland**, *National Queer and Trans Therapists of Color Network*. États-Unis).

D'autres perçoivent une spiritualité dans tout ce qui compose leur quotidien tel un fil conducteur qui relie les multiples dimensions de leur être aux autres êtres et à leur environnement.

Les pratiques de Capacitar [un réseau auquel elle appartient et qui enseigne des pratiques de bien-être] me connectent toutes, corps-esprit-émotions-esprit, le yoga aussi, aller à la plage avec mes amies aussi, marcher avec ma

copine sous la pluie dans un parc naturel. Et bien d'autres choses encore. Pour moi, la spiritualité c'est ce lien qui s'établit avec qui je suis, ce que je ressens, ce que je pense, ce qui me donne de la cohérence, ce qui me procure du bien-être et ce qui me connecte à la planète, à la terre, à tous ses éléments et aux nombreuses personnes qui font des choses dans le monde entier pour se guérir et guérir le monde. C'est ça ma pratique spirituelle.

—**Alibel Pizarro**, Panama.

Alors que pour d'autres, la spiritualité ne fait pas partie de leur militantisme ou de leur vie.

Pensez-vous que la spiritualité exerce une influence sur votre militantisme ?

Non.

Personne qui mène l'entretien : Alors, vous ne vous considérez pas comme une personne spirituelle ?

Non

—**Jasmine Kaur**. Fidji.

L'une des personnes interrogées nous a parlé de ce qu'elle appelle les « systèmes d'autosoins », qui, au-delà des actions sporadiques de soins qui n'offrent qu'un soulagement momentané, impliquent la prise de conscience de ces habitudes, décisions quotidiennes et pratiques constantes qui, de manière articulée, nous permettent de nous sentir bien à niveau individuel, mais également collectif.

Je pense que ce qui compte vraiment, c'est ce que les gens font dans leur propre contexte pour créer leurs systèmes de soins à niveau personnel et collectif, ce que vous faites régulièrement comme pratique, et comment cela s'intègre dans votre journée. Ce ne sont donc pas des choses distinctes. Je veux dire : « J'ai pris un bain ! C'est prendre soin de soi ! ». Ce n'est pas la question. Cela vous aide à vous sentir mieux pendant un moment, mais c'est ce que vous faites tous les jours qui vous rend résilient. Ces pratiques de soins devraient nous aider à renforcer notre résilience pour retourner dans la communauté, dans nos relations et au travail avec un sentiment de dignité et de bien-être.

—**Shawna Wakefield**, *Root.Rise.Pollinate!* États-Unis.

LES SOINS AU NIVEAU DU COLLECTIF

De nombreuses voix ont **souligné la nécessité de renforcer et d'approfondir les soins collectifs**. Les contours de cette idée se dessinent, les pratiques sont de plus en plus visibles et diversifiées, mais il reste encore beaucoup à faire et à discuter. L'une des conclusions dont il faut parler ici est que de nombreuses personnes qui militent parlent exclusivement d'« autosoins », même lorsqu'elles font référence à des pratiques collectives.

Je suis honnête, dans toutes les organisations du Honduras il n'y a pas de pratique de soins collectifs, parce que dans tous les projets, toutes les organisations ont concentré leurs activités sur le développement du projet et rien d'autre. Nous n'avons jamais entendu ni compris que les femmes dirigeantes, que les personnes qui dirigent des organisations, que les personnes qui composent des organisations, que les femmes qui composent des organisations ont besoin de soins, de soins personnels. Mais nous l'avons découvert à la suite d'une formation diplômante que j'ai suivie. J'ai découvert que l'autosoin était nécessaire pour les femmes dirigeantes et pour toutes les personnes qui travaillent dans ce secteur. Donc là, nous, ce que nous avons d'ores et déjà commencé, c'est de parler d'autosoin au sein de l'organisation. Le temps a été très court, mais je pense qu'au sein des organisations le message a été compris.

—**Opasta**, Honduras.

Il est possible de réserver, au sein des organisations, un moment que l'on peut consacrer à aborder intentionnellement **nos expériences personnelles et comment nous allons**, ce qui nous permet de mieux comprendre que le travail et la vie dans son ensemble sont des choses totalement différentes. Il est également possible que ces moments aient lieu dans le cadre de réunions.

Nous examinons toujours comment nous nous sentons lors des réunions. Nous vérifions que nous nous sentons toutes en sécurité, que tout va bien. Quand on se rencontre, on ne parle pas seulement de travail. Avant cela, nous parlons de nos vies, de nos amours, de nos familles, de si nous tombons malades, nous prenons toujours le temps d'en parler. Comme nous ne travaillons pas ensemble dans un bureau, c'est surtout en ligne.

Nous utilisons Internet pour nous connecter et vérifier comment nous allons. Lorsque nous nous rencontrons en personne, nous passons plus de temps ensemble et nous nous demandons mutuellement ce qui se passe dans nos vies.

—Anonyme. Cambodge.

Les cercles de discussion et d'écoute sont courants.

Nous apprécions vraiment les « cercles de partage », où nous nous donnons simplement un temps pour parler de ce qui se passe, et utilisons des approches de communication non violente et une écoute fondée sur l'empathie.

Cela nous aide à être vraiment présentes dans cette histoire qui nous est racontée. Et on est avec la personne, on sent la présence de l'autre.

—Elvira Meliksetian, Arménie.



Des stratégies pour **apaiser les tensions apparaissent.**

Je me souviens d'un travail qui a donné lieu à des tensions au sein de l'équipe, et nous avons donc décidé de consacrer un moment d'écoute à cette question en toute sécurité. Nous avons demandé à toute l'équipe d'y assister et nous avons expliqué que tout le monde allait entendre des choses que nous n'aimons pas forcément entendre sur nous-mêmes, sur notre travail, mais que c'était un moyen d'améliorer notre façon de travailler. « Il ne s'agit pas ici de vous critiquer, vous, personnellement, nous essayons simplement de parler de la façon dont certaines choses peuvent être améliorées »

—**Senda Ben Jebara**, Tunisie.

Et on consacre des moments **à parler ensemble de nos émotions.**

À rire !

*Ces moments de conversation ont été très importants car ils nous ont permis de nous défouler. De donner nos opinions. Nous avons des moments... dernièrement ils ne sont pas si fréquents, mais nous avons aussi des moments où nous rions... où nous racontons des choses amusantes, même pour rire de nous-mêmes. Et dans les moments les plus difficiles de cette crise, nous reconnaissons avoir eu quelques séances, sans vraiment le vouloir, **quelques séances de thérapie par le rire.***

—**María Teresa Blandón Gadea**, Movimiento Feminista de Nicaragua. Nicaragua.

Et parfois, j'ai envie de pleurer, je reprends des forces, je fais des blagues, je plaisante, et je change, n'est-ce pas ? De toute façon... Je suis bien là-bas, je mange bien, et mes compagnons me soutiennent aussi.

—**Gloria Ushigua**, Asociación de Mujeres Sápara. Équateur).

À pleurer !

Nous nous sommes donc retrouvées pour pleurer [rires]. Et ça nous semblait fou, mais une fois, nous étions toutes comme ça, les larmes aux yeux, et nous étions toutes en train de prendre sur nous et personne ne pleurait, mais nous avons toutes les larmes aux yeux, et un jour nous nous sommes dit, eh bien, pourquoi ne pas nous réunir et pleurer, pleurons en groupe. On a dit, « oui, c'est plus agréable comme ça », d'accord. « Oui,

parce que j'ai envie de pleurer, moi aussi, moi aussi [rires] ». Nous nous sommes donc retrouvées et c'était très agréable. Eh bien, c'était un peu fou. Nous avons invité une autre amie et nous avons vraiment passé un bon moment, nous avons pleuré, nous avons parlé, nous nous sommes regardées, nous nous sommes serrées dans les bras et nous avons continué. Après cela, nous nous sommes dit « nous nous sommes réunies pour pleurer collectivement »

—**Danelly Estupiñán Valencia.** Colombie.

La notion de collectif est également présente **dans les activités communes qui ont lieu en dehors du travail ou du militantisme** : lors de fêtes, de repas, de retraites dans la nature ou en regardant des films.

Pour les soins collectifs de l'équipe, nous préparons un dîner tous les mois. Toute l'équipe va au restaurant, on dîne, on se détend, on peut s'asseoir, parler, se voir et autres.

—**Aizhan Kadrallieva.** Kirghizistan.

Dans mon organisation, à l'heure du déjeuner, certaines collègues ont fixé une règle : « A l'heure du déjeuner, on ne parle pas de travail »

—**Lucía Lagunes Huertas.** Mexique.

Dans le travail formel, il existe généralement des horaires établis, cependant, certaines organisations ont proposé des alternatives, même avant la pandémie, en optant pour le travail virtuel, ou en **rendant les horaires, les rythmes et les espaces plus flexibles** en fonction des besoins de chacun·e·x.

Vous devez travailler de huit heures à dix-sept heures et demie tous les jours, mais vous n'êtes pas obligée de le faire parce que ce n'est pas quelque chose de créatif ou de novateur. Vous pouvez travailler dans des cafés, dans des universités, à l'ombre d'un arbre. Il faut juste être disciplinée et informer son équipe de l'endroit où l'on va. Vous pouvez travailler seule ou au sein d'une grande équipe. Vous dépensez un dollar pour une tasse de café et pour être créatif, pourquoi pas ? Vous n'avez pas besoin d'être au bureau. Parfois, nous sortons à quatre heures et nous allons dans un bar pour boire une bière. Vous devez lire ou écrire, alors allez-y. Nous n'avons pas besoin d'une équipe d'ONG traditionnelle et conventionnelle de plus. Conserver vos ressources humaines, ça passe par un système non bureaucratique. Peu d'ONG

font cela, elles sont rivées sur leurs tableurs... vous êtes comme une machine et vous ne parlez qu'à votre ordinateur portable. J'observe que les gens avec qui je travaille sont vraiment libres et responsables. Investissez dans votre personnel. On ne change pas les gens en restant dans un bureau huit ou dix heures par jour (

—Anonyme. Cambodge.

Elles peuvent prendre des jours de congé, travailler à domicile si elles le souhaitent. Nous organisons des retraites et parfois des formations, et nous faisons aussi le point sur ce que nous faisons, donner aux femmes du temps libre pour s'occuper de leurs enfants, leur accorder davantage de congés de maternité. Il s'agit de leur faire sentir qu'on prend soin d'elles

—Shamima Ali. Fidji.



Nous devons donc répondre aux questions suivantes : comment défions-nous la logique de la productivité dans nos organisations et collectifs ? Dans quelle mesure sommes-nous en train d'inverser ou de renforcer la dynamique du capitalisme à l'ère du travail virtuel ?

Certaines organisations ont mis en place des **politiques de bien-être ou de soins** qu'elles nomment ainsi.

Dans le budget de l'organisation, l'année dernière nous avons fait quelques essais, nous avons réussi à financer le coût d'une salle de sport et d'une piscine pour toute l'équipe. Elles pouvaient aller en salle de sport et à la piscine toute l'année (...). Nous essayons d'inclure dans le budget le dîner mensuel que nous organisons, ainsi que le soutien et le traitement psychologique des membres de l'équipe. Parfois, le salaire ne suffit pas à payer certains traitements médicaux ou psychologiques, nous essayons donc d'inclure des ressources à cet effet dans les budgets des projets.

—Aizhan Kadrallieva. Kirghizistan.

Lorsque j'inclus dès le départ dans ma stratégie et mon plan stratégique le bien-être des personnes en tant qu'objectif, le travail qu'elles produisent est très différent et efficace. Il faut également créer des politiques qui garantissent, par exemple, que les gens ne voient pas plus

de trois cas par jour, qu'ils prennent tous leurs jours de vacances, qu'il existe un système de supervision, des horaires de travail flexibles, des congés de maternité et de paternité. Toutes ces choses devraient figurer dans les politiques, car nous sommes très informels, et nous avons tendance à ne pas adhérer à ce qui existe légalement dans le pays. Il doit exister une politique et une stratégie pour le bien-être au travail.

—**Farah Shash.** Égypte.

Au cours des trois dernières années, le collectif a mis en œuvre l'autosoin. Et comment avons-nous mis en œuvre l'autosoin ? En déterminant ce que nous aimons faire et ce qui nous apporte la paix (...) Nous nous sommes assises pour réfléchir à ce que nous aimons en tant que groupe, à ce que nous pourrions faire, comment et quand, car nous n'avons pas toujours le créneau, le temps, l'argent. Mais on a toujours réussi à prendre ce petit moment pour nous.

—**Carolin Lizardo,** *Colectiva Mujer y Salud.* République dominicaine.

Certaines personnes sont attachées **à des formes d'organisation moins hiérarchisées.**

Je pense que la question des relations de pouvoir génère un système injuste et que cela existe partout, même si nous essayons de l'éviter en utilisant une approche participative dans nos programmes et notre gestion. Cela signifie qu'habituellement, si nous n'en sommes pas conscientes, celui-elle-x qui a le plus de pouvoir a le privilège de décider, par exemple. Cependant, lorsque nous essayons de résoudre ce problème par une consultation ou une prise de décision appropriée, il en résulte une très bonne discussion entre nous trois. C'est ainsi que nous essayons de l'aborder dans notre fondation. Nous communiquons toutes les trois

—**Matcha Phorn-in.** Thaïlande.

D'autres encouragent le **soutien thérapeutique sur une base individuelle ou dans le cadre de retraites de groupe.**

[Dans les situations de stress] nous avons besoin de l'aide d'une psychologue. L'initiative dispose de deux psychologues, qui sont toujours disponibles pour aider à tout moment. Et pour l'organisation, elles organisent des exercices de consolidation d'équipe deux ou trois fois par an. Nous préférons toujours qu'elles emmènent le groupe dans

un autre pays pour travailler avec des spécialistes, car quitter le pays pour aller dans un pays libre semble aider un peu les gens.

—Personne qui milite d'Ouzbékistan.

En outre, il a été fait mention des **protocoles et de mesures de protection et de sécurité de l'organisation** comme faisant partie des pratiques de soins visant à prévenir et répondre aux risques.

Notre groupe a une politique de sécurité et de confidentialité que nous mettons à jour chaque année.

—militante d'Ouzbékistan.

Nous avons mis en œuvre un protocole de protection, nous avons mis en œuvre un protocole de prévention, de soins et d'urgence.

—Danelly Estupiñán Valencia. Colombie.

En ce qui concerne l'usage des télécommunications, des personnes interrogées ont expliqué que des accords sur les horaires et les moyens de parler du travail permettaient de respecter les limites et l'espace des personnes au sein de l'équipe.

Dire à la personne qui écrit « Je te répondrai à dix heures quand je serai au bureau, il est huit heures, je ne vais pas te répondre maintenant » est une pratique que nous utilisons aussi pour prendre soin de nous-mêmes. Ou ne pas écrire dans le groupe le weekend non plus. Sauf si, par exemple, on s'envoie un même drôle, ça, ça va, mais si on s'envoie quelque chose comme « qui a vérifié telle ou telle chose »... ça on ne le fait jamais.

—Selene Yang. Paraguay.

En temps de crise, s'il nous arrive au niveau personnel de nous tourner vers nos ami·e·x·s, au niveau organisationnel aussi. **Les réseaux locaux et internationaux sauvent des vies et prolongent la solidarité au-delà des frontières.**

Tous mes amis de différents pays me soutiennent toujours, que ce soit avec des mots ou avec de l'argent, merci beaucoup.

—Gloria Ushigua, Asociación de Mujeres Sápara. Équateur.

Je crois toujours au pouvoir des réseaux. Avoir mes camarades féministes... pour moi, ces réseaux ont été protecteurs. Je considère cela comme quelque chose de très puissant. Le simple fait d'avoir des réseaux, des organisations de femmes, et des collègues qui effectuent un travail similaire au mien, qui font face aux mêmes défis. Nous nous asseyons généralement et parlons des risques, des menaces, et pour moi, cela a eu un effet très protecteur.

—**Brenda Kugonza**, *Women Human Rights Defenders Network*, Ouganda.

En Amérique centrale, certaines personnes qui militent utilisent le concept d'**acuerpamiento** - qui vient du féminisme communautaire - pour désigner les actions collectives qui leur permettent de soutenir, d'aider les autres avec leur corps physique, virtuel ou énergétique. C'est une façon d'envisager l'accompagnement, la solidarité et le soutien qui existe entre personnes qui militent et de mobiliser la force collective.

Je crois que, dans des contextes défavorables pour les femmes défenseuses, les accords territoriaux féministes sont très importants. Cela m'a donné beaucoup de force. L'« acuerpamiento », et un « acuerpamiento » qui naît d'un besoin ressenti par d'autres, c'est-à-dire que ce n'est pas comme si on vous dorlotait et qu'on vous disait « oh ! la pauvre petite Indienne muette, elle a besoin du soutien d'une ONG », non. Il est arrivé que ce soient des ami·e·x·s qui m'offrent cet « acuerpamiento ». Iels disent « écoute, moi je te crois, écoute, ton combat est mon combat, écoute, marchons ensemble au même rythme ». Iels me donnent des conseils, je veux dire, ça m'a aidé, un « acuerpamiento » féministe territorial très profond, qui va au-delà des structures, qui n'est pas si... comme les codes de l'État. Ce soutien n'obéit pas à des codes gouvernementaux, il obéit à des codes de vie

—**Anonyme**.

Une autre pratique consiste à **se soutenir collectivement entre personnes qui militent dans le travail de soins**.

Je pense que très peu d'entre nous sont assez privilégiées pour avoir assez d'argent pour payer ce genre de travail [le travail de soins], et nous devons même le contester parce que souvent c'est une autre femme qui effectue ce travail... Nous autres qui n'en bénéficions pas, nous devons nous en occuper toutes seules. Et il est important de se soutenir mutuellement dans ces rôles de soins dans le cadre de notre militantisme féministe.

—**Sarala Emmanuel**. Sri Lanka.

Du point de vue des personnes interrogées, la mise en œuvre des pratiques de soins se heurte à de multiples difficultés. Elles mentionnent le manque d'appropriation collective ou organisationnelle des soins, le manque de temps qui leur est alloué, la surcharge de travail, les initiatives qui ne leur sont pas forcément utiles ou qui ne sont pas adaptées aux besoins de toutes les personnes de l'organisation. En outre, des tensions découlant des hiérarchies et des relations de pouvoir peuvent survenir. De même, elles soulignent que le manque de financement est un défi, car de nombreuses organisations donnent souvent la priorité à d'autres activités et font passer leurs propres soins au second plan parce qu'elles ne disposent pas des ressources nécessaires.

Nous recherchions des financements pour des programmes clés que nous ne pouvions pas terminer ou arrêter, car cela signifierait que des femmes se retrouveraient sans soutien. C'était donc notre principale préoccupation. Et nous ne pouvions pas vraiment penser à obtenir des ressources pour les soins, peut-être parce que nous pensions que c'était un luxe par rapport aux autres programmes que nous menions.

—Anonyme.

Elles estiment également que toutes les pratiques et actions favorisant les soins ne nécessitent pas de ressources financières.

Des horaires et un lieu de travail flexibles, davantage de vacances, une meilleure compréhension du stress, toutes ces choses peuvent être réalisées sans argent. C'est une décision administrative. Le bien-être passe aussi par le fait que les gens ont le sentiment de se développer au sein de l'organisation, par une évaluation constante de leur travail, par davantage d'opportunités de formation et améliorer leurs compétences. Une organisation peut être soumise à des contraintes financières, mais elle continue à offrir d'autres formes de bien-être à son personnel.

—Anonyme.

La diversité des pratiques et des contextes que nous avons partagés nous incite à continuer à réfléchir à ce que nous voulons, devons et pouvons faire pour continuer à exercer nos activités en tant que personnes qui militent et en tant que mouvements. Elle nous invite également à nous demander : de quoi avons-nous besoin pour renforcer et transformer les pratiques dont nous disposons déjà et en intégrer d'autres ?

INVITATION

Comment pratiquez-vous les soins collectifs ?

Parmi toutes les pratiques de soins détaillées dans ce chapitre, décrivez de manière créative celle qui résonne le plus en vous et qui est liée à la réalité de votre organisation ou de votre collectif.





Transformer Ensemble le Financement

Transformer ensemble le financement

Combien de conversations ont lieu entre les bailleur·euse·x·s de fonds et les personnes qui militent au sujet des soins ?

Quelle impression avons-nous des relations de pouvoir qui s'instaurent autour de l'argent ?



Les mouvements ont émergé et se sont maintenus de manière autonome au fil du temps. La permanence de ces mouvements a lieu parce que différentes motivations et conditions interagissent et permettent leur existence. Par exemple, en ce qui concerne le contexte, il peut s'agir du vécu des personnes qui militent, du niveau de conscience collective, de la disponibilité de ressources économiques, ou encore de la transformation et des impacts qui poussent à agir dans les sphères personnelle, collective et sociétale. En d'autres termes, les résistances des personnes existent par elles-mêmes et ne dépendent pas d'un financement extérieur. Par conséquent, notre principal objectif était **de mieux comprendre le rôle actuel des bailleur·euse·x·s de fonds¹² et d'explicitier les besoins et les intérêts des mouvements, afin d'ouvrir** le débat sur les soins et la protection dans une perspective de **coresponsabilité**.

La plupart des conversations dans le domaine des soins et de la protection ont inévitablement porté sur **les conditions socio-économiques et la manière de soutenir les militantismes**, les mouvements et les organisations, car nous partageons à niveau international un contexte dans lequel l'argent et les ressources matérielles jouent un rôle important dans la vie des gens. Du point de vue des soins, il est essentiel de tenir compte de l'interdépendance entre le financement et les mouvements de protection et de défense des droits humains. En ce sens, la relation et l'engagement étroits entre les fonds féministes et les mouvements de femmes ont renforcé et élargi ces réflexions à d'autres secteurs de la philanthropie.

Je crois que l'intérêt pour les soins et la protection va croissant. Cela ne veut pas dire que tout est parfait, mais nous devons reconnaître que les bailleur·euse·x·s de fonds féministes en particulier, et pas seulement les fonds destinés aux femmes, discutent et recherchent de meilleures façons d'aider et de prendre soin des féministes et des personnes qui militent. Le travail de certaines de nos sœurs féministes travaillant dans des agences de bailleur·euse·x·s de fonds qui réfléchissent à l'épuisement des femmes militantes, des femmes leaders m'a comblé d'espoir.

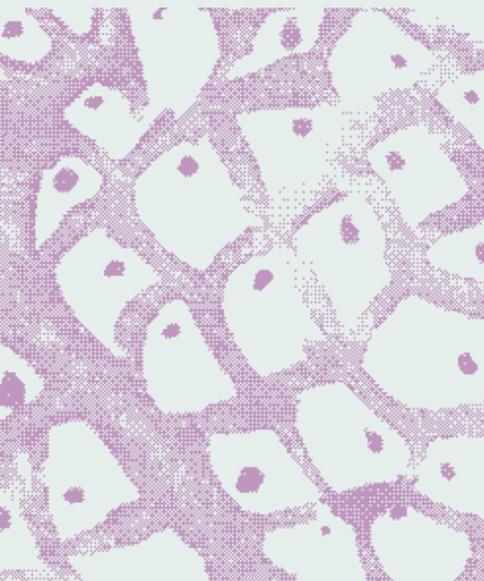
—**Phumi Mtetwa**, *Just Associates-JASS*. Afrique du Sud.

¹² Nous avons interrogé neuf bailleur·euse·x·s de fonds, et nous leur avons demandé·e·x·s comment iels se situent personnellement par rapport aux soins et à la protection et ce qu'iels considèrent comme leur rôle ou ce qu'il devrait être. Certaines des conclusions de ces entretiens ont été utilisées pour structurer ce chapitre et sont partagées dans un document d'accompagnement disponible en ligne.

En tant que membre de l'écosystème des fonds féministes et pour les femmes dans le monde, au sein des **Fonds d'Action Urgente** nous avons encouragé **ces échanges d'idées autour du financement, car nous nous considérons comme un pont entre les personnes qui militent et la philanthropie, qui connecte, influence et sensibilise** afin que des ressources plus nombreuses et plus avisées soient destinées aux mouvements de femmes, féministes ou transféministes. Dans notre travail, nous nous considérons comme une partie active de la résistance dans les différentes régions où nous travaillons, et nous avons proposé d'autres moyens de financer et de soutenir directement les mouvements.

Nous reconnaissons les transformations que la philanthropie a connues ces derniers temps et l'existence d'une plus grande sensibilisation à cette question. Nous sommes parti·e·x·s **de l'hypothèse qu'il existe un espace et une volonté de penser, de créer et de maintenir des formes de militantisme (plus) agréables, durables et sûres, et que les bailleur·euse·x·s de fonds jouent ou pourraient jouer un rôle dans ce domaine.** Ce que nous avons entendu a validé cette hypothèse et confirmé que les bailleur·euse·x·s de fonds peuvent prendre des mesures très concrètes pour y contribuer.

Que pourraient-iels continuer à faire, que pourraient-iels commencer à faire, que pourraient-iels arrêter de faire ? Voici les questions principales que nous avons posées aux bailleur·euse·x·s de fonds que nous avons interrogé·e·x·s. Des dialogues sont nés de leurs réponses. Certains d'entre eux nous ont notamment permis d'identifier des constats et des tendances, qui ont à leur tour généré de nouvelles questions.



Il ne fait aucun doute que les bailleur·euse·x·s de fonds jouent un rôle important dans la promotion des pratiques de soins et de protection. La plupart des personnes qui militent que nous avons entendues estiment que nombre des pratiques actuelles des bailleur·euse·x·s de fonds, détaillées dans ce chapitre, ne répondent pas de manière adéquate à leurs besoins, voire les affectent négativement. Iels estiment également qu'il est en leur pouvoir - et de leur devoir - de changer ces pratiques. Certaines personnes interrogées ont également exprimé qu'il existe des nuances et une diversité, il faut donc éviter les généralisations sur les bailleur·euse·x·s de fonds et leurs évaluations, bien que toutes les voix s'accordent à dire qu'il est crucial pour les mouvements de compter sur eux·elle·x·s comme de véritables allié·e·x·s.

À mon avis, les bailleur·euse·x·s de fonds peuvent aussi jouer le rôle d'allié·e·x·s. Le soutien financier est toujours très important, mais ce serait bien mieux si nous avions une alliance. Cela leur permettrait d'écouter réellement notre expérience et nos connaissances

—**Olga Karatch**. Biélorussie.

POUVOIR ET ARGENT : LA NÉCESSITÉ D'UN DIALOGUE OUVERT ET HONNÊTE

Est-il difficile de parler d'argent et de financement ? Est-il même douloureux d'ouvrir le débat sur les relations de pouvoir avec les bailleur·euse·x·s de fonds ? Quelle est la meilleure façon d'encourager ce dialogue ?

Lors de la définition du guide destiné aux entretiens, nous avons abordé ces questions avec le groupe de chercheur·euse·x·s et les personnes responsables de la recherche dans chacun des fonds frères. Parmi nous, certain·e·x·s estimaient que nous n'avions aucune légitimité à poser aux personnes qui militent « des questions aussi sensibles et intimes », pour reprendre les propos d'une chercheuse. D'autres ont suggéré que dans leur pays ou leur région, cette question serait considérée comme un « sujet tabou » et que les personnes qui militent préféreraient ne pas répondre à ces questions.

Ce qui nous a permis de progresser, c'est en avoir parlé au sein de l'équipe de recherche et nous être soutenues mutuellement. C'est cette démarche qui nous a permis de nous sentir à l'aise de poser ces questions.

Nous avons été agréablement surpris·e·x·s par l'ouverture et la disposition des personnes qui militent à parler de leurs expériences et de leurs souhaits sur ce point.

La plupart des personnes qui militent ont clairement exprimé que leurs conditions socio-économiques, tant personnelles qu'organisationnelles, sont très importantes pour leurs soins et leur protection, et qu'**un soutien financier accru** de la part des



bailleur·euse·x·s de fonds est crucial. Le besoin de subventions plus importantes et plus flexibles, qui permettraient aux organisations d'avoir de meilleurs salaires, des droits du travail garantis et des avantages accrus en matière de santé, a largement été évoqué. Elles ont également souligné que cela devait s'accompagner d'un vaste débat sur les relations de pouvoir et sur la modification des procédures et processus d'octroi de subventions. La qualité du soutien que les bailleur·euse·x·s de fonds apportent et les relations qu'ils établissent avec les personnes qui militent sont aussi importantes que le nombre de subventions ou la somme d'argent octroyée.

Les personnes interrogées appartiennent à des organisations très diverses dont les sources de financement peuvent être différentes. Pour certain·e·x·s, le mot « bailleur de fonds » est associé à des fonds militants ou de protection ; pour d'autres, il est associé à des bailleur·euse·x·s de fonds internationale·aux·x·s auquel·le·x·s iels s'adressent pour des projets réguliers. Certain·e·x·s dépendent de grandes organisations qui, à leur tour, reçoivent des fonds de bailleur·euse·x·s de fonds plus important·e·x·s, et dans d'autres contextes, la philanthropie privée occupe le devant de la scène. Dans tous ces cas, la conversation concerne principalement la collecte de fonds et les formats, exigences et rapports sur l'utilisation de l'argent.

La majorité des personnes qui ont participé pensent que les **relations de pouvoir** autour de l'argent et des conditions socio-économiques sont essentielles à ce débat, car elles sont enracinées dans les multiples oppressions et expériences de vie des personnes qui militent.

C'est aussi une question de pouvoir. L'argent implique un certain pouvoir et ce pouvoir est source d'abus. Les bailleur·euse·x·s de fonds ont des objectifs qu'ils doivent atteindre et iels ne s'excuseront pas de les atteindre aux dépens de celle·eux·x·s qu'ils sont censé·e·x·s protéger. Iels veulent que nous fassions certaines choses qui n'ont pas de sens dans notre contexte, mais vous savez quoi ? Iels ont leurs propres objectifs, tout comme les politiques étrangères des pays dont iels sont issu·e·x·s. Iels ont des délais à respecter, iels doivent remplir des cadres logiques ; nous devons simplement rentrer dans ces cases inconfortables et, très rarement, en tant qu'organisations de femmes, nous leur disons d'aller se faire voir, car nous avons aussi besoin d'argent. Et quand je parle de politique Nord / Sud, je parle de ceux qui ont le plus d'argent et de ceux qui n'en ont pas

—**Grace Ruvimbo Chirenje**, Zimbabwe.

Dans le cadre de l'interdépendance entre les mouvements et le financement, les soins et la protection des personnes qui militent sont liés, entre autres, **à l'augmentation de la confiance comme base de la transformation de ces relations de pouvoir.**

Ici, dans la favela, nous dépendons des dons des gens, basés sur la confiance, pour acheter des matériaux de construction et terminer la maison où se trouve notre siège. La confiance régnait et nous faisons attention à toujours trouver le matériel le moins cher. Et c'est une chose que nous n'avons pas la liberté de faire avec le financement des fondations. Parce que tout doit être inscrit dans une catégorie. Certaines fondations pourraient améliorer la reddition de comptes, car une trop grande complexité entrave le développement. Parce que c'est ça qui garantit la vie. Le quotidien, les soins et la sécurité de l'activiste, de la personne qui a la charge de la communication, de la militante. Nous qui avons peu d'argent savons très bien comment l'utiliser. Économiser pour utiliser l'argent de la meilleure façon possible. Je crois que les bailleur·euse·x·s de fonds ont besoin d'en savoir plus, de faire confiance, de transformer le quotidien de l'activisme, notamment dans les favelas

—**Lana Souza.** Brésil.

La dynamique du pouvoir peut être un obstacle à la tenue de dialogues ouverts et honnêtes. Elle peut également jouer un rôle négatif dans la manière dont les personnes qui militent vivent les soins et la protection. Certaines personnes qui militent sont allées plus loin et ont déclaré que les relations avec les bailleur·euse·x·s de fonds étaient **la partie la plus difficile et la plus frustrante de leur activité militante.** La conviction que les relations tendues et les exigences des bailleur·euse·x·s de fonds jouent un rôle majeur dans le problème, et qu'elles exposent les personnes qui militent et leurs organisations à l'insécurité et à l'épuisement, s'est accompagnée d'exemples de niveaux élevés de stress, de frustration, d'insomnie et même de maladie.

Pour moi, ce n'est pas tant le travail des femmes qui me stresse que la gestion des ressources. Ça me donne des insomnies ! (...) Parce qu'on perd la patience en essayant de remplir cette partie. Dans le projet précédent, ça m'a rendu malade, j'ai été malade, mais vraiment très malade. J'ai senti ma santé se détériorer sensiblement. J'avais les pieds enflés parce que je ne m'asseyais plus, mais à la fin du projet, j'étais tellement tendue que je ne dormais pas, j'avais les pieds enflés, je ne mangeais que lorsque je travaillais, parce qu'il fallait que je profite au

maximum du temps, parce que : « ça, ça ne va pas, ça, ça va, mais ça, ça ne va plus... » C'est vraiment épuisant !

—**Antonia Fuentes.** Colombie.

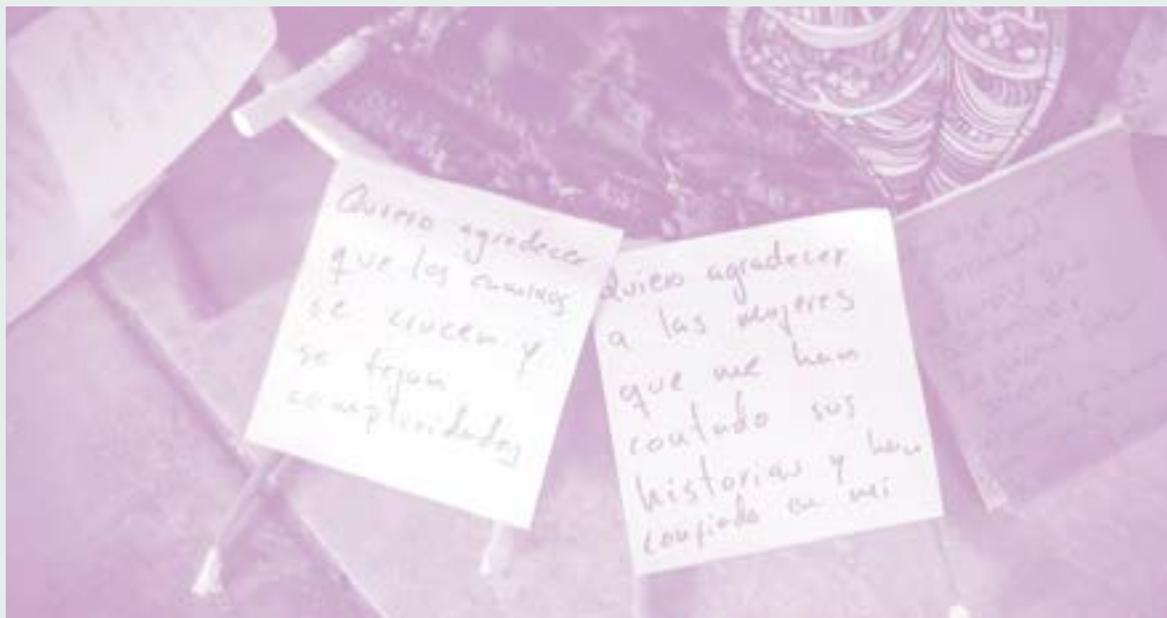
Reconnaitre ces dynamiques de pouvoir et en parler est une étape nécessaire si nous voulons vraiment progresser dans le débat et dans la transformation des pratiques de financement.

Un point de départ pourrait être de demander, d'écouter et de s'assurer que les exigences n'affectent pas la dynamique interne des organisations ou des collectifs.

Je pense que les bailleur·euse·x·s de fonds pourraient même demander et vérifier si l'organisation ou le groupe a une politique d'autosoins et aussi comment elle fonctionne en termes de dynamique de pouvoir interne. Pour éviter que cela ne crée beaucoup d'interférences internes au sein de l'organisation, il faudrait davantage de dialogue avec la bénéficiaire sur la question de l'autosoin et de la protection. Peut-être même des consultations collectives avec les bénéficiaires

—**Anonyme.** Cambodge.

Un bon dialogue est un dialogue dans lequel il existe une réelle volonté d'écouter et de transformer les pratiques et les perspectives en fonction de ce que nous entendons. C'est l'invitation que nous lançons tout au long de ce livre, et dans ce chapitre, cette invitation est adressée à ceux·elle·x·s qui se trouvent aujourd'hui dans la position de bailleur·euse·x·s de fonds.



IL Y A À LA FOIS DES RAISONS D'ESPÉRER ET UNE URGENCE À POURSUIVRE LA TRANSFORMATION.



De manière encourageante, certaines personnes qui militent nous ont dit qu'elles sentaient qu'il y avait un mouvement croissant parmi les bailleur·euse·x·s de fonds réclamant un rôle plus positif dans les soins et la protection. Elles ont souligné que la volonté d'écouter, de comprendre les personnes qui militent et d'en savoir plus sur les diverses expériences et réalités auxquelles elles sont confrontées est un élément fondamental de cet effort. Dans les exemples que nous avons entendus, les subventions dirigées par des féministes ou les fonds féministes ont souvent été mentionnées.

J'ai réalisé que la philanthropie privée était très variée et, encore une fois, tout dépend de l'origine de l'argent, de la personne qui le gère et de la manière dont il est utilisé... Il y a certain·e·x·s bailleur·euse·x·s de fonds qui sont de super activistes sur cette question et qui montrent la voie, parfois iels sont vraiment intéressé·e·x·s par cette question et activement intéressé·e·x·s à l'appuyer... et iels vont créer des ressources et ouvrir un espace. Et d'autres pas tant que ça. Mais je pense que les fonds destinés à cela sont limités dans le contexte des fonds pour les femmes. Je n'aime pas généraliser sur le sujet des bailleur·euse·x·s de fonds, je pense qu'il est important d'examiner les différentes communautés au sein de la communauté des bailleur·euse·x·s de fonds et comprendre quelles sont les pressions qu'eux·elle·x·s-mêmes subissent et ce qui façonne leur façon de penser et ce qu'iels attendent

—**Jessica Horn.** Ouganda / Angleterre..

Une autre personne qui milite a souligné **le rôle de la prise de conscience, qui est d'ores et déjà une réalité chez certain·e·x·s bailleur·euse·x·s de fonds.**

L'un·e·x de nos bailleur·euse·x·s de fonds nous a parlé de la pertinence des soins. Iels sont venu·e·x·s nous parler de l'importance de prendre soin de soi, par exemple, de l'importance de la thérapie. Il y a des choses que nous essayons de faire, même si la charge de travail est parfois lourde à porter

—**Lilly Be' Soer**, Papouasie Nouvelle-Guinée.

Une personne qui milite du Nicaragua a souligné la flexibilité des bailleur·euse·x·s de fonds face à la crise sociopolitique que traverse son pays depuis avril 2018, date à laquelle des manifestations sociales ont débuté et ont été lourdement réprimées, et après laquelle de multiples violations des droits humains ont été documentées, entraînant l'exil de beaucoup de défenseur·euse·x·s des droits humains.

En ces temps de crise nationale, eh bien, je pense que cela a changé. Je pense qu'il y a eu... une plus grande sensibilisation des agences qui nous soutiennent et je pense qu'il y a eu beaucoup plus de flexibilité et beaucoup plus de compréhension de leur part. Une bonne lecture de la crise a été faite

—**María Teresa Blandón Gadea**, *Movimiento Feminista de Nicaragua*.
Nicaragua.

Les personnes ou organismes qui financent des organisations sociales ont accès à de nombreux contacts, médias et réseaux qui offrent une bonne occasion de promouvoir les soins et la protection sous différents angles. Deux actions entreprises par les bailleur·euse·x·s de fonds sont ressorties comme positives : **l'échange d'expériences et la diffusion d'informations**.

Les bailleur·euse·x·s de fonds peuvent jouer un rôle positif dans le plaidoyer. Populariser les leçons apprises sur la justice de guérison [qui proviennent des personnes qui militent, pas des bailleur·euse·x·s de fonds], les mettre à la disposition des autres et encourager les autres bailleur·euse·x·s de fonds à soutenir ce travail vital.

—**Shawna Wakefield**, *Root.Rise.Pollinate!* États-Unis.

Certains **fonds encouragent activement les pratiques de soins** et respectent les besoins de l'organisation tout en demandant comment ceux-ci vont être intégrés dans le projet à financer. Cet aspect est très apprécié des personnes qui militent.

Avec [nom du fonds], l'expérience a été merveilleuse (...) Iels sont très respectueux de notre temps, de nos espaces, de ce que nous voulons faire, mais iels ont aussi des options qui vous permettent de réfléchir à des actions spécifiques au sein de l'organisation. Nous avons donc postulé pour une option pour laquelle nous avons choisi le thème de l'autosoin

—**Diana Pulido.** Colombie..

Malgré la reconnaissance de ces bonnes pratiques, les personnes qui militent identifient certains obstacles, **par exemple le fait que la structure et les systèmes mêmes des organisations donatrices empêchent parfois la mise en place d'une aide.**

Les bailleur·euse·x·s de fonds sont également confronté·e·x·s à leurs propres structures. Iels ne savent pas où allouer ce budget et ce qui est triste, c'est que (...) notre travail c'est le bien-être, mais ce dernier est considéré comme un plus ou une option [aux budgets qu'iels fournissent]. Peu de bailleur·euse·x·s de fonds sont politiquement conscient·e·x·s et celle·eux·x·s qui le sont, sont limité·e·x·s par leurs systèmes et structures

—**Hope Chigudu,** Hope Africa. Zimbabwe / Ouganda.

Iels ont également noté que cette situation est aggravée par la préoccupation répandue dans le monde de la philanthropie qui consiste à penser **davantage aux activités et aux résultats qu'aux personnes qui travaillent pour les atteindre.**

Je pense que nous avons de très bons bailleur·euse·x·s de fonds, qui comprennent le processus politique, social et culturel des personnes auxquelles ils donnent des fonds, et je pense que c'est une bonne chose. Mais s'ils arrivent avec une vision colonialiste, très traditionnelle, ce qu'iels veulent c'est juste mettre les choses à exécution. Et iels ne comprennent pas vraiment pourquoi nous sommes en train de faire ce que nous faisons

—**Selene Yang.** Paraguay.

Bien souvent, les bailleur·euse·x·s de fonds pensent davantage aux résultats obtenus qu'aux personnes qui ont mené les activités qui leur ont permis d'obtenir ces résultats, notamment en matière de droits des femmes. Cela signifie donc qu'iels pensent moins à nous, les femmes qui leur ont permis d'obtenir les résultats qu'ils recherchaient

—**Fatoumata Sangare.** Mali.

Des critiques ont également été formulées à l'encontre de **la logique d'exploitation** dont nous faisons partie en tant que partie intégrante du système capitaliste et qui affecte la dynamique de la philanthropie.

La coopération nationale et internationale obtient les bénéfices, mais c'est nous qui travaillons. Ils ne nous payent pas bien et de nombreuses femmes ne gagnent rien pour les projets qu'elles doivent réaliser. Et cela est dû au fait qu'ils savent que nous autres, les femmes, nous faisons beaucoup de choses avec peu de ressources. Cela a toujours été le cas, même pour sécuriser notre maison, notre organisation. Nous faisons beaucoup avec presque rien. C'est nous, les femmes, qui faisons cela. Et la coopération nationale et internationale exploite exactement cela : la capacité productive et reproductive des femmes à faire beaucoup avec presque rien. Les exceptions sont rares

—**Maria Lucia da Silva**, Brésil.

De nombreuses personnes qui militent nous ont dit qu'elles estiment qu'il est essentiel de **mettre davantage l'accent sur les soins et la protection**, afin d'éviter d'accroître les risques pour les organisations et les personnes qui bénéficient d'un soutien, et de contribuer à leur santé et à leur durabilité, dans une perspective holistique.

Il s'agit de fonds [de bailleur·euse·x·s de fonds], mais ce sont les organisations qui effectuent le travail : si vous ne prenez pas soin [des personnes au sein des organisations], les bailleur·euse·x·s de fonds seront également touché·e·x·s. Je pense que cette question devrait intéresser les bailleur·euse·x·s de fonds.

—**Yah Parwon**, Libéria.

Je crois que les bailleur·euse·x·s de fonds pourraient jouer un rôle vraiment important pour populariser les soins et le bien-être en général. Les exigences que posent les bailleur·euse·x·s de fonds sont parfois trop élevées pour les personnes qui militent. Moins d'argent et plus de travail ne sont pas forcément synonymes d'un projet réussi. Il est important de ne pas épuiser la militante, et donc, ne pas la mettre en danger. Alors, il me semble que les bailleur·euse·x·s de fonds sont également vraiment responsables de la façon dont nous nous sentons toutes prises en charge et protégées.

—**Anonyme**.

Pour assurer la pérennité des femmes défenseuses des droits humains, il faut que le bailleur de fonds donne de l'argent aux organisations, pas seulement en parlant du projet, mais en mettant en œuvre l'activité : « Je vous ai donné de l'argent, vous devez gérer cette activité », mais plutôt comment faire que les personnes qui appartiennent à une organisation aillent bien ? Cela nous aiderait vraiment à aller mieux, en tous cas me permettrait, moi, d'aller mieux. Cela produit également un impact sur la durabilité et les résultats de l'organisation

—**Yuli Rustinawati**, Arus Pelangi. Indonésie.

Le fait de reconnaître et de transformer l'interaction entre les bailleur·euse·x·s de fonds et les mouvements nous implique et nous engage tou·te·x·s. Dès lors, ce que nous proposons c'est de devenir coresponsables de cette dynamique, de prendre conscience du rôle que chacun·e·x occupe et du travail qui lui correspond, ainsi que de comprendre l'interdépendance qui nous lie dans un projet commun.

Comment pouvons-nous avancer ensemble sur la voie de cette transformation ?

CHEMINS À SUIVRE

pour approfondir les avancées, modifier les pratiques qui affectent négativement les mouvements et continuer à renforcer le rôle des bailleur·euse·x·s de fonds en tant qu'allié·e·x·s de la protection et des soins dans le monde entier.

✦ RESPECT, CONFIANCE ET RESPONSABILITÉ

Ce que nous avons beaucoup entendu c'est que les relations entre les personnes qui militent et les bailleur·euse·x·s de fonds doivent être basées sur la confiance et le respect. Il faut également faire preuve d'**empathie et de solidarité** pour comprendre les effets que certaines pratiques et approches néfastes ont sur les personnes qui militent. Les bailleur·euse·x·s de fonds doivent s'assurer que leurs actions, de la fourniture de ressources, y compris les avais et les consultations de tiers, aux invitations à des événements, en passant par les approches d'évaluation des activités,

n'augmentent pas le risque pour leurs partenaires et allié·e·x·s, et qu'ils donnent la priorité aux soins de ces personnes.

Lorsque des fonds ou des bailleur·euse·x·s de fonds qui ne sont pas basé·e·x·s ici en Afrique veulent faire ce qu'on appelle de la « due diligence », iels demandent des renseignements à d'autres organisations ; il s'agit de mécanismes qu'iels ont intégrés pour éviter les fraudes et les détournements. C'est bien à priori, mais cela dépend de la personne, par exemple, s'iels consultent une personne ou une organisation qui donne un faux rapport sur le Fond avec des informations qu'elle ne peut pas prouver, ce rapport portera préjudice à l'organisation sur laquelle les informations sont collectées. J'ai dû travailler à déconstruire ce genre de choses.

—**Massan d'ALMEIDA**, Togo.

La nécessité pour les bailleur·euse·x·s de fonds de **commencer à considérer les personnes qui militent comme des personnes et des organisations composées d'êtres humains et non de machines a également été rapportée.**

Le fait que les gens prennent soin d'eux-mêmes ne devrait pas être un objectif. C'est une nécessité et c'est comme une obligation, comme un droit. Avant toute chose, avant que l'on me demande des résultats, je pense à l'autre personne, du point de vue des soins, en adoptant une perspective d'attention mutuelle

—**Celeste Mayorga**, RUDA mujeres+territorio. Guatemala.

Face à ces difficultés, des **approches féministes, intersectionnelles** et interculturelles sont proposées afin d'évaluer les transformations, **au-delà d'une logique productiviste.**

Je veux que les bailleur·euse·x·s restent en dehors du chemin. Je veux juste que les travaux soient financés. Je ne veux pas qu'iels obligent les personnes qui offrent des soins à mesurer leur impact. Je veux que les bailleur·euse·x·s croient et sachent que le traumatisme générationnel existe et que ce n'est pas mesurable, vous ne pouvez pas mesurer ce que nous réalisons en termes de transformation du traumatisme générationnel. Il faut juste qu'iels aient confiance en nos activités. Nous devons sortir des outils de mesure traditionnels utilisés par les bailleur·euse·x·s de fonds, qui sont ancré·e·x·s dans un cadre relevant de la suprématie blanche. Je ne veux pas que les bailleur·euse·x·s de fonds nous demandent de leur raconter nos histoires, notre pratique,

pour qu'après iels les racontent à leur tour, mais hors contexte. C'est dangereux. Je veux que les bailleur·euse·x·s de fonds se manifestent d'une manière authentique et sincère, qu'iels prennent conscience du pouvoir et du rôle qu'iels acquièrent en donnant de l'argent, des ressources et plus de temps aux personnes qui travaillent dans la prise en charge, aux organisateur·rice·x·s et aux praticien·ne·x·s pour qu'iels puissent se réunir par-delà les frontières et fassent marcher leur imagination ensemble.

—**Cara Page.** États-Unis.

❖ EMBRASSER LA DIVERSITÉ DES APPROCHES, DES PARTICULARITÉS ET DES BESOINS

Reconnaitre et soutenir cette diversité de perspectives et d'approches en matière de soins et de protection est non seulement nécessaire, mais également essentiel au développement de **toute initiative, tout en respectant l'autonomie des personnes qui militent et de leurs organisations.**

Être une femme et une personne qui milite dans une société où les femmes n'ont aucun statut c'est déjà difficile. Si les bailleur·euse·x·s de fonds veulent vraiment que l'on nous prenne plus en compte et que notre productivité augmente, iels devront envisager de mettre en œuvre des choses qui nous permettent de prendre soin de nous et de nous protéger. Pour ce faire, iels doivent prendre en compte la diversité des défenseuses des droits des femmes, selon les pays et les femmes.

—**Fatoumata Sangare.** Mali.

Pour ce faire, il est essentiel de reconnaître nos privilèges et la manière dont les systèmes d'oppression fonctionnent dans différents contextes afin de réaliser cette transformation, qui doit au moins commencer par ne pas reproduire les **discriminations historiques fondées sur l'origine, le handicap ou toute autre catégorie.**

Je pense que les bailleur·euse·x·s de fonds pourraient élargir les programmes [de soins et de protection] afin que les personnes handicapées puissent y participer. L'année dernière, seules deux femmes ont participé à un programme de ce type.

—**Ukei Muratalieva.** Kirghizistan.

Et au-delà, il est nécessaire de changer l'idée selon laquelle il existe des modèles universels, car ces modèles renforcent les visions coloniales, occidentales et capitalistes en matière de soins et de protection qui prévalent de nos jours. **Il n'existe pas de voie unique ni de formule absolue.**

La question est de savoir comment [les bailleur·euse·x·s de fonds peuvent nous aider en matière de soins et de protection]. En vertu des conditions qu'ils fixeront eux·elle·x·s-mêmes ou comme, nous, nous le voulons ? Ce qui marche en Palestine peut ne pas fonctionner en Tunisie. Ce qui marche au Liban ne fonctionnera pas au Maroc. Les bailleur·euse·x·s de fonds nous perçoivent tou·te·x·s comme une seule entité, à 100 %. Il y a là une certaine arrogance et beaucoup de généralisation. Je pense qu'ils devraient faire confiance aux organisations dans toutes les régions en ce qui concerne la nature et les modalités des soins

—**Angelique Abboud.** Palestine.

Avec les bailleur·euse·x·s de fonds, c'est une lutte constante [oscillant] entre la compréhension totale du contexte dans lequel une organisation exerce ses activités et ce qu'elle doit réaliser à la fin du projet. Et parfois, il n'y a pas d'ouverture de leur part pour comprendre que l'évolution du contexte peut nous amener à ne pas suivre la logique du projet établie au départ. Ce dont nous avons besoin c'est que les bailleur·euse·x·s de fonds adoptent une approche orientée vers un processus qui puisse tenir compte de cela

—**Phumi Mtetwa,** Just Associates - JASS. Afrique du Sud).

Je leur demanderais également d'être en mesure d'entrer en contact personnellement avec les groupes, de mieux comprendre leur contexte, de découvrir le type de travail qu'ils font, de comprendre leurs défis, et d'être en mesure de soutenir les soins personnels et les bonnes pratiques et de créer une relation plus étroite, plutôt qu'une simple relation bailleur·euse·x·bénéficiaire

—**Senda Ben Jebara.** Tunisie.

✦ PROMOUVOIR LA GARANTIE DES DROITS DU TRAVAIL

De nombreuses personnes qui militent ont souligné l'importance du rôle des bailleur·euse·x·s de fonds dans la promotion de leur dignité et de leur autonomie, y compris leurs droits en matière de travail et de durabilité. À cet égard, les personnes qui militent ont souligné l'existence d'une fausse dichotomie entre le financement des « **aspects externes** » du travail (tels

que les activités et les projets spécifiques) et les « **aspects internes** » qui garantissent que le travail peut être effectué dans des conditions dignes et qui fournissent une aide pour venir en aide et soutenir les personnes qui militent et leurs organisations.

Il faudrait que les soins de l'équipe ne soient pas considérés comme une mode, comme une dépense superflue, il est donc vraiment important que les bailleur·euse·x·s de fonds comprennent qu'il est essentiel de parier sur le travail qui est réalisé par l'organisation, mais également sur l'organisation elle-même. Quand je parle du travail des organisations, je parle de leur but, le but pour lequel elles existent, comme la défense des droits sexuels et reproductifs, de la terre et du territoire, la lutte contre la violence, tous les sujets sur lesquels nous travaillons. Il est essentiel que des ressources soient destinées à ce travail. Mais en même temps, il est important que des ressources soient destinées aux personnes qui composent ces organisations et les collectifs, à nous qui rendons possible ce travail de défense et de soutien. Nos conditions de travail, de bien-être, de droits du travail, de repos, de prise en charge et de guérison face aux impacts de la violence doivent être bonnes.

—**Ana María Hernández Cárdenas**, Consorcio Oaxaca. Mexique.

Un aspect essentiel de cette approche plus globale du soutien aux personnes qui défendent les droits humains est de **donner des moyens pour couvrir de meilleurs salaires et d'encourager cette approche.**

On travaille, oui ! Mais nous n'avons pas de sécurité sociale, nous n'avons pas de bons salaires. Ce n'est pas ce que nous méritons avec tout le travail que nous faisons. Aujourd'hui, si je cessais de travailler, cela signifierait que je ne pourrais pas payer un médecin, payer de la nourriture jusqu'à la fin de ma vie. C'est la principale préoccupation des personnes qui militent. Nous donnons tout pour les autres, mais ce qui nous arrive à nous, personne ne s'en soucie. La plupart des bailleur·euse·x·s de fonds n'offrent de financement que pour des activités, que pour la durée du travail, que pour un an, que pour six mois. Ah, si seulement nous pouvions être sûres qu'un jour, lorsque nous vieillirons, nous pourrions vivre heureuses, et que mes enfants ne manqueront pas de soins médicaux et auront ce qu'il faut pour vivre

—**Julienne Lusenge**. République démocratique du Congo.

Le fait que certaines organisations s'appuient sur le **travail bénévole** constitue également un défi en termes de promotion des soins et de la protection.

J'aimerais qu'ils nous donnent des fonds plus importants pour les salaires, et que le personnel soit à temps plein au lieu d'avoir deux emplois dans la même journée pour pouvoir couvrir leurs dépenses personnelles. Je pense que, si cela avait lieu, nous aurions notre propre bureau, nous aurions une succursale au Caire. Cela me permettrait d'avoir un salaire et de ne pas être sous pression au niveau de l'argent. Et concernant ce qui nous pousse à continuer à niveau individuel, je pense que nous avons toutes l'enthousiasme et les motivations nécessaires pour poursuivre nos activités militantes, mais ça devient difficile lorsque l'on a deux emplois.

—**A. Osman.**

Plusieurs personnes qui militent ont mentionné que le fait de travailler à la protection des droits **sans que leur propre sécurité sociale et leurs droits en matière de travail et de santé soient couverts constitue une contradiction et un obstacle aux soins et à la protection dont iels devraient bénéficier.**

Il est très fréquent que les bailleur·euse·x·s de fonds ne donnent pas d'argent pour payer des cotisations à la sécurité sociale. Comment peut-on avoir une personne qui travaille pour les droits et ne pas lui permettre d'avoir le droit à des soins de santé décentes ? Sans sécurité sociale ici, nous les pauvres, nous mourrons plus vite. S'il est vrai que nous travaillons parce que nous croyons à notre combat, poussé·e·x·s par la douleur que nous ressentons lorsque nous voyons ces choses se produire, il n'en demeure pas moins que nous sommes des femmes, que nous sommes humaines, que nous avons des familles qui dépendent de nous. Et la plupart des bailleur·euse·x·s de fonds offrent des salaires précaires

—**Carolín Lizardo**, *Colectiva Mujer y Salud*. République dominicaine.

Un autre aspect du travail sur les droits des femmes, surtout lorsque l'on travaille pour une organisation de la société civile, est que l'assistance sociale, la sécurité sociale, n'existe pas parce que nous ne sommes pas fonctionnaires. L'assurance maladie est trop chère, même pour avoir accès à des soins médicaux en cas de maladie. Nous hésitons à nous faire soigner, car si nous allons à l'hôpital, nous nous demandons si nous pourrions payer les coûts des analyses, ou pire encore, les coûts des autres interventions

—**Djingarey Ibrahim Maiga**, *Femmes et Droits Humains*, Mali.

Il s'agit certes d'améliorer les conditions pour les personnes qui militent, mais aussi celles de leurs familles, et de leur permettre de bénéficier d'une sécurité sociale aujourd'hui, mais également à l'avenir.

Aujourd'hui, nous avons déjà fait quelques progrès à cet égard. Donc, ce que nous faisons est un travail de plaidoyer. Et dans ce sens (...) l'essentiel de nos demandes concernant les programmes de l'autosoin et du bien-être c'est que les droits que nous avons en tant que défenseuses des droits humains soient reconnus, parce qu'il s'agit bien souvent de conditions de travail, d'accès à la sécurité sociale, d'accès à une retraite, à un fonds de pension, à la des services de santé pour notre famille, à l'éducation, n'est-ce pas ? Ce sont des conditions de travail de base pour les femmes défenseuses

—Verónica Vidal Degiorgis. Uruguay - Mexique.

Disposer des ressources nécessaires pour couvrir les frais de personnel et garantir les prestations ou les droits en matière de santé peut faire la différence entre la vie et la mort, comme l'illustrent les nombreux cas de menaces de mort.

Lorsque N. a été attaquée, si nous n'avions pas eu les ressources nécessaires pour payer son billet pour l'Afrique du Sud, ou si nous n'avions pas eu d'assurance maladie, N. serait morte ce jour-là, car elle avait été frappée à la tête, elle perdait du sang, elle était inconsciente, elle allait mourir. Mais comme nous avons une assurance maladie, les billets d'avion ont été payés pour l'emmener chez des collègues qui l'ont accompagnée d'abord à Kampala, puis en Afrique du Sud, jusqu'à ce qu'elle se rétablisse et revienne. Nous avons pris en charge son mari et son enfant qui avaient été battus et nous avons cherché une autre maison dans un autre quartier pour les héberger jusqu'à ce que nous puissions trouver d'autres moyens. Si une organisation n'a pas de ressources, le risque est la mort. Il est donc extrêmement important que les bailleur·euse·x·s de fonds, le mouvement au niveau international, puissent réfléchir aux façons qu'il existe de nous protéger.

—Julienne Lusenge. République démocratique du Congo.

Il nous a également été dit que les bailleur·euse·x·s de fonds doivent jouer un rôle actif dans l'élimination des inégalités entre les organisations internationales, nationales et locales.

Je disais que les bailleur·euse·x·s de fonds doivent nous faire confiance, nous donner suffisamment de ressources, de moyens, de financements

pour nous permettre de bien effectuer notre travail et d'allouer les fonds là où ils sont nécessaires. Parce qu'ils passent par des ONG internationales pour donner l'argent. Parce que lorsqu'ils nous donnent de l'argent par le biais des ONG internationales, ils nous mettent dans une situation d'esclavage, pardonnez le terme. Elles nous donnent des miettes pour effectuer un travail pour lequel on ne recevra jamais de salaire, et on ne pourra jamais arriver à épargner pour avoir une retraite décente. Tu vas travailler, travailler et puis, à la fin, tu meurs de faim. Une collègue à nous est morte de faim après avoir travaillé plus de trente ans comme militante. Parce que son organisation n'avait pas assez de ressources, elles ne couvraient que les activités (...) À la fin, quand elle est devenue vieille, elle n'avait pas de maison, pas de nourriture, elle ne pouvait pas aller chez le médecin, c'était une femme seule, sans enfants.

—Julienne Lusenge. République démocratique du Congo.

Je pense que le fait que peu de bailleur·euse·x·s de fonds les accompagnent dans les soins et la protection est très parlant, n'est-ce pas ? Le fait, c'est qu'il y a des bailleur·euse·x·s de fonds qui ne font pas attention à qui ils donnent leur argent et qui donnent de l'argent à des gens qui n'assurent pas ce travail (...). Et nous qui effectuons vraiment le travail, ils ne veulent pas nous soutenir parce qu'ils disent que nous ne disposons pas d'une structure solide. Cependant, ils donnent de l'argent aux grandes entreprises, que j'appelle les grandes entreprises des droits humains, qui finissent par sous-traiter nos services. Alors, pourquoi ne pas donner cet argent à ceux qui travaillent vraiment ? (...) Je pense que c'est l'une des limites, bien qu'il appartienne à chaque bailleur·euse·x·s de fonds de disposer de son argent comme iel le souhaite.

—Rosanna Marzan, directrice exécutive, *Diversidad Dominicana.*
République dominicaine.

Cela ne signifie pas nécessairement qu'il ne faut pas donner de ressources aux grandes organisations, mais qu'il faut s'assurer qu'elles **donnent également de l'argent aux organisations locales**, en respectant leur autonomie et leurs territoires.

Nous faisons tout pour protéger cet espace territorial où il y a beaucoup de choses, des informations sur l'ADN, des informations biologiques, sur les plantes médicinales, les animaux et des millions d'êtres que nous ne connaissons même pas. Si les bailleur·euse·x·s de fonds sont intéressé·e·x·s et qu'ils veulent conserver ces informations, nous devons leur expliquer qu'ils sont dans nos territoires. Si vous voulez

faire des programmes sociaux et continuer à travailler avec de grandes organisations, faites-le. Mais il faut aussi réserver une partie pour que nous puissions travailler sur nous-mêmes, en suivant notre propre vision de ce que nous voulons faire sur notre territoire.

—Ruth Alipaz Cuqui. *Femme indigène Uchupiamona de Bolivie. Défenseuse des droits indigènes, des droits humains et de la nature. Membre du regroupement des communautés autochtones des rivières Beni, Tuichi et Quiquibey et coordinatrice générale de CONTIOCAP. Bolivie.*

❖ AMÉLIORER LA QUALITÉ ET LA FLEXIBILITÉ DES FINANCEMENTS, EN AUGMENTANT L'AUTONOMIE ET EN RÉDUISANT LES FORMALITÉS ADMINISTRATIVES

Tout au long de cette enquête, nous avons entendu à plusieurs reprises des préoccupations bien connues concernant **la qualité du financement. Le financement de base et la flexibilité** sont des éléments clés de la prise en charge, de la protection et de la durabilité des mouvements, dans la mesure où ils contribuent à réduire la précarité structurelle et à établir des relations plus équitables.

À cet égard, nous avons entendu, par exemple, que les personnes qui militent et leurs organisations bénéficieraient de la création **d'un budget distinct pour les soins et la protection.**

Je pense que les bailleur·euse·x·s de fonds devraient disposer d'un budget distinct, ou d'une rubrique dans le budget de chaque projet, alloué aux composantes de sécurité et de soins. Ce serait vraiment important pour établir une culture de soins et cela permettrait également de motiver et d'inspirer d'autres bailleur·euse·x·s de fonds, même si je pense que ce processus devrait se dérouler au niveau de la base.

—Anonyme.

Il est important d'approuver un budget pour que les défenseuses des droits humains puissent prendre soin d'elles-mêmes. Pour l'instant, c'est à la défenseuse de définir les soins qu'elle pourrait recevoir. Moi, par exemple, s'ils me donnent un budget pour les soins, peut-être que je l'utiliserais pour un massage corporel et du sport parce que souvent il faut payer pour cela.

—Pedan Marthe Coulibaly. Côte d'Ivoire.

Si les avis divergent quant à la nécessité d'une allocation budgétaire spécifique ou d'une augmentation du financement de base, la clé est de permettre une plus grande **autonomie et flexibilité dans l'utilisation des fonds**.

La flexibilité des bailleur·euse·x·s de fonds permet à notre organisation de faire des économies considérables. Il doit y avoir une certaine solidarité, une fraternité, une compréhension. C'est nous qui vivons dans cette situation, c'est nous qui vivons dans ce pays, dans ce désastre. Parfois, nous sommes complètement en dehors des lignes budgétaires du projet, mais quelque chose doit changer. Ici [le ou la bailleur·euse·x de fonds] comprend, alors je lui suis très reconnaissante.

—**Ukei Muratalieva**. Kirghizistan.

Certains changements, même petits, peuvent avoir un grand succès. **La réduction de la bureaucratie et des formalités administratives** est également essentielle à la qualité du financement et pourrait donc avoir un impact concret en termes d'allègement du fardeau quotidien des personnes qui militent.

Nous travaillons sur une application destinée aux bailleur·euse·x·s de fonds depuis quatre ou cinq mois maintenant. Nous avons été choisies pour ce financement et ils veulent trois devis pour ceci et un CV de quelqu'un d'autre et ceci et cela. Mon équipe a travaillé sans relâche et les fonds ne sont toujours pas à notre disposition. Ils ne semblent pas se rendre compte de l'effort que cela nous demande, car nous avons toutes sortes d'autres choses à faire. Donc je ne pense pas qu'ils se soucient beaucoup de notre bien-être. Ils cochent des cases.

—**Rosanna Flamer-Caldera**. Sri Lanka.

J'aimerais qu'il y ait moins de bureaucratie et moins de paperasse. En termes d'autosoins et de soins collectifs, l'autonomie est très importante, car elle donne aux organisations la possibilité de choisir leurs besoins urgents et les modes de fonctionnement qu'elles souhaitent. Je pense qu'en réduisant les problèmes liés à la bureaucratie, à la paperasse, il serait plus facile de se concentrer davantage sur cela et sur le contenu. Cela donnerait également aux personnes qui militent plus de temps pour s'occuper d'elles-mêmes.

—**Elvira Meliksetian**, Arménie.

Un autre thème qui a été récurrent dans nos discussions concerne **les limites imposées par les cycles de projet et les contrats à court terme**, et leur impact sur la capacité à planifier à long terme et à réaliser des changements durables.

Les bailleur·euse·x·s de fonds ne veulent financer qu'un projet ponctuel, qui dure un ou deux ans, et il faut ensuite tout recommencer. C'est ce cycle qui nous tue. Vous ne pouvez donc pas penser à long terme, car vous ne pouvez pas planifier avec des contrats à si court terme. Il s'agit d'une pratique courante dans le mouvement et d'un élément à prendre en compte lorsqu'il s'agit de prendre soin de soi. Nous sommes obligées de faire les choses de cette manière afin de pouvoir respecter nos budgets... et ce, quand on a un budget.

—**Massan d'ALMEIDA**, Présidente de XOESE, Le Fonds pour les Femmes Francophones. Togo.

❖ SOUTENIR LES PRATIQUES ET APPROCHES COMMUNAUTAIRES ET HOLISTIQUES

Nous avons également discuté de la nécessité de s'appuyer sur les progrès déjà réalisés en termes d'**ouverture aux conceptions et pratiques communautaires, y compris les traditions culturelles et les diverses spiritualités des personnes qui militent et de leurs communautés.**

Aucun fonds n'a jamais considéré cette partie avant, j'ai toujours dit : pourquoi ne prennent-ils jamais cela en compte ? Je veux aller chez un guérisseur, chez un mamo [autorité spirituelle du peuple Kogi] pour participer à un rituel de guérison qui me sera destiné. Pourquoi personne ne peut-il me le financer ? Je pense que chaque jour, iels comprennent de mieux en mieux les aspects de cette prise en charge et mettent en pratique une approche différentielle. L'approche différentielle est généralement pensée ainsi : « nous soutenons une centaine de femmes noires ». Oui, mais iels ne les ont pas soutenues dans leur vie spirituelle, dans leurs soins personnels, et c'est leur façon à elles de prendre soin de soi, donc il n'y a pas d'approche là. Iels commencent à comprendre que les gens ont leurs propres stratégies, que les communautés leur donnent les moyens d'agir, car iels n'inventent rien de nouveau. Ce qu'iels font, c'est renforcer ce que les gens ont toujours fait, sans autant de conditions. Cela produit un effet multiplicateur et cela donne lieu à une mise en commun, parce que ça nous dépasse.

—**Danelly Estupiñán Valencia**. Colombie.

Envisager « son corps et son esprit comme faisant partie du mouvement », voici la description puissante utilisée par une personne interrogée pour expliquer **la nécessité d'un soutien accru à la santé mentale**, y compris le financement des thérapies et le renforcement des réseaux de guérisseuses, de thérapeutes et de professionnelles de la psychologie.

Il devrait y avoir davantage de soutien et de financement pour les séances de thérapie. À cet égard, nous sommes sérieusement blessées et nous avons besoin d'une aide réelle.

—**Anonyme.**

Iels doivent vraiment investir dans la santé mentale, car nous perdons chaque jour des défenseuses des droits humains, parce que les gens ne peuvent pas gérer certains des problèmes auxquels ils sont confrontés ; parce que, selon le problème que vous traitez, il finit toujours par affecter la famille, votre famille. Vous essayez constamment de faire face aux responsabilités de votre famille et vous essayez de faire face au problème.

—**Wangu Kanja**, Wangu Kanja Foundation-The Survivors of Sexual Violence in Kenya Network. Kenya.

En plus d'un accompagnement occasionnel, les personnes qui militent ont réaffirmé la nécessité de structures plus permanentes ou de **« maisons de soins » et un appui aux retraites qu'elles organisent elles-mêmes.**

J'aimerais que les organisations et réseaux de bailleur·euse·x·s de fonds nous soutiennent pour organiser des retraites fondées sur nos propres pratiques, sur la sagesse que nous connaissons. Au lieu que ce soit les bailleur·euse·x·s de fonds qui les organisent, qui décide qui y va et qui n'y va pas, il faut des organisateur·rice·x·s enraciné·e·x·s dans la justice de guérison et la justice pour les personnes handicapées. Nous avons besoin de ces fichues retraites. Nous en avons besoin régulièrement. Nulle question de résultats ni d'attentes à avoir. C'est juste une guérison, c'est juste construire des relations. Et je dirai que les retraites sont plus réparatrices que presque tout ce que j'ai pu voir dans les mouvements sociaux.

—**Devi Peacock**, Peacock Rebellion. États-Unis.

Et je pense aussi qu'il est très important de créer des espaces de soins plus permanents, comme la maison féministe au Mexique, Casa La Serena.

—**Ledys San Juan**. Colombie).

✦ SOUTENIR LES ÉCHANGES, LES ENQUÊTES, LES CAMPAGNES ET LES CONSEILS JURIDIQUES

Lorsque nous parlons de bailleur·euse·x·s de fonds, nous ne parlons pas seulement d'argent. Leur travail leur donne accès à d'autres ressources et actions qui favorisent les soins et la protection. Certaines personnes qui militent ont souhaité souligner que les bailleur·euse·x·s de fonds peuvent jouer un rôle d'intermédiaire **pour les mettre en contact avec leurs pairs dans d'autres pays et faciliter davantage d'échanges autour de ces questions.**

Outre l'argent, nous pouvons également acquérir des connaissances sur l'autosoin et le bien-être qui peuvent être utilisées dans le cadre de travaux de groupe ou de séances de thérapie. Ce n'est pas quelque chose qui nous est familier. Nous avons besoin de ce genre de connaissances pour pouvoir nous-mêmes faire ce genre de travail. Cela pourrait être réalisé si les bailleur·euse·x·s de fonds nous mettaient en contact avec des personnes qui militent d'autres pays pour échanger des informations et partager des expériences. Cela nous aiderait à trouver de la force chez les autres et à savoir ce qui se passe ailleurs. C'est enrichissant. Cela me donne des idées et des conseils sur ce que je peux faire en Chine.

—**Jing Xiong**, *Feminist Voices*. Chine.

Il s'agit de fournir un espace et des opportunités à ces militantes locales pour qu'elles puissent se développer, se familiariser avec de nouvelles opportunités et de nouvelles régions. Par exemple, j'ai beaucoup appris sur la résilience auprès de militantes et d'artistes cambodgiennes. Nous devons créer ces espaces qui favorisent la mobilité des militantes et créent des opportunités d'échange entre militantes d'un pays à l'autre.

—**Zana Hoxha**, *Artpolis-Art and Community Center*. République du Kosovo.

L'importance du **soutien à la recherche et aux campagnes a également été mentionnée, ainsi que la pertinence de l'assistance juridique et administrative.**

Je pense que les bailleurs peuvent également contribuer en affectant des fonds à la recherche, à des études sur les impacts du militantisme sur nos vies. Il est important de soutenir, d'appuyer et de fournir des ressources pour des études sur la manière de promouvoir la santé mentale et psychoémotionnelle des militantes et des défenseuses avec lesquelles

nous travaillons. Je crois aussi qu'il est important de promouvoir des campagnes pour reconnaître le travail, pour valider le travail qui est fait.

—Ana María Hernández Cárdenas, *Consortio Oaxaca.* Mexique.

Parfois, lorsque vous avez besoin de prendre des mesures de réinstallation d'urgence (...) De fournir non seulement une aide financière, mais aussi une assistance dans les questions administratives, telles que l'aide pour les visas, les campagnes publiques. [Il serait bon] que les bailleur·euse·x·s de fonds aient la possibilité d'intervenir sur place, en fonction de leurs possibilités, et d'apporter une aide purement administrative pour accélérer la réinstallation.

—Milana Bakhaeva, Tchétchénie / Russie).

QU'EN EST-IL DES SOINS PERSONNELS ET COLLECTIFS AU SEIN DES ORGANISATIONS DONATRICES ?

Dans ce chapitre, nous n'avons pas abordé les pratiques de soins et de protection au sein des organisations donatrices, car nous avons essayé de privilégier le point de vue des personnes qui militent. Cependant, nous tenons à souligner l'importance de cette réflexion, qui fait actuellement son chemin.



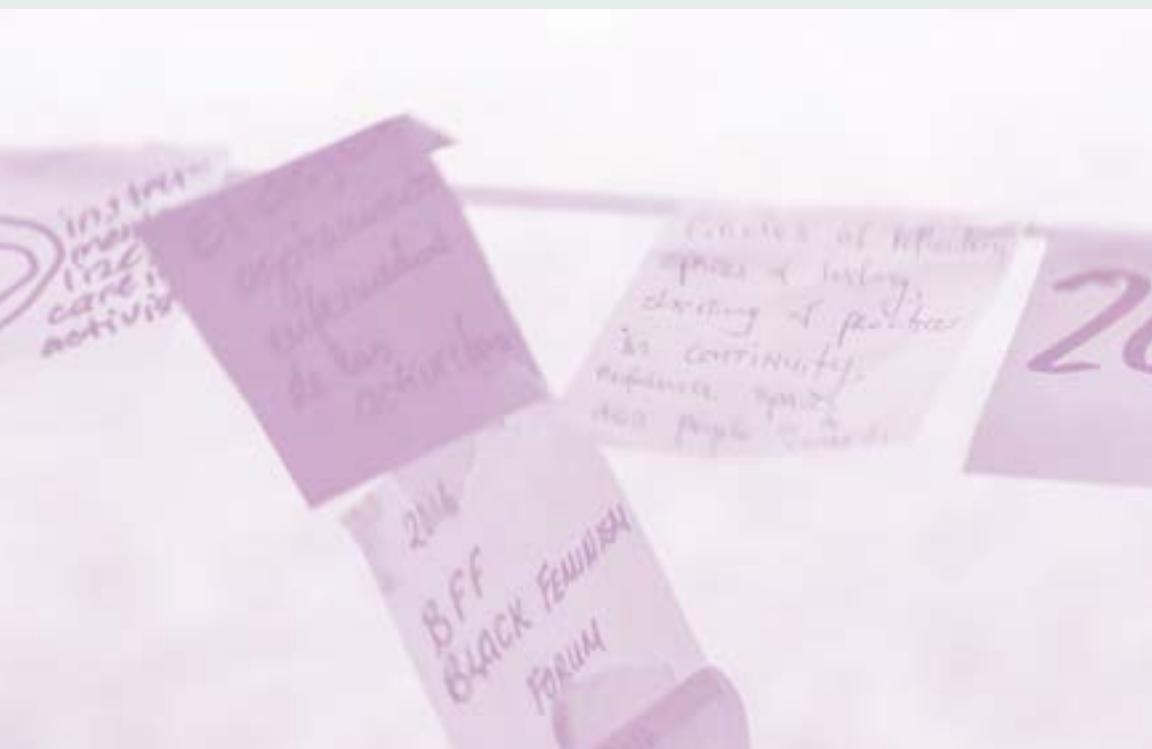
Comment prenez-vous soin de vous en tant que membre d'un fonds, d'une fondation ou d'une institution qui finance des personnes qui militent en matière de féminisme et de droits humains ? La prise en charge a-t-elle lieu collectivement ? Disposez-vous du temps nécessaire pour vous reposer ? Pour vous nourrir ? Pour réfléchir et agir sur la façon dont votre travail peut vous affecter émotionnellement et physiquement ?

Afin de participer au changement en matière de protection et de soins et de favoriser ce processus, il est essentiel de nous reconnaître dans cette humanité qui nous lie les un·e·x·s aux autres du point de vue de ce que nous sommes, de ce que nous faisons et des causes que nous défendons ensemble. Il est essentiel d'entamer une transformation de l'intérieur, en partant de l'expérience ; en menant une réflexion sur ses propres pratiques et conceptions. Les transformer.

Il est nécessaire de revoir la culpabilité associée à la notion de privilège pour le rôle que l'on occupe dans le domaine de la défense des droits humains ; de prêter attention à ce qui peut être encouragé chez les personnes qui militent, mais refusé pour soi-même et pour l'organisation dans son ensemble. Il est également essentiel d'examiner ce qui, peut-être parce que nous l'avons assimilé de l'intérieur (comme les charges de travail excessives et la logique productiviste), est assimilé et exigé de l'extérieur, à celles et ceux que (paradoxalement) l'on aide dans le but de contribuer à leur bien-être.



Comment aimeriez-vous prendre soin de vous et quels sont les obstacles que vous rencontrez à cet égard ? Avez-vous vos propres pratiques que vous aimeriez partager ? Quels sont actuellement les discussions et les échanges qui ont lieu entre bailleur·euse·x·s de fonds et personnes qui militent ? Quelles sont celles que vous souhaiteriez mobiliser ?



INVITATION

Qu'est-ce qui peut aider à la fluidité de ces conversations ?

Si une personne est avec vous, essayez un jeu de rôle où l'une est une personne qui milite et l'autre bailleur·euse·x·s de fonds. Imaginez la conversation sur l'argent et le pouvoir. Imaginez-vous en train d'essayer d'atteindre votre objectif dans cette conversation. Ensuite, changez de rôle et refaites l'exercice pour connaître les deux côtés.

Si vous n'avez personne à côté de vous, une alternative à cet exercice est de placer une chaise vide devant vous et de changer de rôle et de place.

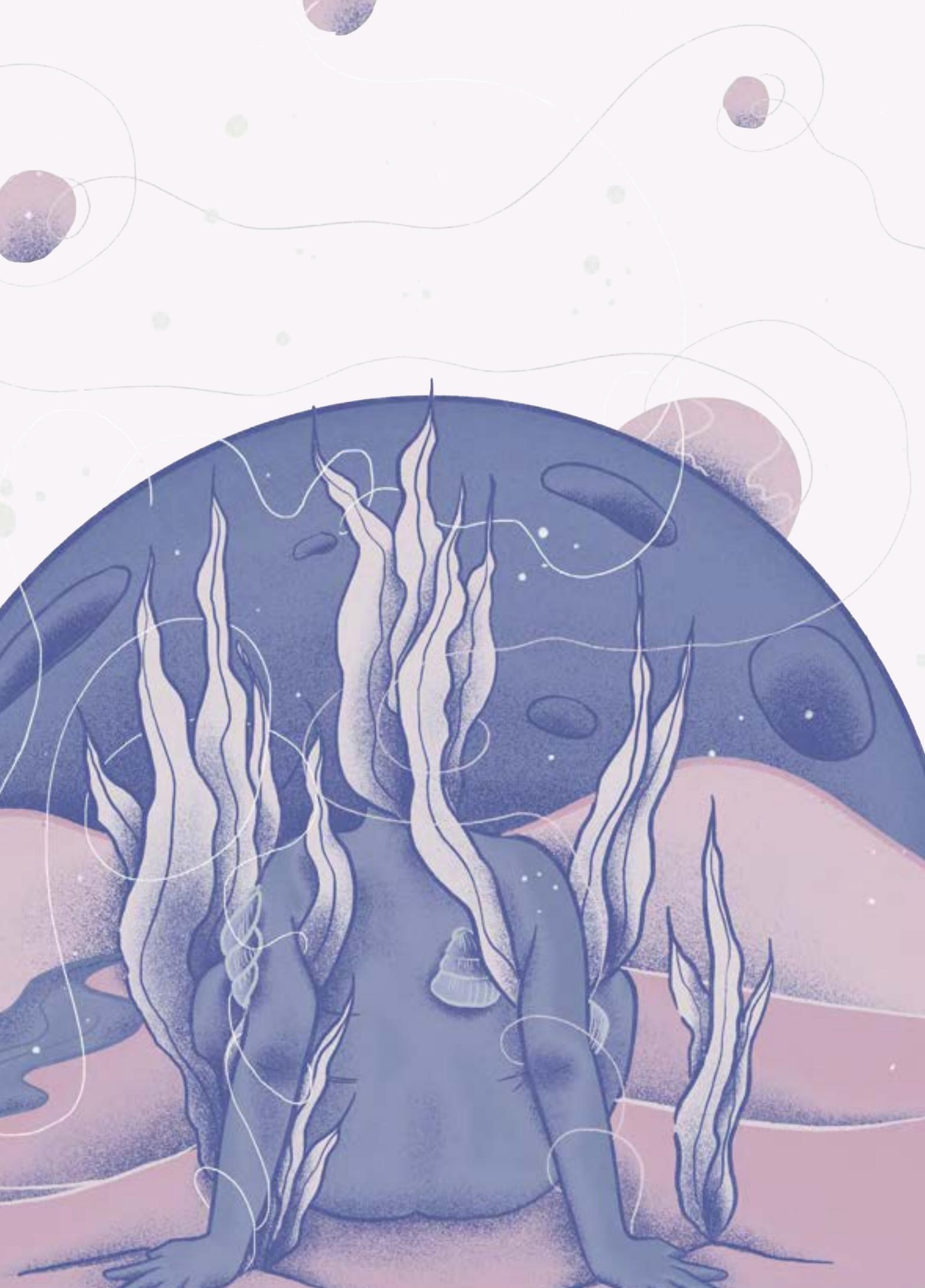
- ✦ **Qu'avez-vous ressenti au niveau du cœur ?**
- ✦ **Qu'avez-vous ressenti au niveau du corps ?**
- ✦ **Y a-t-il quelque chose qui vous empêche de vous exprimer ?**
- ✦ **Y a-t-il quelque chose qui vous facilite la tâche ?**
- ✦ **Quels enseignements avez-vous identifiés pour les futures conversations sur l'argent et le pouvoir ?**

Enraciner Les Militantismes À Venir

**À quoi ressembleront nos activités militantes
à l'avenir ?**

**Notre relation aux soins et à la protection
va-t-elle changer ?**





Les racines sont en mouvement constant, elles interagissent toujours avec l'environnement, elles se nourrissent et s'alimentent, elles s'entrelacent avec d'autres racines. C'est pourquoi l'enracinement implique pour nous un mouvement et un changement permanents.

Depuis toutes ces années, depuis que le livre **À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?** a remué le sol, on pourrait parfois avoir l'impression que le paysage n'a pas changé. Cependant, même si nous ne nous en apercevons pas, nos racines sont souterraines. Le militantisme s'est transformé, nous sommes aujourd'hui plus interconnecté·e·x·s que jamais, les conversations sur les soins et la protection ont évolué. De nombreux défis restent à relever, nous avons des questions à approfondir, des conversations qui ne font que commencer, et pourtant, il est vital de célébrer et de rendre hommage aux progrès que nous avons accomplis ; comme nous le rappelle le·a·x militant·e·x mexicaine·e·x, vedette, vogueur·euse·x, éducateur·rice·x et Hip Hopper Nany Guerrerx, « un pied dans la fête et l'autre dans la protestation ».

Nous parions sur la vie, sur le fait de continuer à faire fructifier nos racines et à faire germer de nouvelles graines. Nous croyons qu'il faut continuer à tisser ensemble les militantismes dont nous rêvons, et pour cela, nous savons qu'il est nécessaire de faire marcher la mémoire, repasser par le cœur. Nous devons faire des offrandes à la terre et la remercier, reconnaître les expériences de nos ancêtres et de nos prédécesseur·euse·x·s, celle·eux·x·s qui nous ont guidé·e·x·s jusqu'ici. Nous devons également ouvrir les débats et miser sur la confiance avec celles et ceux qui nous ont ouvert cette voie qui nous a permis de comprendre le présent que nous vivons, mais également accueillir toutes les personnes qui nous ont rejointes il y a peu, afin de célébrer ensemble que nos effectifs et notre diversité s'accroissent.

Célébrons donc **les dialogues et la diversité des approches en matière de soins et de protection.**

La perspective féministe a également changé. Il y a dix ans, elle était totalement absente des organisations travaillant dans le domaine de la protection, ou très limitée, et elle a fait irruption grâce au travail des organisations et des réseaux féministes. Par leur action elles ont permis d'avoir une approche de la violence plus complexe, de mettre en place une vision de la protection qui s'attaque davantage aux causes structurelles, d'intégrer des domaines en matière de protection qui ont également trait à la guérison, à la récupération, à la gestion de l'usure, et c'est quelque chose qui a été très agréable à voir,

la manière dont cette vision s'est installée, même si elle est encore loin d'être comprise en profondeur, mais c'est maintenant quelque chose de beaucoup plus présent.

—**Marusia López Cruz**, *JASS/IM-Defensoras*. Mexique - Espagne.

La possibilité de **reconnaître que nous avons des racines, que nous sommes dotées d'histoire et de mémoire pour pouvoir, à partir de là, approfondir les dialogues intergénérationnels et interculturels et récupérer, construire ou apprendre d'autres pratiques.**

Je pense qu'il y a autre chose à prendre en compte quand je pense à ma génération, aux connaissances indigènes et aux manières indigènes de s'occuper des soins et de la protection. Ma génération les méprise et nous adoptons toutes les approches occidentales de toutes les façons possibles. Et aujourd'hui, il est vraiment crucial de récupérer les connaissances ancestrales. C'est la priorité. Ensuite, il ne s'agit pas non plus de mépriser systématiquement les approches occidentales, il s'agit seulement en quelque sorte de reconnaître que certaines de ces approches ne sont pas conçues pour dialoguer avec notre indigénitude [sic]. Je ne suis même pas sûre que ce mot existe. Nous devons continuer à trouver des moyens qui nous permettent de ne pas rejeter si rapidement les points de vue différents en raison de leur origine, préférant à cela un diagnostic qui puisse déterminer s'ils peuvent nous être utiles. Et si ce n'est pas le cas, nous les aurons au moins étudiées. Mais si ces points de vue sont utiles, alors il nous faut le reconnaître et célébrer leur origine

—**Phumi Mtetwa**, *Just Associates-JASS*. Afrique du Sud.

Célébrons également le fait que nous avons trouvé **des manières de nous enraciner dans les soins et de créer des liens avec les autres** pour partager nos expériences, nos pratiques et étudier en profondeur, collectivement, les effets de tout cela.



Les politiques des soins sont assez récentes dans le monde du militantisme en général (...) Je pense qu'elles découlent d'un manque de soins adéquats. Et je pense qu'avec le temps, les choses vont changer, car, à titre de comparaison, il y a dix ans, j'entendais rarement parler de soins dans le militantisme. Il s'agissait toujours de donner, de faire, de réagir, et maintenant nous commençons à entendre parler de plus en plus de pratiques de soins, de politiser les soins, d'inclure les soins dans les stratégies d'organisation courantes, et de faire appel à des cabinets de conseil ou à des partisans de la sécurité et du bien-être holistiques pour identifier des formes durables de militantisme.

—**Elvira Meliksetian**, Arménie.

Nous avons les espaces nécessaires pour dialoguer, la motivation est là, les idées aussi. Asseyons-nous et parlons des façons qui nous permettraient d'inventer de nouvelles possibilités de militantisme.

Par exemple, **identifier et relever les défis qu'il nous reste à affronter.**

Ainsi, je pense qu'une grande partie des défis réside dans la construction de nouveaux récits et de pratiques militantes, comment transformer les croyances qui nous entravent, comment travailler au niveau personnel et collectif pour développer un militantisme beaucoup plus joyeux, moins culpabilisant et plus satisfaisant pour tou·te·x·s.

—**Ana María Hernández Cárdenas**, Consorcio Oaxaca. Mexique.

En transformant les relations et en renforçant la confiance qui cimenter les différentes générations entre elles.

Ce que je voudrais changer, c'est la façon dont les femmes plus âgées traitent les jeunes qui s'engagent dans des activités militantes, l'idéal serait que l'âge ne soit qu'un chiffre et que toutes les femmes se sentent reconnues pour le travail qu'elles font, quel que soit leur âge. Pour moi, ce serait l'idéal, cela me permettrait de développer des compétences et de pouvoir bénéficier de l'aide ou de l'accompagnement de mentors féminins qui pourront ensuite partager leurs connaissances avec les

générations futures. Le travail intergénérationnel aurait plus d'impact et motiverait les jeunes femmes militantes. C'est ce que j'aimerais.

—**Renée Nwoes**, *Women in Front*. Cameroun.

Renforcer **les liens de solidarité, de soutien mutuel, et continuer à s'accompagner mutuellement.**

Je voudrais adresser un message au monde, dans ce contexte : nous, les femmes, donnons nos corps et pas seulement nos corps, nous donnons aussi notre esprit et tout ce que nous avons pour faire face aux différents conflits, que ce soit pour la défense de la terre, de l'eau, pour la défense des femmes qui ont fait l'objet de violences. Car combien de femmes sont victimes de représailles de la part des agresseurs d'autres femmes. Alors il faut leur dire ceci : ne nous taisons pas, continuons tout le travail que nous sommes en train de mener en tant que femmes, parce que nous devons prendre soin de nous et nous protéger et continuer à faire toutes ces activités militantes au sein de la communauté, et ne pas travailler seules de manière isolée, mais toutes ensemble main dans la main. Ces fardeaux que nous portons en nous-mêmes, nous pouvons les rendre plus supportables.

—**María Témpora**, Pérou.



Lâcher prise pour que nous puissions suivre notre chemin avec plus de légèreté et **créer** collectivement.

Si nous surmontons cette idée, il sera plus facile de le faire, car je pense que nous nous chargeons de trop de responsabilités et d'attentes, et il est impossible de répondre à ces attentes, ce qui crée encore plus de frustration et d'anxiété dans nos vies. J'adorerais passer à autre chose. Nous, les militantes, nous sommes unies, et nous sommes beaucoup. Créons quelque chose ! C'est incroyable !

—**Elvira Meliksetian**, Arménie.

De même, il faut examiner les pratiques basées sur un « devoir être », exprimé par **des jugements et des comparaisons entre personnes qui militent**.

Ce que j'aimerais voir changer, c'est l'instinct critique que nous avons entre nous. Parce que parfois, le milieu du militantisme n'est pas le plus sûr, parce que nous devons faire face aux mêmes préjugés, aux mêmes critiques établissant des différences entre vraies personnes qui militent ou qui vont dans le « droit chemin » et les autres.

—**Anonyme**.

Il faut apprendre à recevoir les différentes émotions qui nous traversent, **se reconnaître dans tout ce que nous sommes** et, à partir de là, raviver la flamme dans nos activités.

Parfois, la douleur nous émeut, parfois la joie nous émeut, mais généralement, lorsque nous restons cantonné·e·x·s à une seule émotion, la vie ne nous est plus aussi agréable. Donc, le fait d'entretenir ces états d'esprit (...) surtout ceux qui sont positifs constitue une option pour pouvoir continuer notre lutte, réaffirmer notre leadership, soutenir notre mouvement et conserver notre force vitale. C'est le seul moyen d'y parvenir.

—**Danelly Estupiñán Valencia**. Colombie.



Et ainsi entretenir des **liens permanents et quotidiens avec tout ce qui existe**, constituant ainsi une forme de spiritualité, qui nous permet également de donner une assise aux soins personnels et collectifs.

Les soins et la protection, la sécurité, le bien-être, les sentiments, les stratégies qui ne sont pas discriminatoires envers les personnes handicapées, qui ne présument pas d'une manière d'être statique et unique, peuvent et ont mis la spiritualité au centre, ils ont mis les personnes au centre pour comprendre leur relation avec la planète, avec les ancêtres, avec les traditions anciennes, avec les déesses et les dieux, avec tout ce qui fait sortir les gens du lit le matin, ce qui nous fait avancer. Et je pense que les pratiques qui nous relient à notre intention, à notre lignée, à nos chants et à nos traditions sont celles qui nous aident dans notre bien-être personnel et collectif.

—**Cara Page.** États-Unis.

Tout cela élargira-t-il **ce que nous entendons par travail politique ?**

Il faudrait aussi consacrer un moment à l'amour et à la romance, pour nous ouvrir à cela et en parler ouvertement. Ce seraient des moments qui célébreraient nos relations, qui nous offriraient la possibilité de vivre librement nos vies interpersonnelles. Il faudrait même que les personnes se sentent en toute sécurité au sein de nos communautés et dans les espaces que nous créons. Y compris les moments consacrés à l'expression, aux soins physiques et à la créativité, mais également les autres formes de travail politique que nous menons. C'est ce que j'imagine. Et aussi [un avenir] lié ou enraciné dans la nature, car ce lien n'est pas courant dans notre travail politique. Elle est là, mais nous n'avons pas le réflexe de nous y attarder suffisamment, je parle de jardiner ensemble, de manger les aliments que nous cultivons, de cuisiner ensemble. C'est facile quand on travaille dans des villages, car c'est la vie quotidienne des femmes avec lesquelles nous sommes en contact, mais ce n'est pas une pratique que nous considérons comme faisant partie de notre travail politique. J'aimerais que cela soit plus évident

—**Sarala Emmanuel.** Sri Lanka

ET VOUS, QUEL AVENIR VOULEZ-VOUS CRÉER ?

À partir d'un réseau de voix et de territoires multiples, nous proposons une constellation d'expériences, d'idées, de questions, de défis et d'alternatives autour des soins et de la protection, dans le cadre desquelles les personnes qui militent et les défenseur·euse·x·s partagent leurs expériences, à partir des réalités qui sont les leurs et en tant que partie intégrante des mouvements. Nous prenons en compte les contextes, les régions, les cultures, les identités, en identifiant les conditions de vie particulières, les environnements, et les diverses possibilités, dans le but de matérialiser les conditions d'une vie digne.

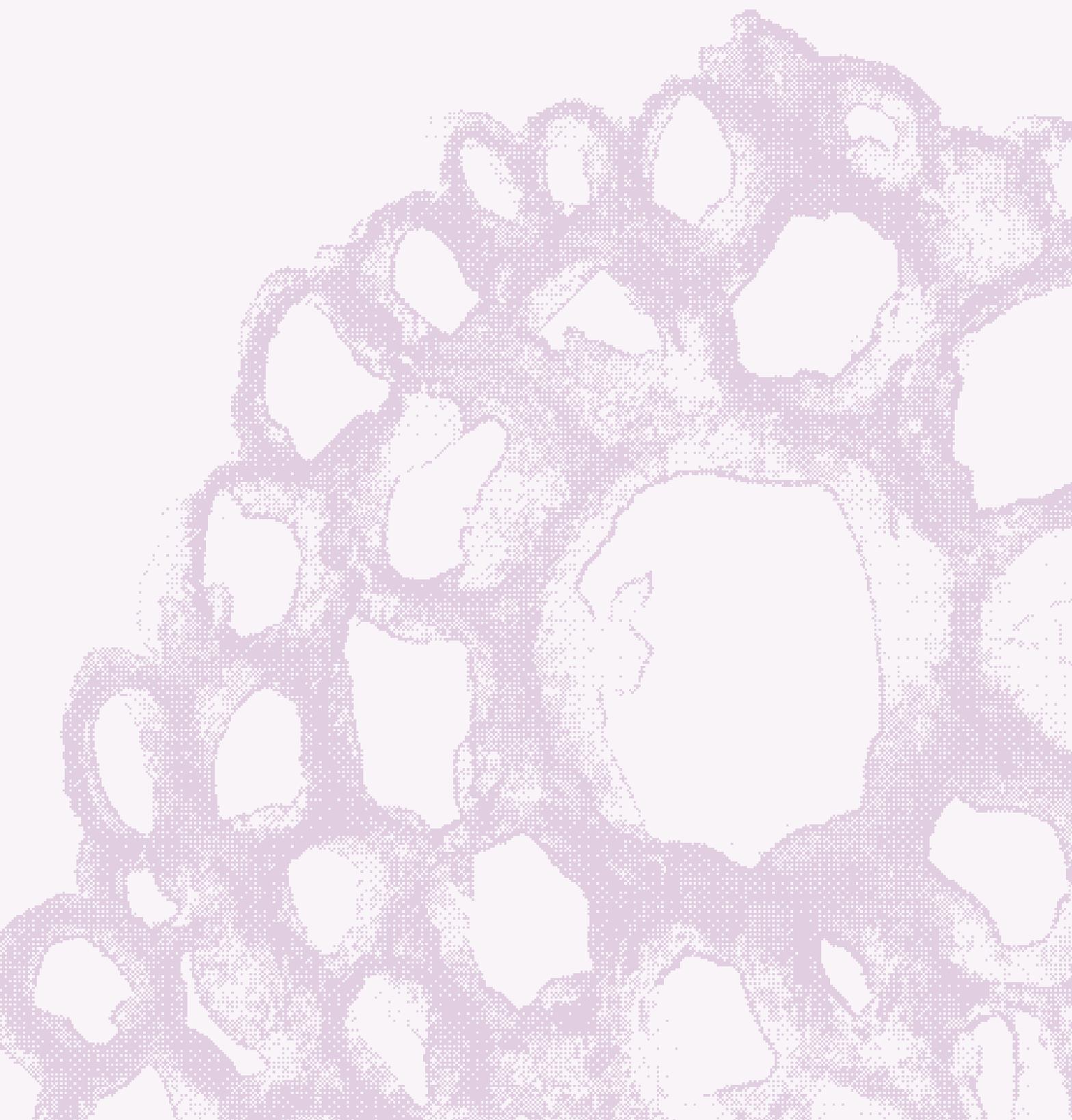
C'est la conclusion à laquelle nous arrivons en matière de soins et de protection : il s'agit d'une action politique qui, malgré la diversité dans ses modalités d'enracinement, poursuit un but commun qui est le soutien des mouvements. Nous appelons à davantage de dialogues dont le but serait d'envisager des actions personnelles et collectives transformatrices et, en même temps, à un financement flexible et à une redistribution des ressources pour répondre efficacement aux besoins et promouvoir des pratiques qui prennent soin de la vie et la protègent dans toutes ses manifestations.

De nombreuses questions restent en suspens et donnent matière à discussion, mais il faut surtout insister sur l'appel permanent qui est lancé à créer ainsi qu'à célébrer les actions, processus et réflexions qui sont déjà en cours. Il faut nous réapproprier les pratiques quotidiennes pour que tous les jours une visibilité soit accordée à nos actions au niveau personnel, collectif et communautaire, car c'est cela qui déstabilise le pouvoir et transforme les oppressions. Il nous faut absolument reconnaître que la violence persistera tant que les militantismes pointeront du doigt les intérêts de toutes sortes sur lesquels repose l'agencement (ou le désordre) du monde. En conséquence de quoi, il est urgent d'adopter une démarche de responsabilité partagée et de prise de conscience des interdépendances qui sont à l'œuvre entre nos vies et celles de notre entourage.

INVITATION

Poursuivons nos échanges !

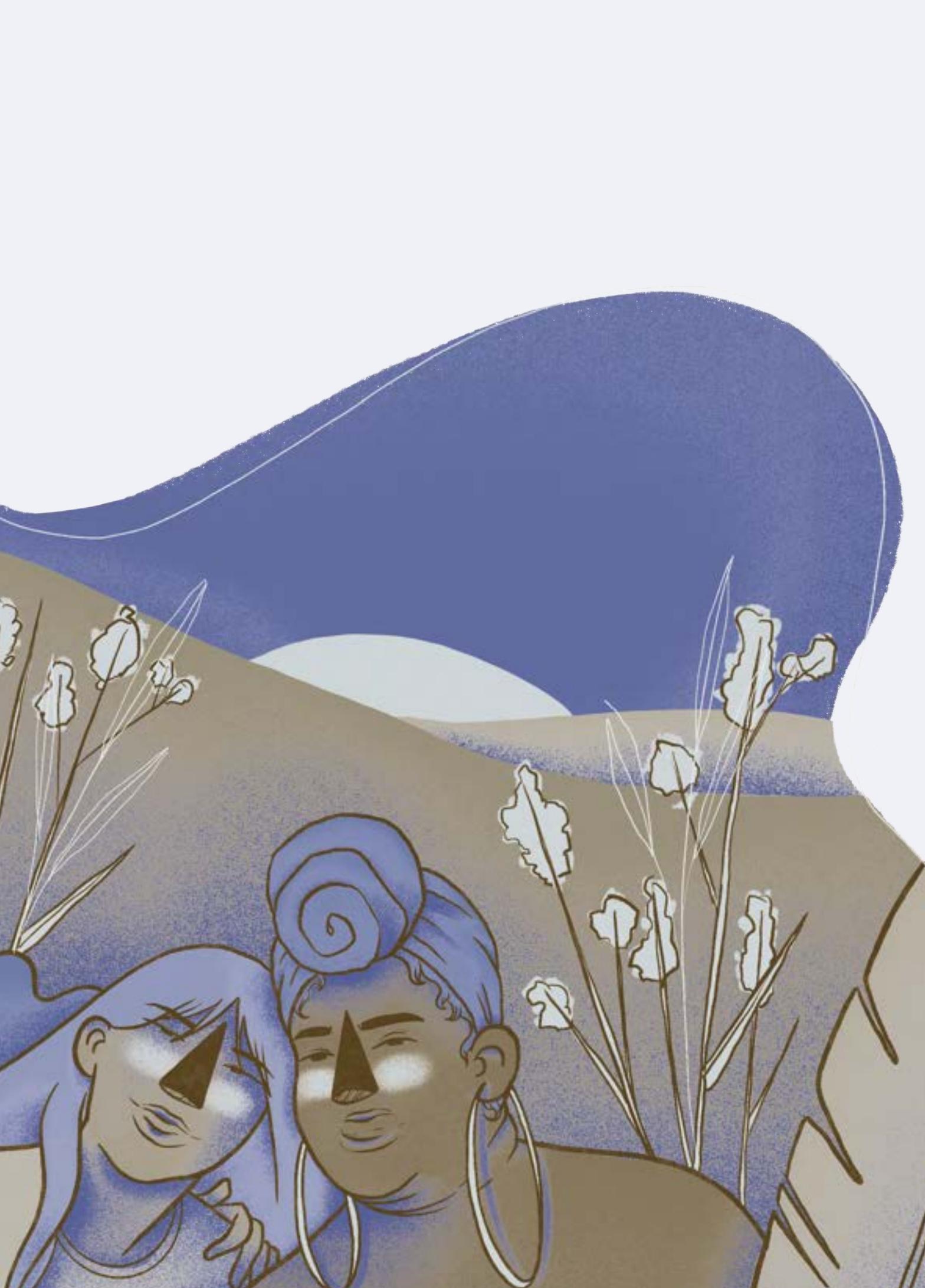
Découvrez d'autres sujets en lien avec cette question et parlez-nous des sentiments que vous avez ressentis à la lecture du livre sur [rootingcare.com](https://www.rootingcare.com)



CHAPITRE 8

Perspectives, Trajectoires Et Pratiques Du Consortium Du Fonds D'action Urgente





Puisque l'apprentissage et la transformation en matière de soins et de protection sont des processus constants et inachevés, nous souhaitons vous proposer dans cette partie un petit aperçu des trajectoires, réflexions, approches, stratégies de programme et pratiques internes des Fonds d'Action Urgente, mis à jour au début de 2021. Afin de mettre en avant les perspectives et les actions des personnes qui militent que nous avons interrogées, nous avons décidé de présenter notre travail et nos approches dans un chapitre distinct, mais également séparément pour chaque fonds frère, afin de rendre visible la diversité qu'il existe chez nous en tant que consortium.

1. Fonds d'Action Urgente pour les droits des femmes (Urgent Action Fund for Women's Human Rights, UAF-WHR).

Historique et trajectoire

Depuis sa création en 1997, le Fonds d'Action Urgente pour les droits des femmes (UAF-WHR) a accordé plus de deux mille subventions en matière de sécurité destinées à soutenir le travail des femmes, des militantes féministes femmes, trans* et non binaires. Ces subventions d'urgence reflètent la gravité des menaces auxquelles iels sont confronté·e·x·s, ainsi que la diversité de leurs stratégies, leur courage, leur résilience et leur créativité. Les subventions ont permis des réinstallations de personnes le plus rapidement possible dans des situations de vie et de mort, un soutien aux familles pour les rapprocher du site de la prison où la personne défenseuse des droits humains avait été détenue, des audits de sécurité numérique et des formations, ainsi qu'un soutien psychosocial.

En 2007, l'UAF-WHR a publié le livre ***À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?***, un recueil révolutionnaire de témoignages de plus d'une centaine de personnes qui militent partout dans le monde sur la durabilité de leur militantisme. Les personnes qui militent ont partagé leurs expériences et leurs réflexions sur leurs craintes, leurs espoirs, leur fatigue, leur douleur, leur épuisement, leurs difficultés de financement et aussi sur l'importance de l'humour dans leurs luttes. Elles ont également pu

suggérer des financements pour les mouvements féministes et les mouvements de femmes. Le livre a joué un rôle clé dans le développement du concept de soutien au militantisme du Fonds d'Action Urgente et a contribué à attirer l'attention sur cette question cruciale dans les cercles des bailleur·euse·x·s de fonds et des personnes qui militent. Ce livre continue d'être un guide visant à informer et approfondir notre compréhension des besoins des personnes qui militent, et à influencer les espaces de financement et les arènes politiques.

Approche appliquée des stratégies organisationnelles

Les soins et la protection ne peuvent être séparés en catégories isolées, car ils sont totalement interdépendants sur le plan social, économique et politique. Ils concernent les pratiques, les comportements et les croyances (comme la reconnaissance de la valeur des êtres humains); ils concernent l'accès aux ressources (financement, exposition aux inégalités structurelles); et ils englobent la politisation du travail (la manière dont ils sont liés à nos politiques et à la base de notre travail, de nos moyens de subsistance, de notre bien-être en tant qu'êtres humains vulnérables).

Nous considérons que l'autosoin et la protection sont des valeurs organisationnelles nécessaires qui doivent être reconnues, discutées et soutenues, et considérées comme des pratiques essentielles qu'il faut financer de manière adéquate et pratiquer comme une norme sociale. Ils doivent également être inclus dans toutes nos politiques visant à protéger les défenseur·euse·x·s et les militant·e·x·s féministes non-binaires des droits humains.

Le soin et la protection sont profondément ancrés au cœur des pratiques culturelles et indigènes, et doivent faire partie intégrante de notre apprentissage et de notre croissance pour venir en aide aux personnes qui militent. Les expériences vécues, les enseignements tirés, les pratiques et les stratégies de celle·eux·x·s qui vivent et travaillent dans diverses régions et divers pays, y compris dans des régimes répressifs, doivent être intégrés dans la manière dont les soins et la protection sont envisagés et font l'objet de stratégies. Nous devons conserver des espaces sûrs destinés aux soins et à la protection collective et individuelle dans le cadre d'une stratégie vitale pour la construction de mouvements.

L'UAF-WHR veille à ce que le processus d'octroi d'aides soit aussi accessible, simple et non bureaucratique que possible. L'objectif est d'accroître l'accès aux ressources essentielles, à la sécurité et au bien-être des personnes qui

militent, et de minimiser la charge, le stress et l'anxiété liés aux démarches auprès des bailleur·euse·x·s de fonds.

Pour ce faire, l'UAF-WHR apporte un soutien personnalisé à chaque candidat·e·x en fonction de ses besoins, de ses priorités et de sa situation, tant au cours du processus de candidature que pendant la mise en œuvre de ses actions et l'établissement de son rapport. Cela se reflète dans le langage utilisé, dans la souplesse des moyens de réception des demandes, dans la suppression de tout obstacle qui les complique ou les empêche de demander et de recevoir le soutien dont iels ont besoin. Comme nous nous sommes engagé·e·x·s à soutenir les communautés marginalisées et sous-représentées, nous comprenons l'importance d'une approche inclusive de l'octroi de subventions. Cela peut également être perçu dans l'amélioration de l'accès aux ressources urgentes pour les personnes qui militent LGBTQ+ et les personnes handicapées. Dans le travail que nous menons consistant à fournir des soutiens d'urgence, nous restons fidèles à nos sept principes fondamentaux, qui sont les suivants :

- ✦ **La justice.** Nous travaillons pour un monde dans lequel tous les droits humains, y compris les droits des femmes et des personnes trans*, sont respectés et considérés comme égaux. Nous considérons tous les aspects de notre travail sous l'angle des droits humains et de la justice sociale, nous nous concentrons sur les groupes particulièrement marginalisés (par exemple, les personnes qui militent trans*) et nous analysons de manière critique les structures de pouvoir inégales et leur fonctionnement.
- ✦ **Les féminismes.** Nous reconnaissons et respectons une multiplicité de traditions féministes et encourageons des approches diverses. Nous rendons hommage à la sagesse locale et au militantisme autonome. Nous nous engageons à relever les défis auxquels sont confrontés les mouvements féministes et les activistes féministes non-binaires, et nous maintenons un espace ouvert pour l'apprentissage collectif.
- ✦ **Le courage.** Nous soutenons fièrement les personnes qui militent, qui soulèvent des questions critiques et travaillent à démanteler les programmes patriarcaux, racistes, capitalistes et autres programmes oppressifs. Nous joignons nos voix aux leurs dans des plateformes philanthropiques, de plaidoyer et autres, et répondons immédiatement à leurs besoins urgents.
- ✦ **L'intégrité.** Nous adoptons des pratiques de transparence, d'honnêteté, de fiabilité et de responsabilité, en particulier dans

les périodes difficiles. Nous réfléchissons de manière critique et écoutons activement tous les acteurs avec lesquels nous établissons des relations fondées sur le respect et la confiance mutuels.

✦ **Engagement conscient.** Face à l'histoire de l'exploitation et à la réalité actuelle de l'accumulation des ressources, nous finançons des activistes féministes non binaires, nous les connectons aux ressources de manière à changer les dynamiques de pouvoir traditionnelles (plutôt que de les renforcer) et nous donnons du pouvoir aux voix marginalisées. Nous comptons sur le leadership des personnes qui militent au niveau local et sur leur résilience.

✦ **Le bien-être.** Nous encourageons les soins holistiques au sein de notre institution et dans les espaces militants. Nous comprenons que l'autosoin est un outil politique important dans notre capacité à lutter pour la justice. Pour nous, la pratique du bien-être, tant individuel que collectif, est un principe central qui sous-tend les mouvements féministes.

La plupart des subventions approuvées par l'UAF-WHR - qu'il s'agisse de sécurité ou de plaidoyer - comprennent des éléments de bien-être et de soutien psychologique pour les personnes qui militent, leurs familles et leurs organisations. Nous comprenons également l'importance d'une approche collective et holistique à long terme pour les soins et la protection des personnes qui militent, mais aussi des mouvements. Dans nos analyses et évaluations, nous nous appuyons sur l'expérience même des personnes qui militent. Nous n'imposons pas notre vision de ce à quoi devraient ressembler les stratégies de sécurité et de protection. Nous sommes à l'écoute, nous tâchons de comprendre, nous intervenons rapidement et nous exprimons publiquement notre solidarité pour leurs combats.

L'UAF-WHR dispose de nombreuses connaissances sur les mécanismes de protection dans le monde. Dans le cadre de leurs efforts pour rechercher et améliorer les pratiques collectives en matière de besoins de sécurité des organisations, des réseaux et des mouvements, iels ont lancé une initiative pilote à partir de 2015, dans le but d'aider à répondre aux besoins de sécurité à long terme des personnes qui militent en complément aux Aides d'Intervention Rapide octroyées. La flexibilité de l'initiative a permis de définir, avec les partenaires, ce que l'on comprend par approche collective et les activités qui sont pertinentes dans leurs contextes.

En termes de philanthropie, nous avons constaté que les bailleur·euse·x·s de fonds deviennent progressivement plus ouverts à une écoute attentive des

communautés avec lesquelles iels travaillent et à une plus grande flexibilité de leurs modèles de dons. Cependant, il est nécessaire d'adapter davantage l'optique de la justice raciale et de l'égalité des sexes, de sensibiliser à la justice pour les personnes handicapées et d'allouer des ressources plus nombreuses et de meilleure qualité aux organisations de base/de première ligne, aux communautés de couleur et aux personnes qui militent handicapées ou à diversité fonctionnelle. En définitive, il est nécessaire de diversifier le personnel et les membres du conseil d'administration ; l'UAF-WHR fait œuvre de pionnier dans ce domaine.

La philanthropie ne réfléchit pas vraiment aux traumatismes historiques, à la colonisation et à l'impact des systèmes, des politiques et de la justice linguistique sur la communauté, elle continue à se concentrer sur l'ici et le maintenant. Nous espérons que la philanthropie tiendra compte du contexte historique, qu'elle transformera la manière dont elle finance et soutient les communautés, et qu'elle pourra le faire plus rapidement.

Les pratiques organisationnelles de soins

Nous pratiquons tous les soins de différentes manières, et ces pratiques ne sont pas toujours visibles. Les soins collectifs, ou le fait de sentir que l'on prend soin de soi n'est pas la même pour tout le monde. Nous n'en avons pas une idée unifiée et le concept varie d'une organisation à l'autre. Nous voulons que les gens sachent sincèrement que nous tenons en haute estime les soins personnels et le temps pour soi. Nous le ressentons au niveau individuel, et nous continuons à le vouloir au niveau organisationnel. Comment l'instituer sincèrement au sein de l'organisation ? Dans le travail de service direct, nous devons rendre hommage au travail fourni et à une approche qui nous permet de ralentir et de prendre soin les uns des autres. Les avantages spécifiques de l'UAF-WHR qui créent des soins sont ceux qui servent et protègent les enfants à l'ère COVID-19, c'est l'accès à la banque du bien-être, c'est le fait d'avoir une assurance maladie et des avantages FSA et HRA, ¹³ qui vont au-delà du strict minimum. Mais il convient de souligner que ces avantages sont un droit humain, et non un privilège. Ce qui relève de la sphère individuelle est politique, nous l'affirmons et nous prenons acte ; notre organisation ne considère pas ses membres comme de simples numéros. Nous voulons reconnaître que le simple fait de poser des questions sur les soins témoigne d'une pratique des soins.

¹³ Ces avantages sont des régimes d'assurance maladie aux États-Unis.

2. Fonds d'Action Urgente pour l'Afrique (Urgent Action Fund Africa, UAF-A).

Historique et trajectoire

Les fonds frères d'action urgente ont toujours été conscients des problèmes liés aux soins et à la protection. Bien que l'UAF-A n'ait pas publié le livre **À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?**, celui-ci fait partie intégrante de l'identité en laquelle tout Fonds d'Action Urgente se reconnaît. Nous sommes fier·ère·x·s de cette publication historique et nous y faisons souvent référence dans nos discussions internes. On ne peut pas dater le moment où les questions relatives aux soins et à la protection ont « commencé » à être importantes : elles l'ont toujours été.

Une leçon importante que nous continuons à apprendre des personnes qui militent féministes est que les questions de soins et de protection ne peuvent pas être extérieures au militantisme ou être pensées après que le travail a été fait : *elles sont* le travail, car lorsque les soins et la protection sont au cœur de notre militantisme, ils soutiennent et renforcent nos mouvements.

Il est important de rendre hommage au travail de Hope Chigudu en tant que militante féministe, car il a grandement contribué à notre compréhension et à notre pratique des soins collectifs. Son travail sur le bien-être organisationnel est particulièrement significatif, car elle a souligné l'importance qu'il y avait à construire des structures féministes qui ne soient pas des espaces toxiques, mais des espaces qui représentent les valeurs féministes et se soucient du bien-être de leurs membres.

L'UAF-A reconnaît que la protection et le bien-être sont étroitement liés : la protection est renforcée non seulement lorsque les militant·e·x·s féministes peuvent continuer à faire leur travail en toute sécurité (physiquement, émotionnellement, culturellement, numériquement), mais aussi lorsque nous pensons à la sécurité collective et aux soins mutuels nécessaires entre les personnes qui militent, les familles, les organisations et les communautés, pour soutenir leur vie et leur travail à long terme, afin d'apporter des changements. De cette manière, la protection ne consiste pas seulement à se sentir physiquement en sécurité (même s'il ne faut pas négliger l'importance de ce sentiment), mais aussi à faire en sorte que les groupes se portent bien (sans les cultures toxiques et les tensions/divisions

internes qui sont une source majeure de vulnérabilité et qui permettent aux organisations et aux communautés d'être facilement exploitées par des acteurs externes). Le souci du bien-être et des soins est donc essentiel lorsque l'on réfléchit aux questions de protection et à la capacité des groupes à poursuivre leurs actions militantes.

Les réseaux sont essentiels à la protection ; ils sont une réponse à l'isolement des personnes qui militent féministes et non-binaires, et à l'absence de soutien de la part de leurs propres familles et organisations. Dans les réseaux, les réponses sont élaborées et dirigées par les femmes ou les personnes trans* elles-mêmes, et elles peuvent s'appuyer sur leurs connaissances de première main pour répondre à des besoins spécifiques. En ce qui concerne les besoins en matière d'aide sociale, les réseaux peuvent fournir un abri aux personnes qui militent féministes ou non binaires dans le besoin et peuvent faire appel à des professionnels qui sont en mesure de fournir un soutien en matière d'autosoins et de soins collectifs. Ils s'opposent également à l'approche individualiste qui caractérise la plupart des mécanismes de protection.



Une approche en réseau renforce la communauté, et pas seulement les personnes qui militent et qui sont en danger. Se concentrer sur les réseaux implique de développer le leadership du mouvement (et non le leadership individuel) afin de renforcer les compétences politiques et le pouvoir collectif des personnes qui militent, ce qui contribue à la durabilité et à la sécurité à long terme des mouvements.

Enfin, le fait de se concentrer sur les réseaux et la collectivité permet de contrecarrer les approches capitalistes de la compréhension et de la pratique des soins : il ne s'agit pas de suivre un régime particulier ou de faire du yoga, mais de remettre en question les manières dont l'activisme est actuellement pratiqué et d'imaginer d'autres modes d'organisation.

Approche appliquée des stratégies organisationnelles

Nous pensons désormais que les soins font partie intégrante de nos aides destinées à la protection. Alors que nous avons l'habitude de considérer ces subventions comme des moyens d'accompagner les défenseur·euse·x·s/ groupes féministes dans leurs démarches consistant à formuler des plans de protection, améliorer la sécurité physique de leurs bureaux ou leur sécurité numérique, ou des stratégies de réinstallation, nous pensons désormais que ces subventions doivent également prévoir le soutien au bien-être collectif des groupes dans le cadre du renforcement des mouvements féministes.

L'UAF-A réfléchit depuis des années au contexte et aux défis auxquels les personnes qui militent sont confrontées, ainsi qu'aux opportunités qui s'offrent à elles. L'une des tendances que nous observons à l'œuvre est qu'elles s'efforcent de plus en plus de créer de nouvelles cultures de militantisme en matière de soins collectifs et de bien-être. Nous constatons également des lacunes dans le soutien traditionnel à la protection, par exemple, en ce sens qu'il est largement individualiste, qu'il ne fonctionne pas pour de nombreuses femmes défenseuses des droits humains et militant·e·x·s féministes non binaires qui travaillent également dans les soins primaires, et qui ne peuvent donc pas utiliser les mécanismes de protection qui leur permettraient d'être proches de leurs enfants. Les tactiques visant à accroître la visibilité apportent un soutien à court terme, mais entraînent souvent la vulnérabilité à long terme des personnes qui militent et de leurs communautés, entre autres lacunes. Sur la base de ces réflexions, l'UAF-A a lancé la plateforme African Women's Human Rights Defenders Platform (également connue sous le nom de Feminist Republik) afin de réimaginer d'autres façons de soutenir les mouvements féministes et les cultures de militantisme féministe. L'UAF-A veut certainement que l'on se souvienne des efforts qu'elle a déployés pour mettre en place cette plateforme et emprunter cette voie avec de nombreux partenaires.

Nous avons appris qu'il est essentiel de fournir un soutien d'urgence aux initiatives de soins collectifs afin de soutenir les mouvements féministes. À l'avenir, nous espérons que le soutien à la protection des personnes qui militent, fourni par les bailleur·euse·x·s de fonds et facilité par les organisations travaillant sur la question, sera assuré par une approche féministe collective, c'est-à-dire une approche qui répond à l'autonomisation collective et n'isole pas les personnes qui militent de leurs communautés.

Les pratiques de soins organisationnels de l'UAF-A

L'UAF-A possède plusieurs pratiques de soins organisationnels : des réunions mensuelles du personnel pour parler de comment nous allons personnellement, professionnellement et politiquement. C'est un espace dans le cadre duquel nous pouvons écouter comment vont les membres de l'équipe et ce à quoi iels font face. Il y a aussi les retraites annuelles du personnel : des occasions qui nous permettent de nous connecter en tant qu'équipe, de créer des liens et de nous détendre.

Nous encourageons l'équipe à prendre du temps pour elle. Il est essentiel de s'arrêter et de faire autre chose que travailler. Pour les membres du personnel qui en ont besoin (par exemple, celle·eux·x·s qui sont en contact permanent avec des personnes qui militent qui ont été victimes de graves violations, etc.), l'UAF-A couvre les coûts des séances de soutien psychologique.

Actuellement, l'UAF-A travaille à l'embauche d'un·e·x expert·e·x en soutien psychosocial pour apporter l'aide nécessaire aux membres du personnel. Cette idée a été envisagée il y a quelque temps déjà et, dans le contexte de la crise générée par la COVID-19, elle est devenue un besoin urgent.

3. Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique latine et les Caraïbes (FAU-AL)

Historique et trajectoire

L'éthique politique des soins est au cœur du travail de la FAU-AL, c'est pourquoi les processus de formation et la réflexion collective menée avec les organisations ont également posé les bases d'une stratégie préventive, complémentaire au financement urgent. Pour prendre une métaphore organique, nous considérons que les soutiens d'urgence sont l'épine dorsale de l'UAF-AL et les soins notre cœur. C'est ainsi que notre volonté politique s'est exprimée et a été traduite dans nos pratiques institutionnelles.

Ce changement dans la culture organisationnelle et dans les pratiques quotidiennes qu'elle engendre a également donné lieu à une réflexion sur les soins et le pouvoir collectif. Nous avons conçu les rencontres qui ont été tenues avec les personnes qui militent comme des espaces sécurisés, nourris par des pratiques féministes et d'autres approches d'accompagnement qui ont permis à ces réflexions de passer par le corps-territoire.

Entreprendre cette voie dans laquelle nous sommes maintenant engagé·e·x·s c'était prendre conscience des soins collectifs et personnels ; il nous a fallu reconnaître l'héritage féministe et nos racines indigènes, afrodescendantes et métisses ancrées dans la connaissance et les cosmogonies qui relèvent du Réseau de la vie, des interactions et des interdépendances de tout ce qui existe, l'importance de la guérison et de la spiritualité, qui ont contribué à entretenir le tissu de la vie et des mouvements. En ce sens, il convient de souligner que la FAU-AL a travaillé à partir de cet engagement politique en faveur des soins et de la protection, tant en interne que dans les relations et les liens établis avec d'autres, tant en Amérique latine et aux Caraïbes qu'avec des bailleur·euse·x·s de fonds et des allié·e·x·s dans différentes parties du monde.

Notre approche, notre perspective, et comment elles s'appliquent à nos stratégies en tant que FAU-AL.

L'une des approches clés de notre travail a été de partir de l'affirmation féministe selon laquelle le personnel est politique, afin de comprendre la durabilité des personnes qui militent et de leurs organisations, et ce que

cela implique par rapport aux soins. Pour reprendre cette dimension politique de la sphère personnelle, il a fallu la resignifier. Resignifier que l'activité politique qui s'inscrit dans la sphère publique a une dimension privée, qui est aussi politique. Que l'activité politique tournée **vers l'extérieur** est tout aussi importante que celle qui est tournée **vers l'intérieur**, dans la vie personnelle. Par conséquent, c'est précisément là que les soins sont centraux.

C'est pourquoi nous comprenons que les soins, même s'il s'agit d'autosoins, sont toujours relationnels. Et ils sont compris en relation avec les personnes, la nature et la vie dans toutes ses manifestations. Bien qu'il s'agisse d'une décision personnelle et d'un acte de conscience, ils présupposent des conditions et des possibilités de temps, de relations, de réseaux de soutien et de ressources qui impliquent d'autres êtres. Les soins sont renforcés lorsqu'ils sont en lien.

C'est pourquoi insister sur la dimension collective des soins a été l'une des contributions les plus importantes de la FAU-AL. Nous avons été le premier fonds à placer cette dimension au cœur de la réflexion sur le soin, la protection et la durabilité des personnes qui militent et de leurs mouvements. Alors que les discours sur les soins provenaient d'une logique consumériste et individualiste, centrée exclusivement sur l'autosoin, nous, nous affirmions déjà : **Les soins sont collectifs.**

Nous avons ensuite proposé trois niveaux de soins : l'autosoin, le soin collectif et vers **une société du soin**.¹⁴ Ce dernier naît de la mémoire des peuples ancestraux, de leurs manières de prendre soin de la vie, car c'est précisément ce qui nous vient de leur héritage : le tissu de soins qui a été nommé dans tous les peuples d'Abya Yala (par exemple, **sumak kawsay ou buen vivir**, qui est certainement l'appellation la mieux connue), qui va au-delà du concept de bien-être individuel, et qui se réfère à une bonne vie, à une bonne forme de coexistence entre toutes les manifestations de la vie. C'est une société de soins ancrée dans l'éthique¹⁵, qui imprègne les relations humaines, et comprend les relations avec les autres êtres vivants et avec l'environnement. De même, dans notre approche, il est essentiel de comprendre les soins en relation avec le corps, en tant que premier territoire ; le territoire en tant que lieu, en tant que culture, racine et espace qui soutient la vie.

¹⁴ Carosio, A. (2007). « L'éthique féministe : Au-delà de la justice ». In : *Revista Venezolana de Estudios de la Mujer* v.12 n.28. Caracas. Disponible sur : http://www.scielo.org/ve/scielo.php?pid=S1316-37012007000100009&script=sci_arttext

D'autre part, nous avons insisté sur le fait que les soins sont fondés sur les conditions matérielles qui les rendent efficaces. Dans les organisations de défense des droits humains, les droits du travail devraient servir de base à la définition des conditions minimales pour que les soins soient possibles. Cependant, nous savons qu'au-delà de ces conditions nécessaires, il est essentiel de mettre en place des accords collectifs, des pratiques et des stratégies qui font des soins quelque chose de quotidien et de durable.

Nous avons également accordé une place à la spiritualité, non seulement en tant qu'énonciation des éléments ou des dimensions des soins, mais aussi en tant que pratique culturelle ancrée dans les peuples ancestraux, qui donne un sens à la vie et permet la connexion constante entre les êtres humains et les énergies protectrices qui les soutiennent.

Dans cette perspective, les soins constituent notre engagement éthico-politique. En d'autres termes, le soin est une pratique quotidienne qui traverse notre travail institutionnel vers l'intérieur et vers l'extérieur. Il s'agit de la manière dont nous entrons en relation avec les personnes qui militent et les organisations que nous soutenons. L'attention portée à ce qu'ils ressentent et à ce qu'ils sont est essentielle dans chacune des actions et des processus que nous entreprenons, car il est entendu pour nous que le souci de leur bien-être est de notre ressort. Les ressources que nous fournissons ne sont pas les seules à contribuer à la durabilité des organisations ; ce que nous fournissons et la manière dont nous le faisons sont essentiels pour nous. La relation que nous établissons avec les personnes qui militent est importante : écoute, suivi de leurs demandes et prise en compte de leurs besoins lorsque nous les invitons à participer à des événements et des processus, que ce soit en face à face ou virtuellement.

De la même manière, nous affirmons que les soins sont au cœur de notre activité, il s'agit donc d'un élément fondamental à intégrer à notre vision et à notre travail quotidien ; la base qui nous permet de contribuer à la

15 « Les soins sont proposés comme une responsabilité sociale et non comme un simple choix individuel. Il est proposé que l'éthique du soin soit considérée comme une valeur publique utile à la construction de la citoyenneté. L'orientation à suivre en matière de changement éthique sera la construction d'une « société de soins ». Dans cette société, les membres de la communauté doivent non seulement jouir de droits, mais également assumer des obligations pour le bien-être collectif. L'intérêt pour le soin des autres, transformé en valeurs universelles et donc attendu et souhaitable dans le comportement des deux sexes, est une prémisse éthique inévitable pour la génération de nouveaux et de meilleurs modèles de société » (Carosio, 2007).

pérennité des mouvements. Cet élément est présent dans chaque soutien que nous apportons car il intègre des ressources spécifiques qui visent à renforcer les propositions de soins collectifs des organisations. Il est également présent dans les processus de formation et de sensibilisation sur les soins et la protection intégrale que nous réalisons dans le cadre de notre stratégie de prévention complémentaire aux ressources allouées. Il se traduit également par l'accompagnement des organisations, afin que les soins puissent devenir une pratique organisationnelle indissociable de la protection et de la sécurité. C'est pourquoi il est prioritaire pour nous de soutenir les personnes qui militent afin qu'ils puissent maintenir et renforcer les pratiques qui, certes, réduisent les risques auxquels ils sont confronté·e·x·s, mais leur permettent également de guérir et de renforcer leur action politique et de les aider dans leur vie.

En outre, nous tenons à insister sur le fait que les formes culturelles de protection et de soins doivent être respectées. Notre perspective inclut une compréhension interculturelle, car il existe de multiples façons dont les cultures, les peuples et les communautés comprennent et vivent la protection et les soins. Dans nos contextes, il s'agit de plaider pour la validation des pratiques de protection collective des peuples de notre région et rendre visible le fait que la protection individuelle n'est ni la seule voie ni la meilleure option. Il s'agit également de comprendre que la réinstallation en tant que mesure de protection individuelle doit être appréhendée dans sa globalité, en tenant compte du réseau de relations dont cette mesure a besoin pour être efficace, tout en considérant l'impact collectif qu'elle génère sur l'organisation, la famille et la communauté de la personne réinstallée.

Pour mettre les soins au cœur de notre action, il a également fallu prendre en compte l'aspect numérique, à savoir adopter la perspective d'un **corps numérique**¹⁶ appartenant aux personnes qui militent, sans pour autant devoir réduire notre compréhension de la sécurité numérique à l'utilisation de plateformes et d'outils sécurisés. En ce sens, nous avons aussi dû faire preuve

¹⁶ Le **corps numérique** est une catégorie que nous avons élaborée en dialogue avec les personnes qui militent de la région. Cette catégorie définit l'ensemble de la mémoire et des informations nous concernant ou concernant les collectivités dont nous faisons partie ou que nous créons afin d'avoir une présence dans l'espace virtuel, en étroite relation avec notre corps physique et avec la notion de territoire-corps-terre, présente dans de nombreuses cultures latino-américaines. Le corps numérique est en interconnexion avec les différents corps et territoires que nous habitons, qui sont vulnérables aux risques, mais également source de protection, de soins et de résistance.

de disposition et de volonté politique en adoptant les changements nécessaires en matière de culture organisationnelle afin que les soins et la durabilité transparaissent dans nos actions en tant qu'équipe. En ce sens, le militantisme durable est passé d'une initiative de collaboration à un programme. Outre le soutien psychosocial des membres de l'équipe de soutien d'urgence (pour faire face à la surcharge émotionnelle et affective liée à l'écoute des réalités auxquelles les personnes qui militent sont confrontées et de leurs besoins), nous disposons désormais d'un Fonds de Soins Collectifs qui garantit le bien-être et les soins de toutes les membres de l'équipe. Nous portons une attention constante aux conséquences des crises dans la région sur les personnes qui militent, sans pour autant perdre de vue que répondre aux exigences du contexte entraîne également des conséquences au sein de l'équipe de travail. Finalement, toute activité que nous réalisons adopte cette approche des soins et intègre la prise en charge du corps et des émotions, de telle sorte que la raison seule ne guide pas notre travail.



Les pratiques de soins que nous avons adoptées en interne

En cours de route, nous avons réalisé que travailler dans un espace féministe impliquait d'adopter un regard critique sur nos propres pratiques, entendu comme une volonté de travail sur soi et de transformation destinée à mieux accompagner les autres. Nous avons également appris que les soins sont un tissu composé de nuances et de textures variées, et que c'est par un travail collectif, qui consiste à enrichir notre perspective et nos activités, que nous le fabriquons.

Rappelons que l'autosoin et les soins collectifs sont interdépendants. Une fois cette certitude établie, nous avons cherché ensemble les moyens les plus efficaces de prendre soin de nous en tant qu'équipe. Il n'est pas possible d'affirmer que nous sommes un fonds féministe dont l'activité est d'accompagner le mouvement des femmes et des personnes qui militent féministes trans* et non binaires de la région si nous ne faisons pas d'accompagnement en interne.

Sur cette voie, nous avons politisé la langue au quotidien, en partant du postulat que l'espagnol est une langue coloniale. Par conséquent, nous nous réjouissons de la découverte et du remplacement du mot **acompañar** par des mots qui sont enracinés dans nos cosmovisions ou qui disent les choses en admettant un sens plus large et plus profond. Des mots qui veulent dire « connecter son âme à celle de quelqu'un d'autre », « connecter son cœur à celui d'une personne qui ne pense pas comme vous » en privilégiant une radicalité dans la tendresse. Nous nous sentons alors plus à l'aise lorsque nous avons recours à l'utilisation de mots tels que : **apañar, acuerpar, apapachar** [respectivement, accompagner un ami physiquement et psychologiquement ; soutenir ou défendre quelqu'un par le corps ; prendre dans son âme (variation de « prendre dans ses bras »)].

Cette radicalité du langage nous permet de remonter à nos racines, car dans le rythme frénétique de la production capitaliste, nous donnons la priorité au besoin de se câliner, de se blottir, de s'abriter, de prendre soin de soi [**apapacharnos, acuerparnos, apañarernos, cuidarnos**]. Nous ne détenons pas (et ne souhaitons pas détenir) toutes les réponses, mais nous avons la volonté éthique et politique de les découvrir ensemble. Ainsi, pour soutenir une équipe qui reçoit constamment des demandes de soutien, nous avons jugé nécessaire d'allouer des ressources à un soutien thérapeutique. Soutenir par le corps (**acuerpar**) les processus individuels propres à chaque membre c'est également convenir d'un moment quotidien dans nos réunions d'équipe pour savoir **comment nous allons**, en adoptant par exemple des méthodologies provenant d'autres latitudes¹⁷. Il est donc essentiel de mettre

en place des dispositifs de suivi des équipes pendant les crises pour savoir comment chaque personne répond à son contexte particulier et à ses besoins, en s'adaptant de manière flexible aux contextes changeants de la vie, ainsi qu'aux émotions et aux craintes que ces contextes suscitent.

Le chemin que nous avons parcouru ces deux dernières années pour devenir une équipe virtuelle nous a confronté·e·x·s à la responsabilité de conserver le même esprit qui était le nôtre dans nos bureaux physiques et nous a conduit·e·x·s à des réflexions approfondies sur nos **modes de vie numériques**, que nous ne voulions pas distinguer de la vraie vie. Nous avons constaté des chevauchements entre nos pratiques de soins émotionnels et les dimensions de la protection dans la sphère virtuelle, que nous avons nommées « soins numériques ». Nous avons maintenant des groupes sur des plateformes de messagerie cryptées qui n'ont d'autre prétention que d'exprimer notre affection, nous raconter des blagues, parler de nos trajets en voyage, rapporter nos expériences dans les aéroports (qui pour les Latinxs ne sont pas faciles), nos souvenirs et nos goûts. Il est également impossible de faire l'impasse sur les réunions en face à face, auxquelles il faut également destiner du temps et des ressources, car les vrais regards et les vrais contacts sont source de vitalité et d'énergie pour notre équipe, et sont nécessaires dans un contexte de virtualité souvent étouffante.

Comment célébrer dix ans d'existence dans la région sans rendre hommage à celle·eux·x·s qui l'ont rendu possible ? C'est ce genre de questions qui ouvre la voie à des réflexions et à des exercices quotidiens qui permettent de faire de la célébration et de la gratitude une pratique interne. La fête est nécessaire, la musique nous apaise, le rythme propre à chaque membre est respecté, un rythme qui est compris dans toute l'étendue de sa signification. Il convient de noter que, en ce qui concerne le rythme de travail, nous encourageons chacun·e·x à indiquer de manière explicite le moment où iel doit s'arrêter. Nous accueillons également avec bienveillance les rythmes divers et variés de nos propres sonorités et corporalités, et nous nous encourageons mutuellement à utiliser nos corps pour créer des liens, à croire en nos voix, à partager avec les autres, pendant les pauses, les exercices physiques que chacun·e·x d'entre nous a appris individuellement et qui sont une manifestation de nos différents patrimoines culturels. Rendre hommage à ces rythmes particuliers c'est aussi reconnaître l'importance des rythmes de vie et des moments dont nous avons besoin pour nous nourrir, nous reposer et prendre soin de soi et de celle·eux·x·s qui nous entourent, surtout en période de pandémie.

¹⁷ *Les 3 P utilisés par nos sœurs de l'UAF-A : dans les réunions, nous demandons comment chaque personne de l'équipe se porte Personnellement, Politiquement (par rapport au contexte) et Professionnellement.*

Prendre soin de soi c'est aussi reconnaître et remercier le travail quotidien de chaque membre de l'équipe, étant entendu que tout travail est précieux et nécessaire. Enfin, l'une de nos pratiques internes consiste à ce que chaque membre de l'équipe ait une ou plusieurs « commères » au sein de l'équipe. La commère est un·e·x compagnon·ne·x, un·e·x confident·e·x, quelqu'un à qui vous pouvez dire ce qui se passe, ce que vous ressentez, quelqu'un sur qui vous pouvez vous appuyer de manière confidentielle et informelle. Nous avons appris cette pratique du réseau Mariposas de Alas Nuevas, une organisation afro-colombienne qui a participé au processus de formation sur le militantisme durable.

4. Fonds d'Action Urgente pour l'Asie et le Pacifique (Urgent Action Fund for Asia and Pacific, UAF-A&P).

Historique et trajectoire

L'UAF-A&P a été créée en 2017 et a commencé à octroyer des subventions en Asie et dans le Pacifique en 2018. Au cours de la première année, nous avons accordé 37 Aides d'Intervention Rapide ARR à des personnes qui militent féministes et non-binaires dans 11 pays de la région. La deuxième année, le nombre d'aides est passé à 53 dans 18 pays.

Puisque nous sommes les plus jeunes des fonds frères, nous avons pu nous nourrir des expériences des trois autres. L'un des enseignements tirés de cette collaboration est que les personnes qui militent ont des interprétations différentes des concepts de « protection » et de « sécurité ». Il appartient à chaque personne qui milite de définir ce qu'elle entend par « se sentir en sécurité », en fonction de son contexte individuel. La sécurité des personnes qui militent féministes non-binaires ne concerne pas seulement l'individu, elle est aussi intrinsèquement liée à la sécurité de leurs familles et de leurs communautés.

Approche appliquée des stratégies organisationnelles

Le programme de plaidoyer de l'UAF-A&P est conçu sur la base d'une relation fondée sur l'empathie avec les organisations que nous soutenons. Nous sommes conscient·e·x·s de la relation de pouvoir inégale qui existe entre les bailleur·euse·x·s de fonds et les organisations bénéficiaires de subventions. Cette reconnaissance nous a invité·e·x·s à définir intentionnellement nos rôles de facilitateur·rice·x·s, afin de les accompagner dans le renforcement de leurs connaissances et de leurs compétences avec pour objectif qu'iels deviennent des communautés de militant·e·x·s résilientes, capables de faire face aux risques et menaces imprévues.

Il est entendu que le contexte propre à chaque personne qui milite est différent et que ce sont elles qui sont les mieux placées pour savoir quelles mesures sont celles qui leur conviennent le mieux pour assurer leur propre sécurité. Nous sommes à l'écoute des besoins de ces personnes et nous leur accordons des subventions qui y répondent, mais nous les mettons aussi en relation avec des réseaux et nous leur prodiguons des conseils pratiques susceptibles de leur offrir un accompagnement et un soutien.



L'approche féministe que nous adoptons conçoit la sécurité et les soins comme une protection physique. Nous reconnaissons ainsi que les soins sont un élément clé de la durabilité des mouvements militants féministes. Nous pensons que des structures de sécurité et de soins intégrées à long terme dans les communautés renforcent la résilience des personnes qui militent et la durabilité de leurs mouvements. Les personnes qui militent nous ont également appris l'importance de la sécurité individuelle et collective, et que les soins et le bien-être, qui sont une composante essentielle de nos mouvements, ne peuvent être dissociés. Notre programme de soutien d'urgence, ainsi que notre programme de formation des défenseur·euse·x·s, nous permet de placer cette prise de conscience politique de la sécurité et des soins holistiques au cœur de notre action. Nous espérons ainsi pouvoir produire un changement fondamental dans la manière de faire du militantisme : prioriser les soins, la sécurité, le bien-être et la protection individuels et collectifs en tant que stratégies de construction de mouvements à long terme.

Voici les moyens par lesquels nous pratiquons les soins et l'empathie dans la mise en œuvre de nos programmes :

- 
- ❖ Nous nous efforçons de minimiser le temps de traitement des demandes de financement et de maintenir une bonne communication afin que les candidat·e·x·s se sentent écouté·e·x·s.
 - ❖ Nous respectons la situation de risque dans laquelle se trouvent les candidat·e·x·s et nous les tenons au courant de la procédure d'aide, surtout lorsque celle-ci prend plus de temps que prévu.
 - ❖ Nous les impliquons dès le départ dans l'élaboration des programmes et nous veillons à ce qu'ils aient une voix égale dans la définition des agendas.
 - ❖ Nous respectons leurs connaissances et leur expérience et reconnaissons leur expertise dans leurs contextes.

Notre ouverture et notre flexibilité nous permettent d'adapter nos horaires et nos programmes à l'évolution de leurs besoins et de leurs réalités, nous efforçons ainsi de réduire la disparité entre elles·eux·x et nous, par exemple en veillant à l'égalité de nos politiques d'indemnités journalières lors des événements.

Initiatives et expériences de l'UAF-A&P dans la région

Dès le début, avec des personnes qui militent et des conseiller·ère·x·s, nous nous sommes constamment demandé·e·x·s ce que signifiait pour les mouvements et le militantisme d'être « résilient·e·x·s » et ce que nous entendions par « ressources ». Il nous a semblé que ces dernières étaient bien plus que des fonds et de l'argent, et que par résilience nous entendions qu'il fallait disposer d'un écosystème de mouvement fort dont le cœur serait occupé par les personnes qui militent. Par conséquent, ces enseignements nous ont permis d'orienter nos programmes.

Le programme d'Aides d'Intervention Rapide comprend deux parties : le financement de la sécurité et du bien-être, qui prend en compte la santé mentale et émotionnelle dans la prise en charge des personnes qui militent confronté·e·x·s à des risques immédiats, et les Aides pour la Résilience des Ressources, qui permet aux personnes qui militent, à leurs organisations et à leurs réseaux d'être proactifs dans la mise en place de systèmes de protection contre les risques anticipés, et qu'elles puissent ainsi assurer leur sécurité et leur bien-être à long terme. Grâce à ce type de soutien, nous avons aidé des personnes qui militent à mettre en place un fonds médical, à fournir une aide de long terme en cas de besoin, et à réunir des personnes qui militent féministes, trans* et non binaires pour créer un réseau de soutien pour les moments où iels sont en danger.

En plus de l'aide d'urgence fournie par le biais des AIR, il nous semble important de créer des structures pour la sécurité et les soins à long terme. Nous collaborons avec les personnes qui militent et les défenseur·euse·x·s des droits humains, leurs réseaux et leurs communautés pour mettre en place des « réseaux de sécurité et de soins », envisagés comme un système enraciné dans leurs communautés qui puisse offrir une réponse globale à leurs besoins et à ceux du mouvement. Les multiples rôles qu'iels jouent et les relations qu'iels entretiennent (au-delà de leur militantisme) sont ainsi reconnus et il est possible d'en tirer parti dans le cadre du réseau qui les protège.

Dans la région du Pacifique, nous explorons actuellement la possibilité de renforcer les mouvements par le biais d'initiatives de moyens de subsistance durables, et nous examinons les autres ressources qui peuvent être mobilisées pour améliorer leur protection, par exemple en assurant la liaison entre les communautés, les entreprises sociales et les réseaux d'entreprises.

Tout au long de ces années de travail, nous avons appris qu'il nous faut intervenir auprès de la communauté de personnes qui militent et pas seulement auprès des individus et des organisations. Nous devons continuer

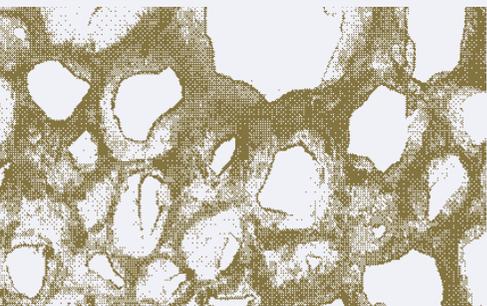
à intervenir rapidement aux situations d'urgence tout en donnant aux personnes qui militent les moyens de créer des systèmes durables pour leurs communautés qui soient compatibles avec leurs activités. Dans ce monde pandémique et post-pandémique, il nous faut trouver des moyens pour que nos programmes de sensibilisation s'engagent davantage à faire preuve d'empathie envers les allié·e·x·s, les partenaires, les préoccupations environnementales et notre sécurité et bien-être.

Pratiques organisationnelles de l'UAF-A&P pour les soins individuels et collectifs de l'équipe

Nous avons également intégré une approche féministe d'empathie et de bienveillance dans nos processus et nos opérations internes. Nous avons adopté un modèle de co-leadership « qui ne repose pas par défaut sur les hiérarchies traditionnelles, mais pratique la coresponsabilité ». Nous encourageons les membres de l'équipe à prendre soin d'elle·eux·x·s tout en prenant soin des autres, et nous faisons de même dans nos interactions externes. L'adoption du Cadre d'Apprentissage Émergeant, bien plus qu'un outil traditionnel de suivi et d'évaluation, nous a aidé·e·x·s à innover, à réfléchir et à améliorer nos pratiques de soins collectifs : « Nous voulions définir la responsabilité au-delà du simple rapport aux bailleur·euse·x·s de fonds, pour y intégrer la responsabilité envers nos pairs et nos partenaires, afin de renforcer nos propres pratiques de responsabilité au sein de l'équipe. Nous avons cherché à savoir si, en mettant en œuvre des pratiques d'apprentissage réfléchi, nous pouvions renforcer nos relations et faire progresser notre apprentissage individuel/ collectif, ce qui nous aiderait à devenir un fonds plus responsable, plus adaptable et plus réactif ».

Au sein de l'équipe, tou·te·x·s les membres pratiquent la coresponsabilité, en faisant preuve de cette même empathie et attention que nous venons d'évoquer. Par exemple, nous avons pris l'engagement d'assurer un flux régulier des Aides d'Intervention Rapide, d'assurer la santé et le bien-être émotionnel et physique de chaque membre, de prévoir des temps d'arrêt et d'engager des ressources pour apporter un soutien si nécessaire. Dans l'environnement virtuel, notre vision est de créer une organisation qui pratique une culture féministe de partage et de soins. Cela s'est traduit par la manière dont nous avons pu poursuivre notre programme tout en prenant soin de notre équipe pendant cette situation de pandémie mondiale sans précédent.

Parmi les pratiques systématiques qui ont contribué à poser les bases de la culture de notre organisation, citons les réunions d'équipe hebdomadaires basées aux Philippines, ainsi que les réunions mensuelles de l'ensemble du personnel, qui commencent par un temps consacré au partage des préoccupations personnelles et des questions de politique avant de discuter des mises à jour de compétences professionnelles. Cette pratique a été adoptée par les Fonds d'Action Urgente. De même, avec l'ensemble de l'équipe, nous organisons des retraites semestrielles en face à face, au cours desquelles nous essayons de nous donner un temps pour nous parler en dehors du cadre formel et strictement professionnel. Nous nous efforçons toujours de rendre ces espaces plus ouverts et plus sûrs afin que l'équipe puisse faire entendre sa voix. Pour que nos interactions et nos échanges aient lieu de manière continue comme dans un espace de travail physique, nous avons créé des espaces d'échange social en ligne, auxquels nous avons de plus en plus recours pour créer des liens en dehors du cadre strictement professionnel.

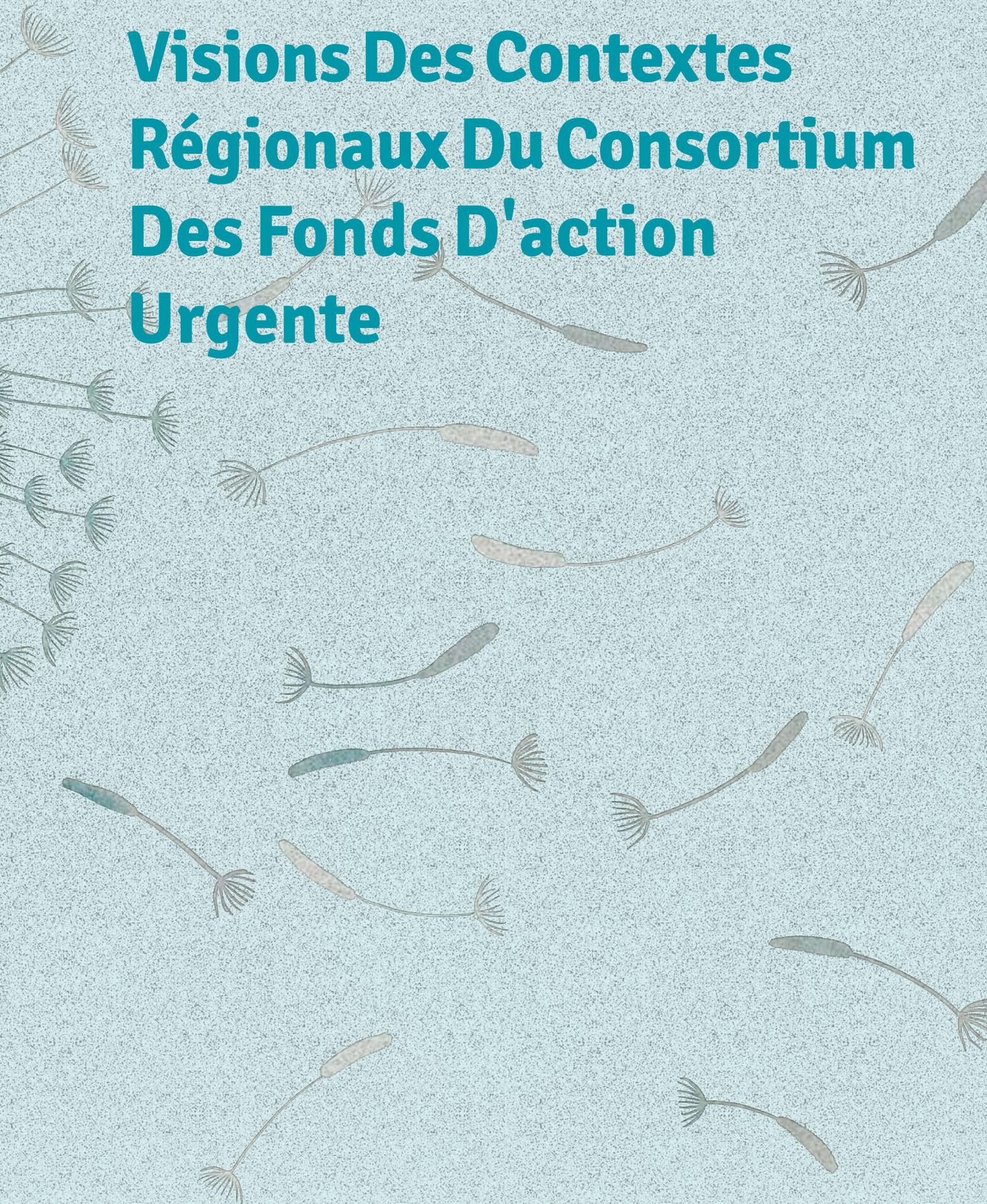


En tant qu'organisation qui ne cesse d'apprendre, nous tenons des sessions formelles qui nous permettent de réfléchir à la conception de programmes spécifiques, mais qui donnent également lieu à des échanges personnels en tant que femmes. Nous allons au-delà de l'accent mis sur les résultats : nous nous encourageons mutuellement à valoriser le processus et l'apprentissage.



CHAPITRE 9

Visions Des Contextes Régionaux Du Consortium Des Fonds D'action Urgente



Les défis et les opportunités qui existent en matière de soins, de protection et de pérennité des mouvements de femmes et féministes.

Bien qu'ils répondent à des contextes sociaux, culturels, économiques et même environnementaux différents, les Fonds d'Action Urgente des différentes régions rencontrent des obstacles très similaires qui touchent gravement les personnes qui militent féministes non-binaires et les mouvements de femmes. Nous faisons référence à l'expansion de l'extrême droite, qui a conduit au recul des droits et des lois ; à la dépossession et à l'exploitation des territoires, en procédant à la criminalisation des communautés indigènes, africaines et paysannes ; à la militarisation excessive comme outil de répression et de contrôle ; et à la violence dans l'espace numérique, qui ne cesse de croître dans ce contexte de pandémie de COVID-19, et qui donne lieu à des stratégies de surveillance et de censure.

Chaque fonds va maintenant détailler les contextes, les défis et les opportunités qui se présentent aux mouvements dans leurs régions, en gardant toujours à l'esprit le bien-être, la pérennité et la prise en charge de celle·eux·x-s qui défendent les droits humains, les droits des femmes et toutes les luttes qui découlent de ces activités.



1. Le contexte selon le Fonds d'Action Urgente pour les droits des femmes (Urgent Action Fund for Women's Human Rights, UAF-WHR).

Défis

Ces dernières années nous avons assisté à une recrudescence significative de l'hostilité et des réactions hostiles à l'égalité des sexes et au féminisme, ainsi qu'à une conception du monde non violente, égalitaire et juste que ces mouvements cherchent à concrétiser. Comme il est possible de le constater au niveau mondial, cette tendance peut être étroitement liée à la montée générale des forces populistes de droite et d'extrême droite, et exacerbée par l'action conjointe, catastrophique et persistante, des forces du patriarcat, du racisme et de l'homophobie. La misogynie et la défense des modèles de genre traditionnels et hiérarchiques - sans oublier le rejet de l'homosexualité et de la diversité sexuelle sont, à ce jour, au cœur de la pensée nationaliste.

Aux États-Unis, sous Trump, les politiques passéistes remettant en cause les droits humains et les droits civils et politiques fondamentaux se sont progressivement multipliés. Cela a eu un double impact négatif sur le travail et la vie des femmes, des trans*¹⁸ et des personnes qui militent non-binaires/dissident·e·x·s de genre. Leur travail est devenu beaucoup plus intense et sollicité et, parallèlement à cela, les attaques à leur encontre se sont multipliées, tant de la part de l'État, par le biais de politiques gouvernementales réactionnaires, du militarisme, d'une surveillance excessive, d'une répression accrue, que de la part d'acteurs non étatiques, notamment les extrémistes de droite, les fascistes, les suprémacistes blancs, les misogynes, les fondamentalistes religieux et les xénophobes. En outre, la protestation sociale fait l'objet de restrictions croissantes et toute tentative de demander des comptes au gouvernement, aux entreprises et aux personnes haut placées est criminalisée.

¹⁸ En utilisant le terme trans*, nous faisons référence aux identités et expressions de genre transsexuelles, transgenres, travesties et autres qui remettent en question le binaire féminin/masculin et varient selon les générations et les contextes.

Les populations de couleur,¹⁹ les minorités sexuelles et les minorités religieuses subissent depuis longtemps un traumatisme intergénérationnel, du racisme (en plus de tous les -ismes), situation qui a été exacerbé par l'administration Trump. Par conséquent, les personnes qui militent issues de ces communautés ont, de nos jours, été rendus encore plus vulnérables et exposés à des situations de risque accrues. Les entreprises sont complices des gouvernements, notamment celles dont les activités sont extractives, qui ont recours à l'exploitation et qui infligent des dommages à de nombreuses populations de couleur et/ou à faible revenu et sous-éduquées.²⁰

Les défenseur·euse·x·s de l'environnement qui travaillent auprès de ces populations sont confronté·e·x·s à de multiples menaces physiques (violence sexiste, violence à l'égard des femmes, y compris des agressions et des violences sexuelles, des enlèvements et des meurtres), ainsi qu'à des menaces numériques et psychoémotionnelles de la part d'auteurs étatiques et non étatiques, dans le cadre de leur travail et de leur militantisme.

À l'instar de ce qui s'est passé aux États-Unis, les discours antiimmigrés, antinoirs et « antibruns »²¹ se répandent en Europe occidentale et centrale. À cela il faut ajouter une vague de réactions contre les droits des femmes, qui se produit souvent en lien avec ces discours dont elle se nourrit. En France, les mouvements et les coalitions féministes musulmanes sont ouvertement attaqués par des fonctionnaires locaux. Les droits reproductifs des femmes en Pologne ne tiennent qu'à un fil avec la montée du discours de droite et la répression croissante du droit à la parole et de l'accès à l'avortement. L'ethnonationalisme en Europe occidentale et centrale continue de prospérer. Les mouvements néonazis, d'extrême droite et les groupes religieux extrémistes, autrefois tapis dans l'ombre, réapparaissent dans la sphère publique. D'étranges allié·e·x·s, tels que les nationalistes,

¹⁹ Nous faisons largement référence aux populations noires, métisses, indigènes, immigrées, réfugiées et sans-papiers.

²⁰ Un exemple parmi tant d'autres de cette collusion a été observé l'année dernière aux États-Unis, lorsque Energy Transfer Partners (ETP) et Dakota Access Pipeline ont commis des violations des droits humains contre le groupe Water Protector. Il est établi que l'ETP et ses forces de sécurité privées ont collaboré avec les forces de l'ordre locales, notamment les services du shérif de Louisiane, qui se sont déployés dans le Dakota du Nord pour soutenir le shérif du comté et les forces de sécurité privées à Standing Rock.

²¹ Expressions racistes à l'encontre des personnes noires et de couleur, et non des personnes blanches.





les politiciens conservateurs et les églises, profitent de cette période de turbulence et travaillent ensemble pour faire reculer les avancées en matière de droits humains et de justice sociale. Certain·e·x·s politicien·ne·x·s justifient leur hostilité envers les personnes migrantes - en particulier les musulman·e·x·s - en suggérant que ces populations veulent reproduire l'oppression dont sont victimes les femmes et les personnes LGBTIQ+ dans leurs pays d'origine. Cependant, les politicien·ne·x·s n'utilisent cette rhétorique que pour attiser un sentiment antimusulman, qui, à son tour, exacerbe l'oppression dont les femmes et les personnes LGBTIQ+ font l'objet.

En Russie, en Europe de l'Est et dans le Caucase du Sud, les mouvements de femmes et de personnes LGBTIQ+ sont confrontés à des réactions hostiles de la part de groupes fondamentalistes. Nous observons une tendance à la criminalisation généralisée des manifestations et de toute action qui s'oppose à la violence croissante contre les militant·e·x·s (en particulier celles·eux·x qui défendent les droits humains et les droits des LGBTIQ+), à la dépénalisation de la violence domestique et à la critique de l'autoritarisme qui est en hausse dans tous les pays. Il est inquiétant de constater que ces mouvements conservateurs et d'extrême droite accèdent à des postes politiques clés dans des pays où d'importantes réformes démocratiques sont en cours.

En Turquie, le gouvernement d'Erdoğan, qui ressemble de plus en plus à une dictature, affiche une intolérance croissante à l'égard de quiconque ose contester ses plans et de celles·eux·x qui ne suivent pas la ligne officielle. Une escalade des discours de haine à l'encontre de la communauté LGBTIQ+ a également été observée. Les politiciens, les médias radicaux conservateurs et les institutions gouvernementales ciblent et menacent ouvertement les communautés LGBTIQ+. Cela a conduit à des niveaux élevés de stress, d'anxiété, de dépression et de traumatisme chez les personnes qui militent.

Dans ce contexte, les personnes qui militent doivent surmonter de nombreux obstacles pour accéder aux soins et à la protection, pour tenir bon et se soutenir mutuellement, pour continuer leur action et leur militantisme, et cela les conduit à des situations extrêmement difficiles à vivre. Dans les réflexions et les parcours des défenseur·euse·x·s des droits humains et des droits LGBTIQ+, il a été fait état de traumatismes qui se transmettent de génération en génération,²² mais également de traumatismes personnels

²² *Les traumatismes liés aux oppressions structurelles telles que le racisme, le sexisme, la guerre, les dictatures, la montée du fascisme, les régimes autoritaires, les mouvements antisexistes, la violence sexiste, y compris la violence domestique, les violations des droits civils, politiques et humains, entre autres.*

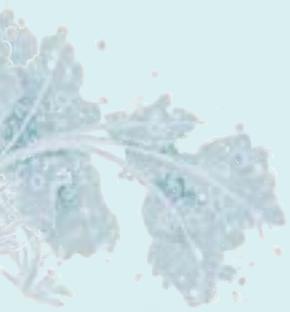
aigus et indirects, qui, dans le cadre de leur militantisme, peuvent être source d'information, de motivation, mais peuvent également leur poser des problèmes. Analyser ces traumatismes et même initier un quelconque processus de guérison requiert des espaces qui ne sont pas à leur disposition. Nombre de ces personnes ne sont pas conscientes de la signification des termes « soins » et « protection » dans leurs activités, car leurs mouvements ne les ont peut-être pas reconnus comme prioritaires, ou leur utilisation ou leur formulation n'est pas perçue en tant que telle. Il convient donc de consacrer du temps, des ressources et des espaces sûrs à un travail sur les traumatismes et à la guérison collective.

Il est nécessaire de sensibiliser le public, d'offrir une place aux multiples formes d'expression, de partager des expériences, des histoires et des stratégies entre secteurs et zones géographiques, afin de créer des communautés de soins, dans le but d'agir en soutien aux formes de résilience existant au sein de chacune de ces communautés, le but étant de parvenir à une situation durable et à des mécanismes d'adaptation. L'idée dangereuse selon laquelle les personnes qui militent seraient vouées au sacrifice et viseraient, par leur existence tout entière, à changer la société, qu'elles auraient la peau dure et pourraient endurer bien plus de souffrances parce que ce sont elles qui, de leur propre chef, ont choisi de s'engager dans cette lutte subsiste encore. On ne les conçoit donc pas comme des personnes ayant aussi des besoins et des désirs humains qui doivent également être satisfaits et pour lesquels il faut aussi se battre. Leur temps est précieux, il faut les rémunérer et reconnaître leurs efforts, et leurs droits civils et politiques doivent être protégés.

Opportunités

Récemment, l'un des faits les plus marquants que l'on ait observé est le mouvement #MeToo, qui a rayonné et résonné un peu partout dans le monde. Des millions de femmes et de personnes trans* ont pris la parole et ont fait des révélations sur des sujets qui étaient tabous dans leurs communautés depuis des siècles. Grâce à l'impact de ce mouvement dans des endroits comme la Géorgie, le harcèlement sexuel est désormais légalement établi comme une forme de discrimination. Avant mai 2019, le harcèlement sexuel sur le lieu de travail n'était pas sanctionné. On espère que la Géorgie exercera une influence positive sur les pays du Caucase du Sud et d'Asie centrale. L'UAF-WHR suit de près et est prête à soutenir les mouvements féministes et LGBTIQ+ dans ces régions.

Nous avons constaté la visibilité accrue des groupes de défense des droits des personnes handicapées dans toutes les régions et avons pu contribuer à



cette lutte. Grâce à notre soutien direct, un groupe russe travaillant avec des lesbiennes en situation de handicap a pu créer un site Web accessible destiné aux femmes handicapées et accroître ainsi la visibilité de cette communauté.

Les organisations de défense des droits humains en Pologne se battent vigoureusement depuis des années pour défendre le droit des femmes à choisir et pour obtenir l'accès aux services de santé, en contestant à cet effet des lois qui restreignent le droit à l'avortement. Nous avons pu les soutenir dans leur travail en leur offrant des subventions d'opportunité pour des stratégies de sensibilisation, en faisant appel pour cela à des récits et des photographies qui illustrent la manière dont les femmes ont résisté et fait des choix légitimes pour elles-mêmes. Au Moyen-Orient, les Aides d'Intervention Rapide ont permis de venir en aide aux personnes qui militent pour les droits des personnes LGBTIQ+ au Yémen et en Syrie afin de les extraire de zones où la présence menaçante de groupes armés et de communautés conservatrices les mettait en danger et leur faisaient subir des vexations, pour les réinstaller ailleurs. Nous avons également soutenu des groupes féministes vivant et travaillant dans une société musulmane hautement patriarcale dans le Caucase du Nord en Russie.

2. Contexte du Fonds d'Action Urgente pour l'Afrique-UAF-Afrique (Urgent Action Fund-Africa-UAF-Africa).

Défis

Les tendances auxquelles nous faisons souvent référence lorsque nous parlons de la « fermeture des espaces pour la société civile » posent plusieurs défis. Il s'agit notamment d'un contexte régional caractérisé par un militarisme croissant dans certains pays africains tels que le Nigeria, la Guinée, la Côte d'Ivoire, le Maroc, le Zimbabwe, la Gambie, l'Algérie, l'Érythrée et l'Égypte. Les expériences des personnes qui militent féministes non binaires varient en fonction du pays. Au Liberia, la réponse militarisée au virus Ebola a eu un impact sur la sécurité des femmes dans les communautés touchées et sur les réactions du public, la présence militaire évoquant des souvenirs de guerre civile et de troubles, et

soulevant des questions sur la confiance du public dans le gouvernement et sa gestion de la propagation de la maladie. En République démocratique du Congo, plusieurs groupes rebelles opèrent et commettent des crimes contre les femmes.

D'autre part, il existe différentes formes de fondamentalisme, qui varient selon le contexte. Le fondamentalisme religieux comprend la montée en puissance des églises pentecôtistes et leur capacité à reproduire des discours homophobes hétéronormatifs qui ont un impact direct sur les politiques publiques. Un exemple de ce pouvoir est la loi antihomosexualité de 2014 en Ouganda, qui, bien que proposée localement, a été motivée par des chrétiens fondamentalistes américains de droite. Pour criminaliser l'homosexualité, les États travaillent de concert avec des acteurs non étatiques pour contrôler les actions, sous couvert de culture et de religion.

Nous avons également assisté à la montée du fondamentalisme culturel, qui se manifeste dans certains contextes par des efforts de moralisation des espaces publics, violant ainsi les droits et libertés individuels. Au Burundi, par exemple, une loi signée par le président Nkurunziza a ordonné à tous les couples mariés de légaliser leur relation avant 2017, dans le but de créer une « société burundaise plus morale ».

La criminalisation du militantisme des femmes défenseuses des droits humains est une autre tendance inquiétante, qui se manifeste de plusieurs manières. Elle s'exprime par des lois et des actions administratives qui entravent le travail des personnes qui militent. Par exemple, les lois restreignant le financement étranger ou les lois aux contours vaguement définis qui prétendent protéger la « morale » ou les « valeurs traditionnelles » sont utilisées pour attaquer la défense des droits, en particulier les droits sexuels et reproductifs. La criminalisation se manifeste également par des processus de délégitimation et de stigmatisation dans le but de nuire à l'image publique des défenseuses et de normaliser le ciblage dont elles font l'objet. Les défenseuses sont constamment traitées de « mauvaises mères » ou de « putes » qui cherchent à détruire la moralité de la société, dans le but de les réduire au silence et de légitimer les persécutions dont elles font l'objet.

Nous constatons également la montée de la violence en ligne. Étant donné qu'Internet est un outil important pour les personnes qui militent féministes non binaires, leur permettant de diffuser des informations, de plaider, d'appeler à la mobilisation, d'organiser et de promouvoir les droits humains des femmes, iels ont été confrontés à une violence en



constante évolution : du trolling et du stalking à la pornographie de vengeance et à la manipulation d'images, en passant par les menaces en ligne et même l'utilisation constante de nouveaux outils de surveillance et de censure. Les gouvernements peuvent désormais utiliser différentes tactiques pour produire en masse leur propre contenu afin de déformer le paysage numérique en leur faveur, sans rendre explicite la nature sponsorisée de ce contenu.

Certains acteurs non étatiques (telles que les entreprises) abordent les questions relatives aux droits des femmes en recourant davantage à des cadres techniques, tels que l'impact social, l'entrepreneuriat et les investissements dans les droits des femmes. Ce faisant, ils s'attaquent aux symptômes plutôt qu'aux problèmes structurels, ce qui dilue les arguments féministes et de justice sociale. Dans le même ordre d'idées, nous avons assisté à la montée de la cooptation des entreprises en Afrique, à l'accaparement des terres par les multinationales à des fins d'exploitation minière et d'agrobusiness.

La pandémie de COVID-19 a entraîné de nombreux défis pour la société civile. Par exemple la mise en œuvre de restrictions sévères au droit de réunion et à la liberté d'expression. Plusieurs gouvernements, dont l'Ouganda, le Cameroun, le Malawi, la Zambie, l'Égypte et l'Algérie, ont utilisé la pandémie pour justifier des attaques dirigées contre les journalistes, les personnes qui militent et les professionnel·le·x·s de la santé qui remettent en question les réponses des gouvernements. De plus, des lois aux contours imprécis ont été introduites qui criminalisent la diffusion de « fausses nouvelles », et il existe une incertitude concernant les structures de surveillance qui ont été introduites dans ce contexte et comment celles-ci affecteront l'exercice des droits à l'avenir et auront également des implications sur des sujets comme la liberté sur Internet et la violence en ligne.

Comme tous les acteur·rice·x·s de la société civile, les personnes qui militent féministes ont été touchées par la pandémie. Cependant, elles ont dû faire face à des défis supplémentaires, notamment des réactions négatives et de la diffamation lorsqu'elles ont attiré l'attention sur les impacts sexospécifiques de la pandémie et sur le fait que de nombreux gouvernements n'en ont pas tenu compte dans l'élaboration et la planification des politiques.

Les personnes qui militent ont également été confrontées à des contextes dans lesquels de nombreux États ont eu recours aux forces armées pour instaurer des couvre-feux, distribuer de la nourriture et des kits d'hygiène, et prendre d'autres mesures jugées nécessaires à la protection. Et l'effet de la militarisation des crises sanitaires sur la vie des femmes est rarement analysé.

À bien des égards, la sécurité des femmes a été compromise. Le déploiement des forces armées s'est accompagné d'un discours de « guerre contre le virus », qui a mis en évidence les difficultés à faire face à la pandémie en raison de l'abandon des systèmes de santé publique et de la faiblesse de la gouvernance et des systèmes de protection sociale, et a, par la même occasion, livré des millions de personnes à leur sort.

La pandémie a également soulevé de graves questions concernant l'économie. Les personnes qui militent féministes critiquent depuis longtemps les politiques néolibérales et l'accent exclusivement mis sur le fondamentalisme du développement. À mesure que les États se remettent des effets économiques de la pandémie, les revendications de droits économiques risquent de se heurter à la répression ou, au mieux, à de vives critiques. La pandémie a été, et continue d'être, une période de grand stress, qui s'ajoute au stress « normal » du militantisme. Plus que jamais, les personnes qui militent sont confrontées à l'épuisement professionnel et à des problèmes de santé mentale et physique, ce qui entraîne des maladies chroniques, voire l'effondrement de leurs organisations. Cela nous oblige à réfléchir et à élaborer des stratégies pour soutenir les personnes qui militent, en particulier dans un contexte qui peut impliquer de futurs défis de financement, étant donné la possibilité d'une crise économique mondiale. L'espace de la société civile est volatile et changeant ; la terminologie de « fermeture de l'espace » peut être limitative, car elle véhicule une image inexacte selon laquelle l'environnement opérationnel a toujours été ouvert, alors que l'espace dédié au militantisme n'a jamais été propice aux personnes qui militent. L'espace change, s'ouvre ou se ferme en fonction de facteurs interdépendants.

Opportunités

Outre les défis à relever, le contexte révèle également les expériences de résilience des personnes qui militent qui trouvent des moyens de collaborer, de construire des alliances, de signaler et de faire face aux lacunes existantes dans les agences gouvernementales afin de trouver des points d'entrée leur permettant d'exercer leur influence. Par exemple, l'une des organisations que nous avons soutenues en Égypte, qui faisait du théâtre de rue, était confrontée à de nombreuses difficultés pour mener à bien cette activité. Elle s'est donc associée à des femmes cinéastes pour tirer parti de leur expérience sur la manière de filmer en toute sécurité dans les rues. En Ouganda, les personnes qui militent ont pu empêcher l'expulsion de communautés de leurs terres, en faisant valoir que le

système judiciaire de ce pays offre toujours la possibilité de réparer les violations des droits, car le pouvoir judiciaire conserve un certain degré d'indépendance vis-à-vis du gouvernement.

Nous avons également constaté que les interventions aidées ont souvent abouti à la formation de nouvelles collaborations ou de nouveaux partenariats. Par exemple, au Zimbabwe, nous avons aidé un groupe à s'engager dans des activités visant à promouvoir et à protéger les droits des vendeuses handicapées pendant une période de troubles à Harare et Bulawayo. Les femmes ont été formées à se protéger tout en exerçant leurs activités de vendeuses et, à la fin de la période de formation, elles ont formé un groupe de sécurité dans les deux régions, dans le cadre duquel elles échangent des conseils et peuvent s'alerter mutuellement avant que des menaces à la sécurité ne surviennent.

Les personnes qui militent féministes non binaires s'efforcent de plus en plus de créer de nouvelles cultures de militantisme fondées sur des pratiques de soins personnels et collectifs, de soutien mutuel et de bien-être. Nous avons aidé un groupe en Tunisie, par exemple, à mettre en place un mécanisme de soutien collectif basé sur une mise à disposition de sessions psychosociales collectives et individuelles pour chaque membre du groupe, et pas seulement pour celles-eux·x qui sont en première ligne.



La pandémie de COVID-19 a démontré la créativité et la réactivité des personnes qui militent et des groupes féministes qui ont comblé les lacunes que de nombreux gouvernements n'ont pas su combler (notamment en déplaçant leur travail de projets à long terme vers l'aide d'urgence, en informant les communautés sur le virus, en combattant les efforts de l'État pour mettre en place des mesures strictes en utilisant la pandémie comme prétexte, etc.) De tels efforts pourraient aider les personnes qui militent féministes à accroître leur force collective et à renforcer leur légitimité aux yeux du public. Il est important de réfléchir aux mesures qui peuvent être prises pour aider la société civile à créer un récit du travail accompli qui puisse établir le rôle essentiel qu'elle a joué pendant la pandémie, car l'avenir de la société civile et de l'espace civique s'en trouve bénéficié. Une excellente occasion nous est également donnée de soutenir le plaidoyer que les personnes qui militent mènent depuis des années pour mettre en évidence la myopie des politiques néolibérales et une focalisation exclusive sur le fondamentalisme du développement, alors que les effets de telles priorités ont clairement et douloureusement été établis pendant la pandémie de COVID-19. Il est de la plus haute importance d'assurer un soutien à la documentation de ces effets et de mettre en évidence les alternatives féministes.

Au cours de la pandémie, les personnes qui militent ont trouvé de nouvelles façons de mener leur action pour s'adapter à la « nouvelle normalité ». Une approche qui se concentre davantage sur l'importance des soins collectifs et la place centrale que doit avoir le bien-être au travail a donc été développée. Il s'agit d'une excellente occasion de montrer l'importance qu'il y a à soutenir les approches collectives des soins, qui sont essentielles à la pérennité des mouvements. Nous comprenons de plus en plus l'importance des réseaux pour le bien-être des groupes féministes. Dans ces réseaux, les stratégies sont développées et dirigées par les femmes elles-mêmes, et elles sont donc capables d'utiliser leurs connaissances de première main pour répondre aux besoins de situations spécifiques. Se concentrer sur les réseaux implique aussi de développer un leadership pour le mouvement afin de renforcer les compétences politiques et le pouvoir collectif des personnes qui militent, plutôt que de pousser à la mise en place de leaderships collectifs, qui contribuent à la durabilité et à la sécurité à long terme des mouvements. Une grande occasion est donnée aux groupes de partager les approches de soins collectifs qui leur ont permis de poursuivre leurs activités en ces temps difficiles ; cette démarche permettrait de transmettre des informations importantes à un moment où il est devenu crucial d'aider les personnes qui militent en matière de bien-être.



3. Contexte économique et sociopolitique du Fonds d'Action Urgente pour l'Amérique latine et les Caraïbes hispanophones.

Défis

L'Amérique latine et les Caraïbes restent la région la plus dangereuse pour la défense des droits humains. Selon la dernière analyse mondiale réalisée par Frontline Defenders, la Colombie compte le plus grand nombre de personnes qui militent tuées en 2019 dans le monde, suivie du Honduras, du Mexique et du Brésil. Le contexte récent dans la région a été marqué par la montée de multiples révoltes sociales dans des pays comme l'Équateur, le Chili, la Colombie et la Bolivie, et une continuité des crises politiques dans des pays comme le Nicaragua, l'Argentine, le Honduras et le Guatemala. La plupart de ces révoltes - qui ont démontré le pouvoir des jeunes et la capacité des mouvements à articuler de multiples secteurs sociaux - sont apparues en réponse à des mesures gouvernementales précises, telles que la réduction des subventions aux carburants en Équateur et l'augmentation du prix des transports publics au Chili. En allant plus loin, cependant, ces débordements répondent aux revendications historiques des mouvements sociaux pour une transformation à long terme du modèle démocratique et socio-économique, la justice environnementale et la construction d'une paix durable et pérenne.

En réponse aux mobilisations, les gouvernements ont renforcé la militarisation, la répression des manifestations sociales responsables des milliers de personnes blessées, torturées et tuées, la criminalisation de la société civile, la surveillance numérique et les violations de la liberté d'expression. Dans tous les pays, ces attaques révèlent des formes spécifiques de violence à l'encontre des populations autochtones, des afrodescendants, des femmes, des trans* et des dissidences du genre. Dans ce contexte, les personnes qui militent continuent de résister aux violences structurelles qui sont ancrées dans de multiples systèmes d'oppression, et qui ont été exacerbées pendant les crises politiques que connaissent la plupart des pays de la région. En 2020, ces violences historiques et les crises précédentes ont été exacerbées dans le contexte de la pandémie de Covid-19.



Ces dernières années, les gouvernements de droite, autoritaires et conservateurs ont consolidé leur position dans la plupart des pays de la région, ce qui a donné lieu à des reculs dans les droits déjà conquis par la lutte des mouvements sociaux et féministes, et a favorisé des politiques discriminatoires à l'encontre des peuples indigènes, des afrodescendant·e·x·s, des paysan·ne·x·s, des femmes et des personnes LGBTIQ+. En ce sens, les personnes qui militent sont confrontées à une violence structurelle croissante à l'encontre des femmes, des personnes non binaires et des dissidences du genre, qui se manifeste par de multiples attaques contre leur vie et leur intégrité, notamment la criminalisation, la stigmatisation, le harcèlement, la violence sexuelle et les assassinats.

Dans tous ces pays, les groupes religieux et fondamentalistes de droite s'opposent au changement social, encouragent les discours de haine, exacerbent le racisme structurel et la xénophobie, et protègent les entreprises et les lobbies. Ils ont même fait fi de la laïcité des États en imposant la Bible, comme cela s'est produit en Bolivie, lors de l'installation d'un nouveau gouvernement illégitime. Ces groupes ont donné du poids aux discours et aux stratégies de haine contre les droits des femmes et des personnes LGBTIQ+. Ils ont certes renforcé leurs alliances, mais aussi leur participation directe aux structures de pouvoir officielles aux niveaux national et local, en adoptant des discours messianiques qui diabolisent les pratiques spirituelles ancestrales et alimentent la religiosité populaire, qui valide la gouvernance religieuse.

Ceux qui défendent le territoire et leurs communautés continuent de résister au modèle extractiviste, qui a un caractère misogyne et raciste, et qui perpétue le colonialisme et la dépossession des territoires, principalement des communautés indigènes, noires et paysannes. L'Amérique latine et les Caraïbes restent la région la plus dangereuse pour la défense des terres, des territoires et de la nature. Actuellement, **70 % des meurtres**²³ des personnes qui militent pour ces causes ont lieu dans cette région. Dans ce contexte, les personnes qui défendent le territoire sont confrontées à la criminalisation, à la stigmatisation, au harcèlement, aux tentatives d'assassinat et à diverses formes de violence de la part d'acteurs étatiques et non étatiques agissant de connivence. En outre, leur leadership continue d'être remis en question et elles sont confrontées à la violence de leurs pairs dans les organisations mixtes et communautaires.

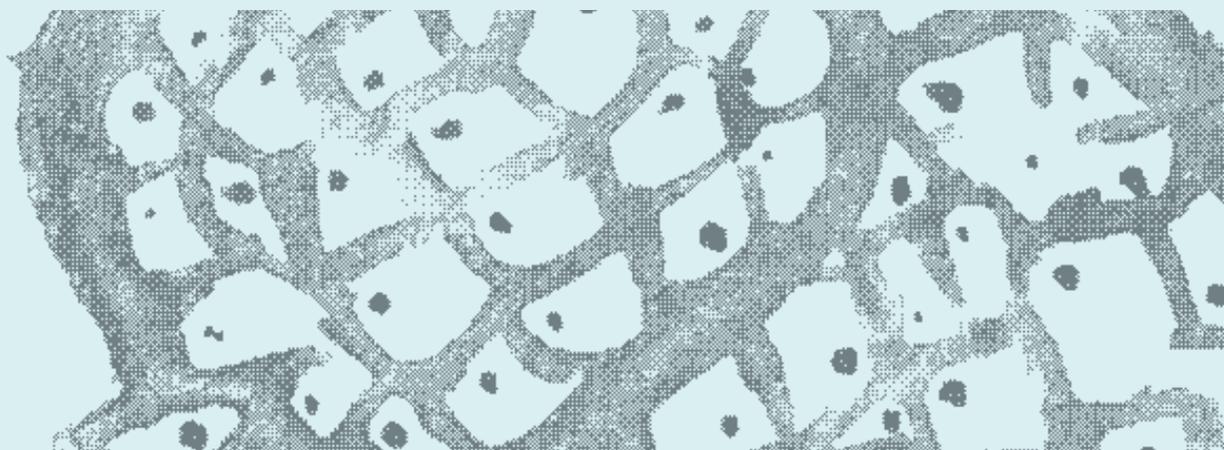
²³ *Front Line Defenders. (2021). Disponible sur le site :*

<https://www.frontlinedefenders.org/en>

Il y a un manque général de mesures de protection de l'État pour les personnes qui militent, un manque de volonté politique de reconnaître les causes structurelles de la violence à leur encontre et de générer des mécanismes pour garantir leurs droits fondamentaux (en particulier leur droit à défendre leurs droits). Il n'y a pas non plus d'accès à la justice et presque tous les crimes commis à leur encontre restent impunis. Les systèmes judiciaires reproduisent la discrimination et fonctionnent avec des stéréotypes racistes, sexistes et de classe.

Un élément qui est encore plus pertinent aujourd'hui dans le contexte de la publication du livre **À quoi sert une révolution si on ne peut pas danser ?** est la violence à laquelle sont confronté·e·s les personnes qui militent dans l'espace numérique, car c'est l'un des domaines dans lesquels le militantisme féministe a gagné beaucoup de force. En ce sens, les personnes qui militent risquent de subir des violences sur les réseaux sociaux, des campagnes de stigmatisation et de dénigrement (souvent de nature sexiste et raciste); elles sont confrontées au piratage et à la fermeture des sites Web de leurs organisations, à la surveillance, au vol de données et à d'autres attaques contre leur sécurité numérique.

En raison des inégalités sociales structurelles, les personnes qui militent vivent et travaillent souvent dans des conditions précaires. En raison de la fermeture des espaces destinés aux organisations de la société civile, les personnes qui militent rencontrent de plus en plus de difficultés à mettre en place leurs organisations et, dans de nombreux cas, leur statut juridique et leurs comptes bancaires ont été annulés. Nous assistons actuellement à une réduction du financement des mouvements dans la région, car certains gouvernements et la coopération des bailleur·euse·x·s de fonds n'en font pas une priorité absolue. La situation est encore plus complexe aujourd'hui, en raison de la crise financière et socio-économique qui a sévi pendant la pandémie de COVID-19 et qui perdure.



Défis dans le contexte de la crise générée par la pandémie de COVID-19

La crise sanitaire, sociale et économique générée par la pandémie de COVID-19 a posé de nouveaux défis aux personnes qui militent et aux mouvements féministes. Ce nouveau contexte a aggravé les problèmes structurels du modèle socio-économique et politique, et a augmenté les risques pour les personnes qui militent qui étaient déjà confrontées à des crises politiques ou démocratiques, c'est pourquoi nous affirmons qu'elles vivent des crises qui se superposent. La situation la plus préoccupante est l'absence de garantie des droits humains fondamentaux, l'effondrement de systèmes de santé déjà faibles et l'inaccessibilité de la nourriture, de l'eau et de l'électricité.

Les gouvernements latinoaméricains tels que le Nicaragua, la Colombie, le Guatemala, le Honduras et le Chili ont accru la militarisation et les restrictions des libertés fondamentales : les forces de police et les forces militaires ont perpétré de multiples violations des droits humains. De plus, la réponse à la pandémie a été utilisée comme une excuse pour renforcer l'autoritarisme et la criminalisation ; les personnes qui militent, en particulier celle·eux·x·s qui appartiennent aux communautés urbaines afrodescendantes, indigènes et marginalisées, et les personnes LGBTIQ+, ont été prises pour cible. Les personnes trans* et non binaires ont été confrontées à la criminalisation et à la violence des forces de police, leur mobilité étant limitée par des mesures restrictives temporaires fondées sur le genre, comme en Colombie, au Pérou et au Panama.

Toutes les formes de violence et d'exploitation sexuelle ont augmenté pendant la pandémie, touchant particulièrement les femmes qui sont confrontées à de multiples types de discrimination. Les mécanismes de prévention et d'attention à ces formes de violence, déjà précaires, se sont effondrés.²⁴ Les attaques contre les femmes défenseuses n'ont pas cessé ; des taux élevés de meurtres, de violences physiques et sexuelles

²⁴ En Colombie, la demande de services d'intervention d'urgence a augmenté de 91 %, au Mexique de 35 % et en Argentine de 25 %. En outre, les mesures restrictives et la crise des systèmes de santé ont renforcé les obstacles à la garantie des droits sexuels et reproductifs, notamment l'accès à un avortement sûr. Sources : <https://www.france24.com/es/20200406-repunte-violencia-machista-cuarentena-coronavirus-mujeres-victimas>; <https://drive.google.com/file/d/1jew7rwBA09ub6dgROme4uFaOwYaF6hHv/edit>; <https://www.unwomen.org/en/digital-library/multimedia/2020/4/infographic-covid19-violence-against-women-and-girls>.



et de harcèlement persistent. De même, la surveillance, le harcèlement et la diffamation en ligne ont augmenté, notamment à l'encontre des personnes qui militent féministes qui remettent en cause les mesures gouvernementales, les jugeant discriminatoires et ne tiennent pas compte de la perspective de genre.

Enfin, nous remarquons que les activités extractives n'ont pas cessé. Certains projets qui avaient été paralysés par la résistance des communautés ont été réactivés par décret, encouragés par les gouvernements, ou illégalement, par le recours à la force. En outre, certains pays comme l'Argentine,²⁵ l'Équateur²⁶ et la République dominicaine²⁷ prévoient d'accroître l'exploitation minière et l'extraction de gaz de schiste qu'ils considèrent comme stratégiques pour un redressement financier après la crise de COVID-19.

Les injustices structurelles, couplées à des crises, génèrent de multiples impacts sur le bien-être émotionnel, physique et spirituel des personnes qui militent à un niveau personnel et collectif. Avec la crise de COVID-19, les personnes qui militent sont soumises à une pression accrue pour assurer les besoins de base de leurs familles, communautés et organisations, en plus des leurs. Il est important de noter qu'elles sont maintenant confrontées à des impacts émotionnels et physiques plus importants : la plupart doivent faire face à des sentiments de peur, de colère, de désespoir et d'anxiété, sans parler de la perte d'êtres chers et de l'impact sur leur santé. En outre, elles ont dû faire face à une charge de travail accrue dans leurs organisations, leurs foyers et leurs communautés, et sont confrontées au sentiment de ne pas pouvoir s'arrêter tout en répondant au contexte. Elles ont également été confrontées au défi de trouver des alternatives pour subvenir à leurs besoins, tout en restant connectées les unes aux autres, en surmontant les barrières numériques et de communication.

²⁵ AIM. (2020). « Le gouvernement approfondit son idée du modèle extractiviste ». Disponible sur le site : <https://www.aimdigital.com.ar/parana/el-gobierno-profundiza-su-idea-de-modelo-extractivista.htm>

²⁶ BNamericas. (2020). « Les compagnies minières prévoient d'investir 2,6 milliards de dollars américains en République dominicaine ». Disponible sur le site : <https://www.bnamericas.com/es/noticias/mineras-planean-invertir-us2600mn-en-republica-dominicana>

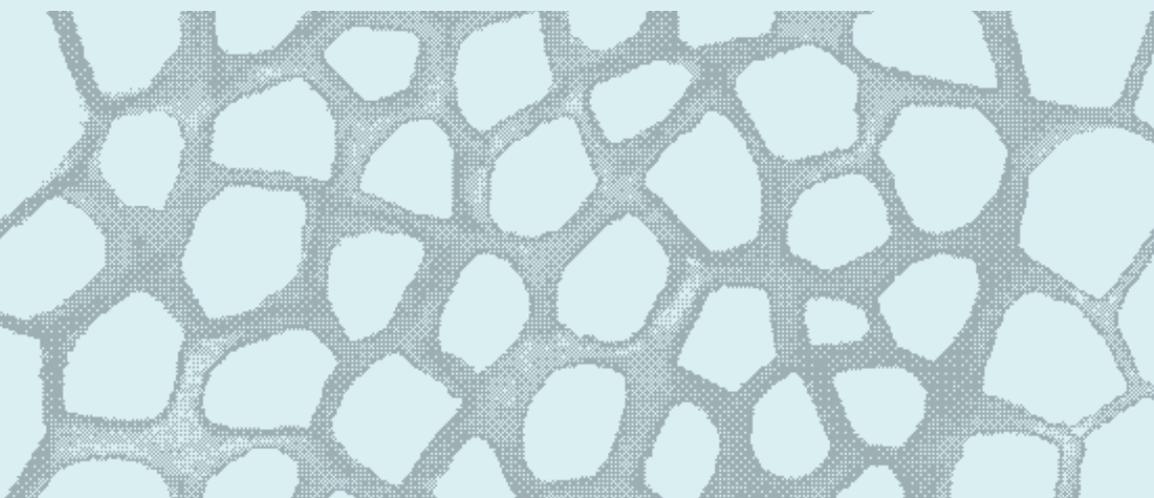
²⁷ BNamericas. (2020). "Mineras planean invertir US\$2.600mn en Dominican Republic." Available at: <https://www.bnamericas.com/es/noticias/mineras-planean-invertir-us2600mn-en-republica-dominicana>

Défis internes

On constate une plus grande prise de conscience de l'importance des soins dans les organisations, mais il reste à consolider les pratiques de prise en charge et de protection - principalement au niveau collectif - et à élargir les espaces de réflexion sur la question. Il est essentiel de continuer à approfondir la réflexion au sein des mouvements sur les formes d'organisation, afin de faire plus de place aux leaderships partagés, horizontaux et diversifiés qui renforcent le pouvoir des communautés. De même, il est essentiel de continuer à ouvrir des espaces sûrs et d'encourager des processus prudents pour discuter des tensions et des conflits, et pour guérir personnellement et en tant que groupe, afin d'accroître la durabilité des mouvements et leur capacité à faire face aux risques extérieurs. Enfin, il convient de reconnaître les progrès précieux réalisés dans la construction de mouvements de plus en plus intersectionnels, autocritiques et inclusifs. Les pratiques doivent continuer à être transformées et les perspectives élargies pour garantir qu'aucune voix, aucune expérience, ne soit invisible ou fasse l'objet de discrimination.

Opportunités

La crise générée par la pandémie a une fois de plus mis en évidence la non-durabilité d'un modèle de société et d'un système socio-économique qui contredit la vie et place la croissance économique au centre au détriment des droits humains, du bien-être des personnes et d'une relation harmonieuse avec la nature. Le moment actuel nous a secoués à tous points de vue et nous donne l'occasion de repenser et d'élargir notre conception et notre façon de vivre la protection, les soins et la durabilité des mouvements et la vie elle-même. Elle nous a mis devant la possibilité



et la nécessité de construire une « nouvelle normalité », sachant que l'état des choses antérieur à la pandémie de COVID-19 n'est pas le monde dans lequel nous voulons et pouvons vivre. Ce moment a mis en évidence la puissance des liens et des pratiques collectives et communautaires qui soutiennent la vie et permettent la protection du groupe, tant sur le plan de la santé que sur celui des risques permanents qui ont été reconfigurés ou accentués pendant la pandémie. De même, la pandémie a démontré qu'il était tout à fait pertinent de mettre en place des réseaux de soutien pour offrir un accès aux soins et pas seulement répondre aux besoins de base. Face à l'impact émotionnel de la crise, la nécessité de prendre soin les un·e·x·s des autres est devenue évidente.

Le moment actuel a démontré l'immense capacité des personnes qui militent et de leurs organisations à s'adapter et à créer de nouvelles façons de continuer à tenir bon et à poursuivre leurs activités, malgré les difficultés et l'éloignement physique. La possibilité nous est ainsi donnée de réinventer des formes d'organisation, de collectif et de communauté, en plaçant la santé et le bien-être des groupes au cœur des priorités. En ce sens, nous pensons qu'il existe une opportunité de valoriser la multiplicité des pratiques culturelles de protection collective, qui sont enracinées dans de multiples cosmovisions, spiritualités et héritages culturels des peuples, et qui sont déjà adoptées et réappropriées par un grand nombre de personnes qui militent.

Il existe une plus grande prise de conscience et il existe désormais des espaces de réflexion relatifs à l'importance des soins et de la protection, ainsi qu'une énorme créativité autour des pratiques de soins, qu'elles soient nouvelles ou réappropriées (surtout au niveau personnel), et il existe un intérêt croissant pour le renforcement des pratiques au niveau collectif, qui se base sur le fait de reconnaître que la protection n'est pas quelque chose d'étranger qu'il faut obtenir de l'État. En mettant en lumière des réflexions puissantes de la région sur la nature politique des soins, articulées et vitales pour les militantismes féministes et non comme quelque chose d'instrumental, des positions critiques sont générées face à la marchandisation des soins et aux impositions de discours basés sur les privilèges.

Reconnaître qu'il existe une intention croissante pour l'apprentissage, le dialogue et l'échange d'expériences en matière de soins et de protection et documenter ces processus ouvre la voie à un apprentissage collectif. Ces dialogues sont intergénérationnels et interculturels, ils font œuvre de mémoire et rendent hommage à la sagesse de celles·eux·x qui ont ouvert des voies et de celles·eux·x qui les mettent en œuvre aujourd'hui dans d'autres contextes et sur la base d'expériences différentes.

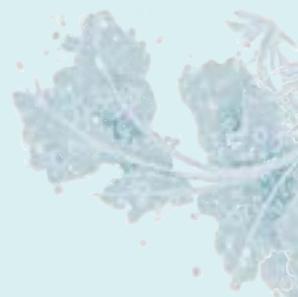
4. Contexte du Fonds d'Action Urgente d'Asie et du Pacifique (Urgent Action Fund- Asia and The Pacific UAF-A&P).

Défis

Au cours de la décennie passée, nous avons assisté à un phénomène mondial de généralisation des politiques d'extrême droite. Les personnes qui militent, en particulier les femmes et les personnes non binaires, sont confrontées à des attaques intersectionnelles, provenant de structures sociales conservatrices et de valeurs patriarcales, de gouvernements autoritaires et de fondamentalismes croissants. Ces tendances reflètent également les réalités de la région Asie-Pacifique. Nous avons assisté à l'émergence de dirigeant·e·x·s de tendance autoritaire, élu·e·x·s à de hautes fonctions dans leur pays par des processus démocratiques, et à l'érosion des valeurs des droits humains et des pratiques démocratiques qui en résulte. C'est à la fois la cause et la conséquence d'un environnement de plus en plus hostile aux droits humains, aux droits des femmes, à la justice environnementale et climatique et aux autres valeurs progressistes.

Les idées populistes, la rhétorique fondamentaliste et les discours anti-droits se sont positionnés un peu partout et ont gagné en légitimité à mesure que les dirigeant·e·x·s ont pu revendiquer des victoires électorales sur ces plateformes. Par exemple, les élections en Thaïlande et au Cambodge ont donné lieu à une élimination agressive des pratiques démocratiques, notamment la détention des dirigeant·e·x·s de l'opposition, l'interdiction des partis politiques d'opposition et l'arrestation des personnes qui militent. Actuellement, nous assistons à une usurpation flagrante du pouvoir par les forces militaires au Myanmar, qui ont démantelé le gouvernement civil démocratiquement élu et se livrent désormais à des violences quotidiennes contre les citoyens.

Les tactiques gouvernementales visant à éliminer les dissidences comprennent : la criminalisation de la dissidence, y compris le harcèlement judiciaire et les arrestations illégales ; l'imposition de charges administratives et de restrictions financières qui entravent le fonctionnement des organisations, et ; le recours à la violence directe, pour n'en citer que trois. Pour légitimer ces attaques, les gouvernements ont adopté des politiques et des lois qui entretiennent des récits tels que « la



guerre contre la drogue », « la guerre contre le terrorisme », « des campagnes contre le trafic de drogue ». Ces récits alimentent la revictimisation des personnes souffrant d'inégalités structurelles.

L'espace déjà limité de la société civile et du militantisme en Asie a été encore réduit par une série de lois nationales strictes visant à placer la société civile sous le contrôle de l'État et à renforcer la répression des activistes, y compris les avocats, les journalistes et les citoyens ordinaires qui critiquent le gouvernement. Plusieurs pays ont introduit des lois et des réglementations aux contours vaguement définis, ainsi qu'une application discriminatoire des lois existantes, afin de faire taire les personnes dissidentes. Par exemple, la Chine, l'Inde, le Cambodge et maintenant la Thaïlande ont adopté des lois qui affectent directement les activités des organisations non gouvernementales. De même, les États qui se livrent à une violence systématique à l'encontre des personnes qui militent les privent de mécanismes leur permettant de demander justice et réparation pour les violations de leurs droits. En outre, dans plusieurs pays, les lois et mesures réglementant Internet et la cybersécurité ont été étendues pour limiter la liberté d'expression et l'indépendance des médias.

Les droits humains en tant que valeurs universelles sont remis en question, contestés et accusés d'être des « valeurs occidentales » et de vouloir s'imposer sur les cultures orientales. Ces récits sont directement ou indirectement entretenus par les dirigeants politiques pour leur propre bénéfice. Les personnes qui militent qui défendent les droits des femmes, les droits sexuels et reproductifs et la lutte contre la violence domestique sont accusées, entre autres, de « promouvoir les idées et les valeurs occidentales », d'être « anti-nationalistes », de « ne pas respecter la culture et la religion locales », les mettant par la même occasion en situation de risque.

Actuellement, on assiste à une prolifération de récits qui discréditent les valeurs internationales des droits humains et les remettent en question, les accusant d'être une imposition sur les cultures orientales pilotée par l'Occident. Sous ce prétexte, les personnes qui militent qui les défendent sont stigmatisé·e·x·s, voire accusé·e·x·s d'instrumentaliser ce discours à des fins personnelles et financières. Les personnes qui militent féministes non binaires - en particulier celle·eux·x·s qui travaillent sur les droits des femmes, la santé sexuelle et reproductive, la violence domestique et d'autres questions - ont été accusées de promouvoir les idéaux et les valeurs de l'Occident, ou d'être antinationales et irrespectueuses de leur culture et de leur religion.

Cette situation est encore exacerbée dans les pays qui comptent un nombre croissant de fondamentalistes religieux qui ont consolidé leur pouvoir en ayant recours aux urnes. Par exemple, des dirigeant·e·x·s élu·e·x·s en Indonésie ont proféré des menaces ouvertes à l'encontre des communautés LGBTIQ+, entraînant des attaques physiques à leur encontre et la destruction de leurs biens et de leurs locaux. Au Bangladesh, les personnes qui militent s'inquiètent de l'augmentation des signes ostentatoires témoignant d'une « islamisation » croissante du pays (par exemple les uniformes des filles, les voiles islamiques). De même, en Malaisie, des personnes qui militent ont sensibilisé le public à l'impact sur les femmes et les filles de la promotion de lois et de politiques instaurant la charia.²⁸

En outre, les régions d'Asie-Pacifique ont également été fortement touchées par le changement climatique : des typhons aux Philippines et dans les pays du Pacifique aux inondations dans les pays d'Asie du Sud. Il s'agit notamment des impacts de la déforestation accrue et des infrastructures liées au développement qui ont entraîné le déplacement de communautés, une insécurité alimentaire croissante et un accès réduit à la terre et à l'eau pour les communautés autochtones.

En outre, l'influence croissante des entreprises se traduit par la privatisation des services et des biens publics, ce qui érode la protection sociale et oblige les communautés à se marginaliser davantage. Les États de ces régions continuent de s'entendre avec des sociétés d'investissement privées et étrangères, intensifiant la dépossession des terres communautaires et l'extraction des ressources naturelles pour des projets de développement. Cela entraîne des conséquences négatives sur les terres tribales et indigènes, notamment le déplacement des populations indigènes et la destruction de leur mode de vie. Les défenseur·euse·x·s des droits fonciers et de la justice environnementale sont pris pour cible de manière disproportionnée par des acteurs étatiques et non étatiques, des entreprises privées, des groupes d'intérêt locaux, des mafias foncières, etc. et sont parfois l'objet de disparitions et d'assassinats.

²⁸ *Committee on Elimination of Discrimination against Women. (2018). "CEDAW discusses situation of women in Malaysia, Chile, Republic of Korea and Fiji with civil society representatives". Disponible sur le site : <https://www.ohchr.org/SP/NewsEvents/>*



Les risques pour les femmes et les personnes qui militent non binaires augmentent en raison des inégalités de pouvoir existantes et des normes socioculturelles et politiques patriarcales. Les attaques contre les personnes qui militent non binaires sont dirigées contre la personne et visent à les rabaisser et à les discréditer en tant qu'êtres humains en s'en prenant à leur sexualité, à leur famille et à leur communauté. Les normes conservatrices en vigueur dans la plupart des pays de la région contraignent les personnes qui militent à un manque de soutien au sein de la population et de leur famille lorsqu'elles s'engagent dans une activité militante. Elles sont accusé·e·x·s de ne pas remplir leurs devoirs envers leurs familles et de les mettre en danger. L'absence de soutien de la part de la famille et de la communauté accroît leur vulnérabilité aux risques et aux menaces, notamment la violence sexiste, et affecte leur capacité à accéder aux systèmes d'aide disponibles.

En outre, ces normes oppressives se retrouvent également au sein de la communauté des droits humains elle-même, où des violences physiques et psychologiques sont perpétrées à l'encontre des personnes qui militent non binaires. Ces violations sont rarement documentées de manière systématique, car les agresseur·euse·x·s ne sont pas considéré·e·x·s comme « les coupables habituels ». Il convient également de noter que la dénonciation de la violence au sein de la communauté peut être considérée comme un affaiblissement des mouvements sociaux.

Ce contexte hostile au militantisme en faveur des droits humains et aux pratiques démocratiques a été exacerbé par la pandémie de COVID-19, qui a été utilisée comme arme pour réduire davantage les espaces de liberté de la société civile. Les intimidations, le harcèlement et les arrestations de personnes qui militent dans des pays comme les Philippines, l'Inde, le Sri Lanka et le Bangladesh se poursuivent dans un contexte de confinement. Il en va de même pour l'insécurité économique et alimentaire qui en résulte pour des millions de personnes marginalisées qui ne peuvent accéder à l'aide publique. Les gouvernements ont utilisé la pandémie comme prétexte pour consolider leur pouvoir en imposant des mesures d'urgence censées répondre à la crise sanitaire. La nécessité pour la santé publique d'éliminer le virus a été exploitée par les gouvernements pour restreindre les libertés fondamentales. Les personnes qui militent, qui ont souvent des moyens de subsistance précaires, sont confrontées à des défis supplémentaires, tant pour leur survie personnelle que pour la pérennité de leur action.

Opportunités

La société civile qui œuvre à la promotion des droits humains est relativement bien développée dans les régions d'Asie-Pacifique. Il existe de nombreuses organisations qui sont conformes aux normes et valeurs féministes dans leur approche de la promotion des droits humains. Leur expérience en matière de travail auprès de la population locale, mais également nationale et internationale est solide et elle permet de faire avancer les programmes féministes. De même, les connaissances et les ressources sont riches parmi ces groupes, et elles leur permettent de consolider et de mettre en place des réseaux et des partenariats. Des partenariats plus solides avec les réseaux existants et la création de nouveaux réseaux permettront d'explorer conjointement les systèmes de sécurité et de soins pour les féministes et les personnes qui militent non binaires aux niveaux régional et national.

Dans la sphère numérique, avec 45 % d'utilisateur·rice·x·s d'Internet mobile²⁹, l'utilisation d'Internet, en particulier des réseaux sociaux, a augmenté de manière exponentielle en Asie. Les forces antidémocratiques et régressives manipulent les outils et les plateformes, mais les organisations ont appris à utiliser des outils qui leur permettent de résister. L'utilisation des plateformes de réseaux sociaux par de jeunes personnes qui militent à Hong Kong, en Thaïlande et au Myanmar le démontre.

Si nous considérons les plateformes Internet et les réseaux sociaux comme une opportunité de faire progresser les soins et la protection, nous devons être conscient·e·x·s des limites en termes d'accès et de la question de l'exclusion, notamment l'exclusion des personnes qui militent dans les contextes ruraux et communautaires. Cet aspect des choses est d'autant plus important en contexte de pandémie, car les réunions en face à face sont limitées. Pour pouvoir tirer parti de l'expansion de la technologie Internet, y compris les plateformes de réseaux sociaux, nous devons tenir compte de cette situation d'exclusion et privilégier les relations communautaires hors ligne tout en nous assurant de prendre les mesures nécessaires en matière de sécurité numérique.

[Pages/DisplayNews.aspx?NewsID=22673&LangID=E](#)

²⁹ Moore, M. (2020). "Number of internet users APAC 2020 by country or region". Disponible sur le site : **<https://www.statista.com/statistics/265153/number-of-internet-users-in-the-asia-pacific-region/>**

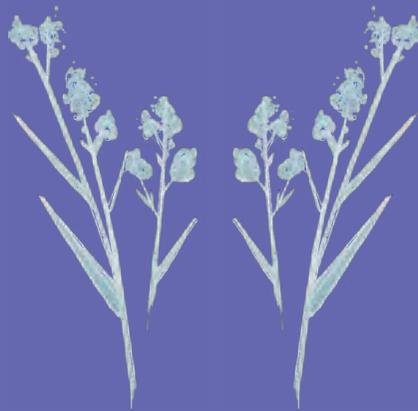
³⁰ Nations Unies. (2012). "Report of the Special Rapporteur in the field of cultural rights". Disponible sur le site : **<https://documents-dds-ny.un.org/doc/UNDOC/GEN/N12/459/30/PDF/N1245930.pdf?OpenElement>**



Le contexte historique, culturel et social des deux régions offre une autre possibilité de renforcer la sécurité communautaire et les réseaux de soins : les cultures et pratiques indigènes des régions qui encouragent les soins collectifs et le partage, et qui mettent l'accent sur les relations communautaires. Ces contextes sont des endroits où règnent encore les « droits religieux », les « valeurs familiales » et la « préservation des pratiques culturelles traditionnelles », certes exploités par les groupes opposés aux droits humains, mais il existe dans ces régions des pratiques indigènes qui favorisent les liens et la résilience des personnes qui militent dans leurs communautés. Il est possible de réimaginer la sécurité et les soins pour les personnes qui militent féministes non-binaires en mettant en avant les concepts de ces cultures : le partage et les soins collectifs grâce à l'autonomisation collective des personnes qui militent ainsi que leurs communautés minoritaires, pour réinterpréter, choisir et redéfinir ces pratiques, et écarter celles qui sapent et violent leurs droits.³⁰

Enfin, notre espoir se trouve dans l'avènement de sources de financement féministes émergentes dans la région qui cherchent à briser les relations traditionnelles entre bailleur·euse·x·s de fonds et partenaires et à soutenir les activités de construction de mouvements de base, par exemple, le Fonds des femmes d'Asie - au niveau régional - et le Fonds des femmes de Fidji - au niveau national. Cette perspective féministe adoptée par ces bailleur·euse·x·s de fonds et le modèle qu'ils créent encouragent les organisations et les réseaux à se concentrer aussi sur le bien-être et les soins des femmes militantes des droits humains qu'ils placent au cœur de leurs mouvements. Les relations que nous avons cultivées en tant que bailleur·euse·x·s de fonds féministes dans les régions peuvent être développées davantage pour renforcer de manière collaborative les réseaux de sécurité et de soins pour les personnes qui y militent.





Ce livre sera terminé en 2022, après
deux ans de pandémie.

Visitez www.rootingcare.org et plongez dans
plus dans cette recherche.